

guerre à son plus jeune frère *Constans*, qui avait le gouvernement de l'Italie; mais il fut battu et tué près d'Aquilée. —



Constantin II, emper. rom.,
après J.-C. 337-340.

3) Constantin III, empereur romain. —
4) usurpateur romain, qui prit la pourpre en Bretagne sous le règne d'Arcadius et d'Honorius en 407. Il prit aussi possession de la Gaule et de l'Espagne et établit sa résidence dans la première de ces contrées. Il régna quatre ans; mais, battu, en 411, par Constantius, général d'Honorius, il fut fait prisonnier et conduit à Ravenne, où il fut mis à mort.



Constantin, usurpateur romain,
après J.-C. 407-411.

Constantius (-i), 1) surnommé *Chlorus* (le pâle), Constance Chlore, empereur romain (305-306 ap. J.-C.). Il était un des deux Césars nommés par Maximin et Dioclétien en 292, et reçut le gouvernement de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne avec Trèves (*Treviri*) pour résidence. Lors de l'abdication de Dioclétien et de Maximin, en 305, Constance et *Galerius* reçurent le titre d'Auguste. Constance mourut quinze mois après (juillet 306) à *Eboracum* (York) en Bretagne, dans une expédition contre les *Pictes*. Son fils Constantin, surnommé



Constance I, empereur romain,
après J.-C. 305-306.

plus tard le Grand, lui succéda dans sa part de gouvernement. — 2) Constance II, empereur romain (337-361), troisième fils de Constantin le Grand, eut pour successeur *Julien*. — 3) Constance III, empe-



Constance II, empereur rom.,
après J.-C. 337-361.

reur d'Occident (421 ap. J.-C.), fut un des généraux les plus distingués d'Honorius, qui le nomma Auguste en 421; il mourut dans le septième mois de son règne.



Constance III, empereur rom.,
après J.-C. 421.

Consus (-i), ancienne divinité romaine qui fut dans la suite identifiée avec Neptune. Tite-Live l'appelle *Neptunus equestris*. Quelques-uns le regardaient comme le dieu des délibérations secrètes, mais c'était très-probablement une divinité du monde inférieur. Quoi qu'il en soit, les fêtes instituées par Romulus en l'honneur de ce dieu, dont il avait, disait-il, trouvé l'autel enfoui, reçurent le nom de *Consualia*, et ce fut pendant la première célébration de ces fêtes qu'eut lieu l'enlèvement des *Sabines*. Selon Virgile, elles furent plus tard remplacées par les grands jeux appelés *Circenses* (Dionys. Hal.; Liv. 1, 9).

Contrëbia (-æ), une des principales villes des *Celtiberi*, dans l'*Hispania Tarraconensis*, au S. E. de Sarragosse (Flor. 2, 17).

Convënæ (-ārum), peuple de l'Aquitaine, près des Pyrénées et des deux côtés de la Garonne. Race mélangée, qui avait servi sous Sertorius et que Pompée avait établie en Aquitaine.

Cōpæ (-ārum), Κῶπαι, ancienne

v. de Béotie, sur la rive N. du lac Copais, qui lui devait son nom (Hom. *Il.* 2, 502; Plin. 4, 7; Strab. 9).

Cōpāis (-idos), Κοπαίς, grand lac de Béotie, auj. lac de Livadia ou de Topolias, formé principalement par la rivière du Céphise, dont les eaux se jetaient dans la mer Eubéenne par plusieurs canaux souterrains, appelés *Catabothra* par les Grecs modernes. Il s'appelait dans l'origine *Cephisus* (Κηφισίς), et c'est sous ce nom qu'il est désigné dans Hom. (*Il.* 5, 709). En été la plus grande partie du lac est à sec et devient une verte prairie, où l'on mène paître les bestiaux. Ses anguilles étaient fort estimées dans l'antiquité, et elles conservent encore leur célébrité (Pausan. 9, 24).

Cōphēn ou **Cophēs**, Κωφήν, auj. Caboul, la seule rivière considérable qui se jette de l'O. dans l'Indus. Il formait la limite entre l'Inde et l'Ariane (Arrian. *Anab.* 4, 20, 5; 5, 1, 1).

Coptos (-i), Κοπτός, auj. Kypt, v. de la Thébaïde ou haute Égypte, située un peu à l'E. du Nil, à quelque distance au-dessous de Thèbes. Sous les Ptolémées elle avait une grande importance commerciale (Strab. 16, 781 et suiv; 17, 815; Plin. 5, 9; 6, 23; Juv. 15, 28).

Cōra (-æ), Κόρα, ancienne v. du Latium, dans les montagnes des Volsques, au S.-E. de *Velitræ* (Liv. 2, 16; 8, 19).

Cōrācēsium (-i), Κοραχέσιον, auj. Analieh, place très-forte de la *Cilicia Aspera*, sur les confins de la Pamphylie, assise sur un rocher escarpé et possédant un bon port. Pompée y vainquit les pirates (Liv. 33, 20).

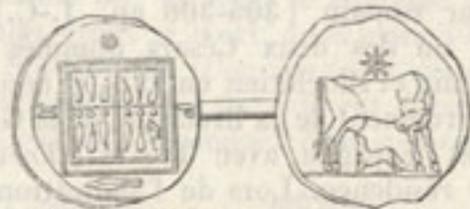
Cōrassiæ (-ārum), Κορασσίαι, groupe de petites îles dans la mer Icarienne, au S.-O. d'*Icaria*. Il ne faut point les confondre, comme cela est arrivé souvent, avec les îles *Corsæ* ou *Corsia*, situées près de la côte d'Ionie, à l'opposite du cap Ampélos, dans l'île de Samos (Strab. 10, 488; 14, 636).

Cōrax (-actis), Κόραξ, rhéteur sicilien, fleurissait vers l'an 467 av. J.-C.; il a écrit le premier ouvrage sur la rhétorique (Cic. *Brut.*; Quintil. 3, 1).

Corbūlo (-ōnis), Cn. Domitius, général romain qui se distingua dans ses expéditions contre les Parthes, sous les

règnes de Claude et de Néron. Pour éviter d'être mis à mort par Néron, il mit lui-même fin à ses jours (Tac. *Ann.* 11, 18).

Coreyra (-æ), Κόρυρα, Corcyre, auj. Corfou, île de la mer Ionienne, près de la côte d'Épire, est longue d'environ 38 milles, mais d'une largeur très-inégale. Les anciens la regardaient comme la *Σχερίη* (Scheria) d'Homère, habitée par les Phéaciens, peuple navigateur, gouverné par son roi Alcinoüs. Vers l'an 700 av. J.-C., elle fut colonisée par les Corinthiens, et devint bientôt riche et puissante par l'extension de son commerce. La prospérité croissante de Corcyre la porta à vouloir rivaliser sur mer avec Corinthe; et vers l'an 664 eut lieu entre les flottes des deux peuples une bataille mémorable comme une des plus anciennes luttes navales dont on ait souvenir. Plus tard, Corcyre fut une des causes de la guerre du Péloponnèse (431). Peu de temps après, sa puissance déclina par suite des dissensions civiles, et elle finit par devenir sujette de Rome avec le reste de la Grèce. Corfou est à présent une des 7 îles Ioniennes placées sous le protectorat de la Grande-Bretagne et le siège du gouvernement (Hom. *Od.* 5; Herodt.; Thuc. 4, 118; Strab. 6; Plin. 4, 12; Mela, 2, 7; Ovid. *Ib.* 512; Lucan. 9, 32).



Corcyre.

Cordūba (-æ), auj. Cordova, Cordoue, une des plus grandes villes d'Espagne, et capitale de la Bétique, sur la rive droite du *Bætis*; elle devint colonie romaine en 152 av. J.-C. Patrie des deux Sénèques et de Lucain (Plin. 3, 1; Mela 2, 6; *Cæs. B. A.* 57; Martial. 1, 62).

Cordūcēnē. Voy. *Gordylene*.

Cōrē (-ēs), Κόρη (la jeune fille), nom sous lequel Perséphoné (Proserpine) est souvent désignée, voy. *Persephone*.

Cōressus (-i), Κορησσός, haute

montagne d'Ionie, à 40 stades d'Éphèse, au pied de laquelle est une ville de même nom (Herodt. 5, 100; Xén. *Hell.* 1, 2, 7; Strab. 14, 634).

Corfinium (-i), *auj.* Santo Pelino, v. principale des *Seligni* dans le *Samnium*, bien fortifiée, et mémorable comme étant la place dont les Italiens, dans la guerre sociale, voulaient faire la nouvelle capitale de l'Italie, au lieu de Rome; de là son nom d'*Italica*, l'Italienne (Cæs. *B. C.* 1, 16, 18; Lucan. 2, 478; Sil. 5, 522).

Cōrinna (-æ), *Κόριννα*, poëtesse grecque, de Tanagre en Béotie, florissait vers l'an 490 av. J.-C., et était contemporaine de Pindare, à qui elle enseigna, dit-on, l'art lyrique, et qu'elle vainquit dans les jeux publics de Thèbes

Cōrinthiæus Isthmus, souvent appelé simplement *Isthmus*, l'Isthme, était situé entre les golfes de Corinthe et Saronique, joignait le Péloponnèse avec le continent, c.-à-d. avec la Hellade ou

Grèce propre. Dans sa partie la plus étroite il avait 40 stades ou 5 milles romains de largeur. Il y avait là un fameux temple de Neptune et on y célébrait les jeux Isthmiques. Quatre tentatives furent faites sans succès pour percer un canal à travers cet isthme, par Démétrius Poliorcète, Jules César, Caligula et Néron.

Cōrinthiæus Sinus, ὁ Κορινθιακὸς κόλπος (*auj.* golfe de Lépante), golfe situé entre le N. de la Grèce et le Péloponnèse. Il s'appelait originairement golfe Criséen (*Κρισαῖος*) et sa partie orientale se nommait mer Alcyonienne, ἡ Ἀλκυονίδες θάλασσα (Xén. *Hell.* 6, 2, 9; Strab. 10, 450).

Cōrinthus (-i), ἡ Κόρινθος, Corinthe appelée dans Homère *EPHYRA*, ville située sur l'isthme ci-dessus mentionné. Son territoire, nommé *CORINTHIA*, embrassait la majeure partie de l'isthme et la partie adjacente du Péloponnèse. Au N. et au S. la contrée est montagneuse; mais, au centre, c'est une

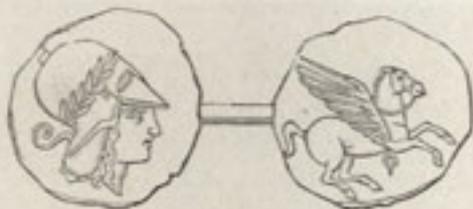


Vue de Corinthe et de l'Acrocorinthe.

plaine, où s'élève une montagne escarpée et solitaire, l'*Acrocorinthus*, haute de 1900 pieds, et qui servait de citadelle à Corinthe. La ville elle-même était bâtie sur le côté N. de cette montagne. Elle avait 2 ports, celui de *Cenchreæ* à l'E. ou

golfe Paranique, et le *Lechæum* à l'O. ou golfe *Criséen*. Cette heureuse position entre deux mers éleva de bonne heure Corinthe à un très-haut degré de prospérité commerciale, et elle était l'entrepôt de tout le commerce de l'Europe et

de l'Asie. Ce fut à Corinthe que furent construites les premières trirèmes, et la première bataille navale dont l'histoire fasse mention eut lieu entre les Corinthiens et les Corcyréens. Sa grandeur à une époque fort éloignée est attestée par de nombreuses colonies : Ambracie, Corcyre, Apollonie, Potidée, etc. Son commerce répandit l'opulence parmi les habitants; mais cette opulence même fit naître le luxe et la corruption. Dans cette cité prévalut bientôt le culte de Vénus. Elle fut prise et détruite en 146 av. J.-C. par L. Mummius, consul romain, qui la traita de la façon la plus barbare. Elle demeura tout un siècle en ruines; mais, en 46, elle fut reconstruite par César, qui la peupla avec une colonie de vétérans et de descendants d'affranchis (Hom. *Il.* 2, 570; 6, 152; Paus. 2, 1; Strab. 8; Plin. 34, 2; Suet. *Aug.* 70; Liv. 45, 28; Flor. 2, 16; Ovid. *Met.* 2, 240; Hor. *Ep.* 1, 17, 36; Martial 9, 58; Stat. *Theb.* 7, 106).



Corinthe.



Médaille coloniale de Corinthe.

Coriōlānus (-i), Coriolan, héros d'une des plus belles légendes des premiers temps de Rome. Son nom était originairement *C.* ou *Cn. Marcius*, et il dut son surnom de Coriolan à l'héroïsme qu'il déploya à la prise de *Corioli*, v. des Volsques. Ses manières dures et hautaines à l'égard des plébéiens firent

naître parmi eux la crainte et la haine; il fut mis en jugement et condamné à l'exil en 491 av. J.-C. Il se réfugia chez les Volsques et leur promit de les seconder dans la guerre contre Rome. Attius Tullius, roi des Volsques, le nomma au commandement de l'armée. Coriolan prit plusieurs villes, et s'avança sans rencontrer de résistance jusqu'à la *fossa Cluilia* aux portes de Rome (489). Là il établit son camp, et les Romains alarmés lui envoyèrent députation sur députation et chaque fois les personnages les plus distingués de l'État. Mais il ne voulut recevoir personne ni rien entendre. Enfin les plus nobles dames de Rome, ayant à leur tête Veturie, mère de Coriolan, et Volumnie sa femme, suivie de ses deux petits enfants, se présentèrent devant sa tente. Les reproches de sa mère et les larmes de sa femme et des autres matrones triomphèrent de son ressentiment. Il fit rétrograder son armée et vécut dans l'exil parmi les Volsques jusqu'à sa mort. Selon d'autres traditions, il fut assassiné par les Volsques, lorsqu'il ramena l'armée (Plut. *Coriol.*; Liv. 2, 33, 39).

Coriōli (-ōrum), Corioles, v. du Latium, capitale des Volsques, prise, en 493 av. J.-C., par C. Marcius, surnommé de là Coriolan (Liv. 2, 35; 3, 71; Plut. *Coriol.* 8; Plut. 3, 5).

Cormāsa (-æ), v. dans l'intérieur de la Pamphylie ou de la Pisidie, prise par le consul Manlius.

Cornēlia (-æ), Cornélie, 1) fille de P. Scipion l'Africain l'Ancien, femme de Ti. Sempronius Gracchus et mère des deux fameux tribuns Tibérius et Caius Gracchus. C'était une femme vertueuse, accomplie, qui s'occupa avec le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, à qui elle survécut. Elle était idolâtrée du peuple, qui lui éleva une statue avec cette inscription : « Cornélie, mère des Gracques. » — 2) fille de L. Cinna, femme de Jules César, le dictateur. — 3) fille de Métellus Scipion, mariée d'abord au triumvir P. Crassus, puis au Grand Pompée, dont elle fut tendrement aimée. Elle l'accompagna en Égypte après la bataille de Pharsale, et le vit assassiner. Elle retourna ensuite à Rome, où elle reçut de César les cendres de son époux,

qu'elle conserva dans sa villa d'Albe.

Cornelia Orestilla. Voy. *Orestilla*.

Cornelia gens, la plus distinguée de toutes les *gentes* romaines. Toutes les grandes familles issues d'elle appartenaient à l'ordre patricien. Parmi les familles patriciennes les plus distinguées avaient nom : *Cethegus*, *Cinna*, *Cossus*, *Dolabella*, *Scipio* et *Sulla*. Les plébéiens s'appelaient *Balbus* et *Gallus*.

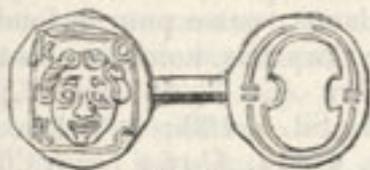
Cornēlius Nēpos. Voy. *Nepos*.

Cornicūlum (-i), v. du Latium, située dans les montagnes au N. de Tibur, et célèbre comme résidence des parents de Servius Tullius (Liv. 1, 38).

Cōræbus (-i), Κόροιβος, 1) Phrygien, fils de Mygdon, aima Cassandre et pour cette raison alla combattre au siège de Troie (Paus. 10, 27; Eurip. *Rhes.* 535; Virg. *Æn.* 2, 341). — 2) Éléen, qui gagna la première victoire dans le stade des jeux Olympiques (776 av. J.-C.); c'est à partir de cette date que l'on commence à compter les olympiades (Strab. 8, 355; Paus. 5, 8, 6).

Cōrōnē (-ēs), Κορώνη, auj. Coron, v. de Messénie, sur le côté O. du golfe Messénien, fondée en 37 av. J.-C., par les Messéniens, à leur retour dans leur pays natal, avec l'aide des Thébains (Strab. 8, 360).

Cōrōnēa (-æ), Κορώνεια, v. de Béotie, au S. O. du lac Copaïs, faisait partie de la ligue béotienne (*Il.* 2, 503; Thuc. 1, 113; Nep. *Ages.*; Diod. 12).



Coroneia.

Cōrōnis (-īdis), Κορωνίς, 1) fille de Phlégyas et mère d'Esculape par Apollon; d'où le surnom de *Cōronides*, donné à Esculape, voy. *Æsculapius* (Hom. *H.* 16, 2; Paus. 2, 26; Apollod. 3, 10, 3). — 2) fille de Phoronée, roi de Phocide, métamorphosée en corneille par Minerve, quand elle fuyait poursuivie par Neptune (Ovid. *Met.* 2, 543).

Corsīca (-æ), appelée *Cyrnus*, Κύρνος, par les Grecs, la Corse, ile monta-

gneuse de la Méditerranée, au N. de la Sardaigne. Ses principales productions étaient le miel et la cire, mais ce miel avait un goût amer à cause des ifs dont l'île abondait. Les habitants étaient adonnés au brigandage et s'occupaient fort peu d'agriculture. Les plus anciens paraissent avoir été des Ibériens; mais, de très-bonne heure, des Tyrrhéniens, des Carthaginois, et même des Grecs (voy. *Aleria*) vinrent s'y établir. Elle était sujette des Carthaginois au commencement de la première guerre punique, mais bientôt après elle passa sous la domination romaine et forma dans la suite une partie de la province romaine de Sardaigne. Les principales v. de l'île sont auj. Bastia et Ajaccio. Dans cette dernière naquit Napoléon I^{er} (Senec. *de Consol.* 6, 8; Eustath. *ad Dionys.* 458; Virg. *Ecl.* 9, 30).

Corsôte (-es), Κορσωτή, auj. Ersey, v. de Mésopotamie, sur l'Euphrate, que Xénophon trouva déjà déserte (Xén. *Anab.* 5).

Cortōna (-æ), une des 12 cités d'Étrurie, au N.-O. du lac Trasimène, et une des plus anciennes v. d'Italie. Elle s'appelait, dit-on, primitivement *Corythus*, du nom de Corythus, son fondateur présumé, qu'on représente comme père de Dardanus. C'était une place importante quand les Étrusques la possédaient, et même auparavant quand elle appartenait aux Pélasges, comme l'attestent les restes de constructions pélasgiques qu'on y rencontre et qui comptent parmi les plus remarquables de toute l'Italie. Sous les Romains, elle perdit toute importance (Herodt. 1, 57; Dion. Hal. 1, 23; Liv. 9, 37; 22, 4).

Coruncānius (i), *Ti.*, consul en 280 av. J.-C., avec *P. Valerius Lævinus*, fut le premier plébéien élevé au souverain pontificat et la première personne à Rome qui donna des consultations sur le droit (Cic. *Læl.* 5, 18; *Cat. M.*, 6, 15; *Brut.* 14, 55).

Corvīnus Messalla. Voy. *Messalla*.

Corvus, M. Valerius, un des personnages les plus illustres de l'histoire primitive de Rome. On lui donna le surnom de *Corvus* (Corbeau), parce que, servant comme tribun militaire sous Camille (349 av. J.-C.), il accepta un com-

bat singulier avec un Gaulois de taille gigantesque et fut secondé dans la lutte par un corbeau qui vint se poser sur son casque, et de là s'élançait à la face du barbare. Il fut six fois consul, deux fois dictateur, et par ses talents militaires il rendit à son pays les services les plus signalés. Il parvint à l'âge de cent ans, et les écrivains romains le citent souvent comme un des exemples les plus mémorables des faveurs de la fortune (Val. Max. 8, 13; Liv. 7, 27, 32, 34; Plut. *Mor.*; Cic. *Cat. M.* 17, 60).

Cōrybantes (-ium), Κορύβαντες, prêtres de Cybèle ou Rhea en Phrygie, dont ils célébraient le culte avec des danses enthousiastes, au son du tambour de basque et des cymbales, au bruit des hymnes vociférés à grands cris, des boucliers heurtés les uns contre les autres et des petites épées entre-choquées. On les confond souvent avec les Curètes et les Dactyles Idéens, et ils passent ainsi pour avoir été les nourriciers de Jupiter en Crète. A Rome, on les appelait *Galli* (Paus. 8, 37; Diod. 5; Hor. *Od.* 1, 16; Virg. *Æn.* 9, 617; 10, 250).



Cybèle et les Corybantes avec Jupiter enfant (musée Capitolin).

Cōrycīa (-æ), Κορυκία ou Κορυκίς, nymphe qu'Apollon rendit mère de *Lycorus* ou *Lycoreus* et qui donna, dit-on, son nom à la grotte Corycienne sur le mont Parnasse. Les Muses sont quelquefois appelées par les poètes *Corycides Nymphæ*, comme fréquentant cette grotte (Ovid. *Met.* 1, 320; Herodt. 8, 36; Strab. 9, 417).

Cōrycus (-i), Κώρυκος, 1) haute colline rocheuse sur la côte d'Ionie, formant le promontoire S.-O. de la presqu'île Érythréenne (Strab. 8, 363). — 2) v. de Pamphylie, près de *Phaselis* et du mont Olympe (Strab. 14, 670). — 3) v. de la *Cilicia Aspera*, avec un excellent port. Dans les montagnes voisines était une grotte, Κωρύκιον ἄντρον, célébrée par les poètes et fameuse aussi par le safran qu'on en extrayait. Il ne faut point la confondre avec la grotte du Parnasse qui porte le même nom (Strab. 13; 627, 14, 671; Apollod. 1, 6, 3; Hor. *Sat.* 2, 4, 68; Lucan. 9, 809; Plin. 5, 27; Cic. *ad Fam.* 12, 13). A 100 stades (10 milles Géogr.) de Corycus était un promontoire du même nom.



Corycus en Cilicie.

Cōryphāsium (-i), Κορυφάσιον, promontoire de Messénie, qui bordait le port de Pylos au N., et sur lequel était bâtie une v. de même nom, où se retirèrent les habitants de Pylos après la destruction de leur ville (Paus. 4, 38; Strab. 8, 339, 348; Thuc. 4, 3; Xén. *Hell.* 1, 2, 18).

Cōrythus (-i), Κόρυθος, héros italien, fils de Jupiter, mari d'Électre et père de Dardanus, passe pour le fondateur de la v. de Corythus, nommée plus tard *Cortona* (Virg. *Æn.* 3, 167 et suiv.; 7, 209; 10, 719; Sil. 5, 123; 4, 721).

Cōs, Cōös, Coūs (gén. Cōi), Κῶς, aj. Co ou Stanchio, primitivement *Meropis*, l'île de Cos, une des Sporades, située devant la côte de Carie, à l'embouchure du golfe Céramique, en face d'Halicarnasse. Elle fut colonisée par les Éoliens, mais elle devint membre de la confédération dorienne. Près de la v. principale, nommée Cos, se trouvait l'*Asclepiëum* ou temple d'Esculape (Ἀσκληπιεῖον), à qui l'île était consacrée. Les principales productions étaient le vin, les parfums, les poteries, et particulièrement

ces étoffes de soie légères et transparentes, appelées *Cox vestes*, contre l'usage desquelles Juvénal s'emporta si vivement. Elle fut la patrie du médecin Hippocrate, du poète Philéas, et du peintre Apelles, dont un célèbre tableau, la Vénus Anadyomène, ornait l'*Asclepieum* (Hom. *Il.* 2, 677; Strab. 10, extr.; Thuc. 8; Plin. 5, 31; Mela 2, 7).



Cossura.



Cos.

Cōsa (-æ) ou Cōsæ (-ārum), 1) (Ansedonia), ancienne v. d'Étrurie près de la mer, avec un bon port, appelé *Herculus portus* (auj. encore Ponte d'Ercole), et, après la chute de *Falerii*, une des 12 cités étrusques. Colonie romaine depuis 275 av. J.-C. Auj. en ruines (Virg. *Æn.* 10, 168; Liv. 22, 11; Cæs. *B. C.* 1, 34; Cic. *Att.* 9, 6).

Cossæa (-æ), Κοσσαία, district sur les confins de la Médie et de la Perse, habité par un peuple rude, belliqueux et pillard, les *Cossæi*, que les rois de Perse ne soumirent jamais. Ils furent vaincus par Alexandre (325, 324 av. J.-C.), mais, après sa mort, ils reconquirent bientôt leur indépendance (Strab. 16, p. 512; Diod. Sic. 17, p. 111).

Cossus, Cornélius, nom de plusieurs illustres Romains des premiers temps de la république. Le plus célèbre fut *Aul. Cornelius Cossus Maluginensis*, consul en 428 av. J.-C., qui tua de sa main *Lar Tolumnius*, roi des Véiens, dans un combat singulier, et dédia ses dépouilles dans le temple de Jupiter Férétrien (Liv. 4, 19 et suiv.). Un seul avant lui et un seul après lui remportèrent les dépouilles opimes (*spolia opima*).

Cōsŷra ou Cossŷra, Κοσσουρα, auj. Pantelaria, petite île de la Méditerranée près de Malte (Ptol. 4, 3; Ovid. *Fast.* 3, 567).

Cōtiso (-ōnis), roi des Daces, vaincu sous le règne d'Auguste par Lentulus. On dit qu'Auguste demanda sa fille en mariage (Suet. *Aug.* 63; Hor. *Od.* 3, 8, 18).

Cotta, Aurélius, 1) *C.*, consul en 75 av. J.-C. avec L. Octavius, était un des orateurs les plus distingués de son temps, et Cicéron en a fait un des interlocuteurs de son traité *de Oratore* et de celui *de Natura Deorum*. — 2) *L.*, préteur en 70, lorsqu'il porta la fameuse loi qui conférait la judicature aux sénateurs, aux chevaliers et aux tribuns du trésor.

Cotta, L. Aurunculēius, un des lieutenants de César en Gaule, périt avec Sabinus dans l'attaque dirigée contre eux par Ambiorix (54 av. J.-C.), voy. *Ambiorix*.

Cottius (-i), roi de plusieurs tribus liguriennes dans les Alpes Cottiennes, qui tirent de lui leur nom (voy. ALPES). Il se soumit à Auguste, qui lui accorda la souveraineté sur 12 de ces tribus, avec le titre de *præfectus*. Cottius alors franchit les Alpes et éleva (8 av. J.-C.), à *Segusio* (Suse), en l'honneur d'Auguste, un arc de triomphe qui existe encore : son autorité passa à son fils, à qui Claude conféra le titre de roi. A sa mort, ses États furent érigés en province romaine par Néron (Suet. *Tib.* 37; Ner. 18).

Cottus (-i), Κόττος, géant à cent mains, fils d'*Uranus* (le Ciel) et de *Gæa* (la Terre) (Hesiod. *Theog.* 149, 618, 734; Apollod. 1, 1).

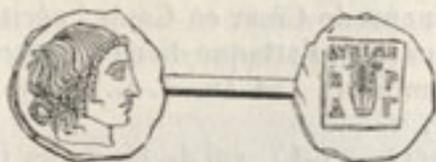
Cōtŷōra (-ōrum), τὰ Κοτύωρα, colonie de Sinope, sur la côte du *Pontus Polemoniacus*, célèbre comme lieu où les 10,000 Grecs s'embarquèrent pour Sinope (Xén. *Anab.* 5, 5, 3).

Cōtŷs (-ŷōs ou ŷis), Κότυς, Strab. ou **Cōtyttō (-ūs)**, Κοτυττώ, divinité thrace, dont les fêtes, *Cotyttia*, ressemblaient à celle de la Cybèle phrygienne,

et se célébraient au milieu de la licence. Plus tard son culte fut introduit à Athènes et à Corinthe. Ceux qui le pratiquaient furent appelés *baptæ*, βάπτται, à cause de la purification par l'eau ou baptême qui faisait partie des rites (Hor. *Epod.* 17, 58; Juven. 2, 92).

Cōtys (-yōs ou yīs), Κότυς, nom de plusieurs rois de Thrace. Ovide, durant son exil à *Tomis*, adressa une épître à un de ces rois (Tac. *Ann.* 2, 64; Ovid. *de Ponto*, 2, 9).

Crāgus (-i), Κράγος, montagne à huit sommets, continuation du Taurus à l'O. et formant, à son extrémité, le promontoire S.-O. de la Lycie. Au pied de cette montagne était une v. de même nom, sur le rivage de la mer, entre Pydna et Patara. Parallèlement au Cragus, au N. de la rivière Glaucus, était la chaîne nommée *Anticragus* (Strab. 14, p. 665; Dion. *Perieg.* 850; Ovid. *Met.* 9, 645; Hor. *Od.* 1, 21).

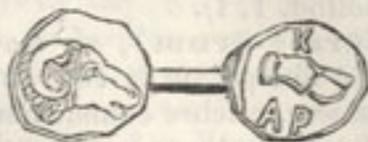


Cragus en Cilicie.

Crānāē (-ēs), Κρανάη, île où Paris, parti du Péloponnèse avec Hélène, fit sa première halte. On n'en connaît pas exactement la position (Hom. *Il.* 3, 445; Eurip. *Hel.* 1690; Strab. 9, 399; Pausan. 5, 22, 1).

Cranātis (-i), Κρανάος, roi de l'Attique, beau-fils et successeur de Cécrops (Paus. 1, 2, 6; Apollod. 3, 14, 5; Æschyl. *Eum.* 10, 41).

Cranii (-ōrum), Κράνιοι, v. de l'île de Céphallénie, sur la côte S. (Thuc. 2, 30; 5, 35; Strab. 10, 55).



Cranii.

Crantor (-ōris), Κραντωρ, 1) Lapithe, écuyer de Pélée, et fils d'Amyntor, fut tué par le centaure Démoléon (Ov. *Met.* 12, 361). — 2) C., de Soli en Ci-

licie, philosophe académicien, étudia à Athènes sous Xénocrate et Polémon, et florissait vers 300 av. J.-C. Il composa plusieurs ouvrages principalement sur des sujets de morale. Tous sont perdus. Cicéron le recommandait comme écrivain et fait grand usage de son livre « sur la Douleur » dans ses *Tusculanes*, et dans la *Consolatio* qu'il composa après la mort de sa fille Tullia. Horace fait aussi allusion à sa réputation comme moraliste (Diog. Laërt.; Hor. *Ep.* 1, 2, 3).

Crassus (-i), nom d'une famille célèbre de la *gens Licinia*. Les membres les plus distingués de cette famille sont : 1) L. LICINIUS CRASSUS, l'orateur, qui fut consul en 95 av. J.-C., censeur en 92 et mourut en 91. Comme orateur, il éclipsait tous ses contemporains. Cicéron dans son traité *de Oratore* l'introduit comme principal interlocuteur, chargé d'exprimer les propres opinions de l'auteur. — 2) M. Licinius Crassus surnommé *Dives*, le Riche. Son père, qui fut consul en 97 et censeur en 89, prit part avec Sylla à la guerre civile et mit lui-même fin à ses jours, quand Marius et Cinna rentrèrent à Rome à la fin de 87. Le jeune Crassus combattit avec Sylla contre les partisans de Marius, et, après la défaite de ce dernier, il fut récompensé par des donations de biens confisqués. Sa passion dominante était l'amour de l'argent, et pour augmenter ses richesses il eût remué ciel et terre. Il achetait des multitudes d'esclaves, et, pour les revendre avec bénéfice, il les faisait instruire dans les métiers lucratifs. Il exploitait des mines d'argent, faisait valoir des fermes, et construisait des maisons dont il tirait de gros loyers. En 71, il fut nommé préteur pour faire la guerre contre Spartacus et les Gladiateurs; il défit Spartacus, qui fut tué dans la bataille, et le vainqueur fut honoré d'une ovation. En 70 il fut consul avec Pompée et, à cette occasion, traita la populace de Rome dans un banquet de 10,000 tables. La jalousie éclata entre Pompée et Crassus qui s'était réconcilié avec César, et, en 60, se forma le triumvirat. En 55 il fut encore consul avec Pompée et il reçut la province de Syrie, où il espérait ajouter beaucoup à ses richesses. Il fut défait par

les Parthes dans les plaines de la Mésopotamie près de *Carrhæ* (Haran des saintes Écritures), et peu de temps après il fut tué dans une entrevue avec le général des Parthes. On lui coupa la tête et on l'envoya à Orode, qui fit fondre de l'or et le versa dans la bouche de son ennemi mort, en disant : « Rassasie-toi maintenant de ce métal dont tu as été si avide pendant ta vie ! » Son fils, qui était lieutenant de César en Gaule (58-55), fut tué dans le même temps (Plut. *Crass.* ; Cic. *de Orat.* 1, 7, 24, 52, 235 ; 2, 55, 223 ; 2, 88 ; 3, 20 ; *Brut.* 44, 64, 88, 303, *Verr.* 2, 49, 122 ; Quintil. 6, 3, 44 ; 11, 1, 37).

Cratærus (-i), Κρατερός, 1) général distingué d'Alexandre le Gr., à la mort duquel (323 av. J.-C.) il reçut, conjointement avec Antipater, le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce. Il périt dans une bataille contre Eumène, en 321 (Nep. *Eum.* 2 ; Just. 12 et 13 ; Curt. 3 ; Arrian. *Anab.* 7, 12, 3 ; Plut. *Alex.*) — 2) médecin grec, qui soignait la famille d'Atticus ; il est mentionné par Horace (Cic. *Att.* 12, 3 ; Hor. *Sat.* 2, 3, 161).

Cratēs (-ētis), Κράτης, 1) célèbre poète athénien, de l'ancienne comédie, commença à fleurir en 449 av. J.-C. On comptait de lui 14 pièces ; on n'a que quelques fragments de 9 d'entre elles. — 2) Cr., de Thèbes, disciple de Diogène le Cynique, et un des philosophes les plus distingués de cette secte, florissait vers 320 av. J.-C. (Diog. Laert. 85.) — 3) Cr. *Mallotes*, de *Mallus*, en Cilicie, célèbre grammairien, fonda une école de grammaire à Pergame, et écrivit un commentaire sur les poèmes d'Homère, en opposition à Aristarque. Il est souvent cité par Strabon et par le scholiaste d'Homère (Iliade).

Crāthis (-is ou īdis), Κραθίς, 1) rivière d'Achaïe, qui se jette dans la mer près d'Ægæ (Strab. 8, 386 ; Herodt. 1, 145 ; Paus. 7, 25, 11 ; 8, 15, 8). — 2) riv. de l'Italie inférieure, formait la limite à l'E. entre la Lucanie et le Bruttium, et se jetait dans la mer près de Sybaris. Ses eaux teignaient, disait-on, les cheveux en blond (Strab. 10, 449 ; Theocr. 5, 16 ; Herodt.).

Crātīnus (-i), Κρατίνοσ, un des plus célèbres poètes athéniens, de l'ancienne comédie, né en 519 av. J.-C. ; il commença à faire représenter ses pièces en 454, à l'âge de soixante-cinq ans et mourut en 422, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Il donna à l'ancienne comédie son caractère particulier et ne vécut pas, comme Aristophane, pour en voir le déclin. Il est souvent attaqué par Aristophane, qui lui reproche ses habitudes d'intempérance, accusation acceptée par Cratinus lui-même. Il composa 21 pièces (Horat. *Sat.* 1, 4 ; Quintil.).

Crātippus (-i), Κρατίππος, philosophe péripatéticien de Mitylène, accompagna Pompée dans sa fuite après la bataille de Pharsale (48 av. J.-C.). Il s'établit ensuite à Athènes, où le jeune M. Cicéron fut son disciple en 44 (Plut. *Pomp.* ; Cic. *de Off.* 1).

Crēmēra (-æ), auj. Varea, petite riv. d'Étrurie, qui se jette dans le Tibre un peu au-dessus de Rome ; elle est mémorable par la mort des 300 Fabius (Ov. *Fast.* 2, 205 ; Juv. 2, 155).

Crēmōna (-æ), auj. Cremona, colonie romaine dans le N. de l'Italie, près du confluent de l'Adda et du Pô, fut fondée en même temps que *Placentia* (219 av. J.-C.), pour protéger l'Italie contre les invasions des Gaulois et d'Annibal. Elle devint bientôt une place de grande importance ; mais, ayant embrassé le parti de Vitellius, elle fut complètement détruite par les soldats de Vespasien (69 ap. J.-C.).

Crēmōnis jugum. (Voy. *Alpes.*)

Crēon (-ontis), Κρέων, 1) roi de Corinthe, dont la fille *Glauce* ou *Creüsa*, épousa Jason. Médée, ainsi abandonnée, envoya à *Glauce* un vêtement qui, dès qu'elle l'eut mis, la consuma entièrement ; le feu prit au palais et Crēon périt dans les flammes (Apollod. 1, 9 ; 3, 7 ; Hygin. *Fab.* 25 ; Diod. 14 ; Eurip. *Med.*) — 2) fils de Ménœtius, et frère de Jocaste, femme de Laïus. Après la mort de Laïus, Crēon gouverna Thèbes pendant quelque temps, puis remit le royaume à OEdipe, qui avait délivré le pays du Sphinx qui la désolait (voy. *OEdipus*). Après la mort d'Étéocle et de Polynice, fils d'OEdipe, il reprit les rênes du gou-

vernement à Thèbes. L'ordre cruel par lequel il défendit de donner la sépulture au cadavre de Polynice et la sentence de mort qu'il prononça contre Antigone, coupable d'avoir désobéi à cet ordre, causèrent la mort de son propre fils *Hæmon*. Pour les détails voyez *Antigone* (Apollod. 3, 56; Paus. 1, 39; 9, 5; Stat. *Theb.*; Sophocl. *Antig.*; Æschyl. *les Sept dev. Thèb.*; Hygin. *Fab.* 67 et 76; Diod. 1 et 4).

Crœophylus (-i), Κρεώφυλος, poète cyclique, qui passe pour avoir été dans d'étroits rapports avec Homère. Il aurait été ou son beau-frère ou son ami et aurait hérité des poèmes homériques. Selon la tradition, ce serait de ses descendants que Lycurgue de Sparte aurait reçu les chants d'Homère. On le fait naître tantôt à Chios, tantôt à Samos ou à Ios, villes où fleurit la poésie homérique, et on lui attribue un poème intitulé la prise d'OEchalie, Οἰχαλίας ἄλωσις (Plat. *Rep.* 10, 600 c.; Plut. *Lyc.* 4).

Cresphontès (-is), Κρησφόντης, Héraclide, fils d'Aristomaque, et un des conquérants du Péloponnèse; il eut la Messénie en partage. Il périt avec deux de ses fils dans une insurrection des Messéniens. Son troisième fils, Æpytus, vengea sa mort. Voy. ÆPYTUS (Paus. 4, 3).

Crestônia (-æ), Κρηστωνία, district de Macédoine, entre l'Axius et le Strymon, près du mont Cercine, et habité par les *Crestonæi* (Κρηστωνᾶϊοι), peuple thrace. Leur v. principale était *Creston* (Κρηστών) ou *Crestône* (Κρηστώνη), fondée par les Pélasges (Herodt. 5, 5).

Crêta (-æ), Κρήτη,auj. Candia, la Crète, une des plus grandes îles de la Méditerranée, longue d'environ 160 milles, et large de 35 à 6. Elle était célèbre pour sa fertilité et sa salubrité et fut habitée dans les premiers temps par une population nombreuse et civilisée. Homère parle de ses cent villes; et, avant la guerre de Troie, la Mythologie parle d'un roi MINOS, qui résidait à *Cnossus*, et régnait sur la plus grande partie de l'île. Il donna, dit-on, des lois à la Crète, et fut le premier prince qui eut une marine, avec laquelle il anéantit les pirates de la mer Égée. *Cnossus*, *Gortyna* et *Cydonia* étaient les principales villes.

Dans la période historique, la classe dominante était celle des Doriens établis en Crète environ soixante ans après la conquête doriennne du Péloponnèse; et ils introduisirent dans l'île leurs institutions sociales et politiques. Dans la suite, les mœurs doriennes disparurent et une grande dépravation s'introduisit. L'apôtre saint Paul, citant le poète crétois Épiménide, dépeint les Crétois comme étant « toujours menteurs, de méchantes bêtes, des ventres paresseux » (Épître à Tite, 1, 12). Ils étaient célèbres comme archers et servaient souvent comme mercenaires dans les armées des autres nations. L'île fut conquise par Q. Métellus, qui reçut de là le surnom de *Creticus* (68-66 av. J.-C.) et devint province romaine (Hom. *Il.* 2, 646, 649, 847; *Od.* 3, 192, 293, 19, 174, 176; Herodt. 3, 44, 49; Strab. 10; Mela, 2, 5; Plin. 4, 12; Hor. *Od.* 1, 36, 10; *Epod.* 9; Ovid. *Fast.* 3, 444; *Epist.* 10, 106; Val. Max. 7, 6; Lucan. 3, 184; Virg. *Æn.* 3, 164).

Crêteus ou **Catreus** (-eos), Κρητεύς, fils de Minos et de Pasiphaë ou Crète, et père d'Althémène.

Crêtheus (-ëos ou ëi), Κρηθεύς, fils d'Éole et d'Énarété, époux de Tyro, et père d'Æson, de Phérés, d'*Amythaon* et d'*Hippolyte*; il fut le fondateur d'Iolcos (Apollod. 1, 7).

Crêusa (-æ), Κρέουσα, 1) fille d'Érechthée et de Praxithea, femme de Xuthus, mère d'Achæus et d'Ion. — 2) fille de Priam et d'Hécube, femme d'Énée, et mère d'Ascanius. Elle périt la nuit de la prise de Troie, séparée de son mari dans la confusion générale (Pausan. 10, 16; Virg. *Æn.* 2, 562). — 3) fille de Créon, roi de Corinthe; elle périt victime de la vengeance de Médée, voy. CRÉON n° 1 (Ovid. *A. A.* 1, 335).

Crîmîsus ou **Crimissus**, Κριμισός, -ισός, auj. Calta Bellota, riv. dans l'O. de la Sicile, se jetait dans l'*Hypsa*. Sur ses rives Timoléon défit les Carthaginois, 339 av. J.-C. (Nep. *Timol.*; Virg. *Æn.* 5, 38).

Crissa, mieux **Crîsa** et **Cirra**, Κρίσα et Κίρρα, villes de la Phocide, regardées comme une seule et même ville par quelques écrivains; mais il est plus probable que Crissa était une v. de l'in-

térieur au S.-O. de Delphes, et que Cirrha en était le port situé dans le golfe Crisséen, auj. golfe de Salone. Les habitants de ces villes levaient des contributions sur les étrangers qui venaient consulter l'oracle de Delphes, ce qui obligea les Amphictyons à leur déclarer la guerre (595 av. J.-C.) et à les détruire. Ce territoire, la riche plaine crisséenne, fut consacré au dieu de Delphes et il fut interdit de le cultiver. La culture de cette plaine par les habitants d'Amphissa donna lieu à la guerre sainte, que Philippe, nommé général des Amphictyons, fut chargé de conduire (338). Crissa demeura en ruines; mais Cirrha fut rebâtie dans la suite et devint le port de Delphes (Hom. *Il.* 2, 520; Paus. 10, 37, 5; Herodt. 8, 32 et suiv.)

Critias (-æ), Κριτίας, disciple de Socrate, un des 30 tyrans établis à Athènes par les Spartiates en 404 av. J.-C., se signala parmi ses collègues par sa rapacité et sa cruauté (Nep. *Thras.* 2; Xen. *Mem.* 1, 2, 12; Cic. *de Orat.* 2).

Critolæus (-i), Κριτόλαος, 1) de Phasélis en Lycie, succéda à Ariston à Athènes, comme chef de l'école péripatéticienne. En 155 av. J.-C. il fut envoyé par les Athéniens en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène. Voy. **CARNEADES** (Cic. *de Orat.* 2). — 2) général de la ligue achéenne (147), se distingua par sa haine acharnée contre les Romains. Il fut défait par Métellus, et après cette bataille on n'entendit plus parler de lui (Cic. *de N. D.* 3, 38, 91).

Criton (-ōnis), Κρίτων, riche Athénien, disciple et ami de Socrate (Diog. *Laert.*; Plat. *Crit.*; Xen. *Mem.*).

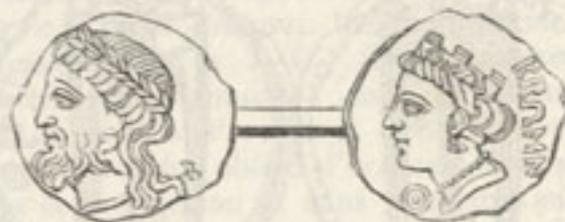
Crœcus (-ī), beau jeune homme, amant heureux de la nymphe Smilax, fut métamorphosé par les dieux en la plante nommée safran (Ovid. *Met.* 4, 283).

Crœsus (-i), Κροῖσος, Crésus, dernier roi de Lydie, fils d'Alyatte, régna de 560 à 546 av. J.-C. Il soumit toutes les nations entre la mer Égée et le fleuve Halys et rendit les Grecs de l'Asie Mineure tributaires de son empire. Le bruit de sa puissance et de ses richesses attira à sa cour de Sardes tous les savants et sages de la Grèce et, parmi eux, Solon, dont l'entrevue avec ce prince était cé-

lèbre dans l'antiquité. Crésus lui ayant demandé quel était l'homme le plus heureux qu'il eût vu, Solon lui répondit que nul mortel ne pouvait être estimé heureux avant qu'il eût heureusement terminé son existence. Dans une guerre avec Cyrus, roi de Perse, l'armée de Crésus fut défaite, et Sardes, sa capitale, fut prise. Crésus fut condamné par son vainqueur à être brûlé vif. Lorsqu'il fut en présence du bûcher, l'avertissement de Solon lui revint en mémoire et trois fois il prononça le nom de ce sage. Cyrus demanda quel était la personne qu'il invoquait, et, ayant été instruit de cette histoire, il se repentit de l'ordre qu'il avait donné, et non-seulement il épargna la vie de Crésus, mais encore il en fit son ami. Crésus survécut à Cyrus et accompagna Cambyse dans son expédition contre l'Égypte (Herodt. 1, 7, 29, 35-45, 53, 73, 74, 75, 84, 85, 88, 155, 207, 208; 3, 36; Plut. *Solon.* 8, 24; Justin. 1, 7).

Crommŷōn ou **Cromŷōn**, Κρομμύων, v. de la Mégaride, sur le golfe Saronique, appartient plus tard à Corinthe; elle est célèbre dans la fable à cause de son énorme sanglier tué par Thésée (Thuc. 4, 42; Strab. 8, 380; 9, 390; Paus. 2, 1, 3; Ovid. *Met.* 7).

Cromna (Κροῖμνα), v. sur la côte de Paphlagonie, mentionnée par Homère (*Il.* 2, 855). Elle était située à 60 stades à l'E. d'Erythini et à 90 à l'O. de *Cytorus*.



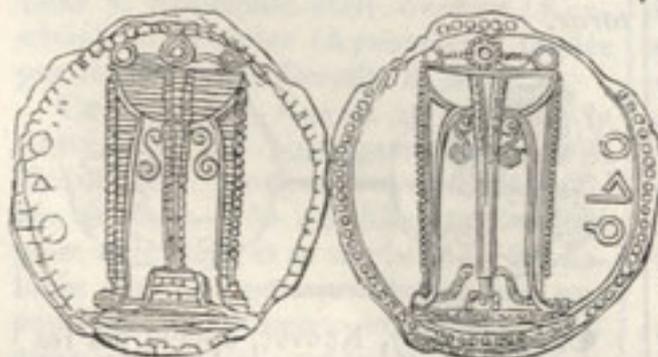
Cromna.

Crōnos (-i), Κρόνος, appelé par les Romains *Saturnus*, le plus jeune des Titans, fils d'*Uranus* (le Ciel) et de *Gé* (la Terre), père de *Rhea*, de *Hestia*, de *Demeter* (Cérès), de *Hera* (Junon), de *Hades* (Pluton), de *Poseidon* (Neptune) et de *Zeus* (Jupiter). Il dépouilla son père Uranus du gouvernement de l'Univers et fut, à son tour, détrôné par son fils Jupiter (voy. **ZEUS**).

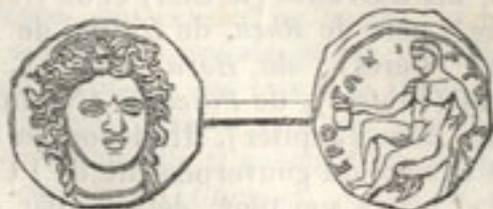


Cronos (Saturne)
(tiré d'une peinture de Pompéi).

Crōtōn (-ōnis) ou **Crōtōna** (-æ), Κρότων, une des plus puissantes cités de la Grande-Grèce, était située sur la côte orientale du Bruttium, et avait été fondée par les Achéens, 710 av. J.-C. Elle est célèbre comme résidence du philosophe Pythagore et de l'athlète Milon. Elle atteignit son plus haut degré de puissance par la destruction de Sybaris en 510; mais elle souffrit beaucoup dans les guerres de Denys, d'Agathocle et de Pyrrhus (Herodt. 5, 151 et suiv.; 8, 47; Strab. 6; Plin. 2, 96; Liv. 1, 18; 24, 3; Justin. 20, 2).



Crotona.



Crotona dans le Bruttium.

Crustūmēria (-æ), -rium, et **Crustūmīnium** (-i), v. des Sabins, située dans les montagnes près des sources de l'Allia (Liv. 4, 9; 42, 34; Virg. *Æn.* 7, 631).

Ctēsias (-æ), Κτησίας, de Cnide, en Carie, contemporain de Xénophon, était le médecin particulier d'Artaxerxès Mnémon, qu'il accompagna dans son expédition contre son frère Cyrus, en 401 av. J.-C. Il vécut dix-sept ans à la cour de Perse, et écrivit dans le dialecte ionien un grand ouvrage sur l'histoire de Perse (Περσικά) et aussi un ouvrage sur l'Inde (Ἰνδικά). Nous avons de ces deux écrits un abrégé dans Photius (Strab. 1; Athen. 2; Plut. *Artax.*).

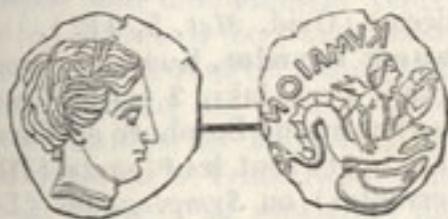
Ctēsībīus (-i), Κτησίβιος, mathématicien célèbre pour ses inventions en mécanique, vivait à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Évergète, vers 150 av. J.-C. (Vitruv. *Arch.* 9, 9).

Ctēsīphōn (-ontis). Voy. DÉMOSTHÈNE.

Ctēsīphōn (-ontis), Κτησιφών, aj. Takti Kesra, v. d'Assyrie, sur la rive E. du Tigre, à 3 milles romains de Séleucie, située sur la rive O.; elle ne devint une place importante que sous les Parthes, dont les rois en firent pendant quelque temps leur résidence d'hiver (Strab. 15; Plin. 6, 26).

Cūmæ (-ārum), Κύμη, v. de Campanie, et la plus ancienne des colonies grecques d'Italie et de Sicile, fut fondée par *Cyme*, v. d'Éolie, conjointement avec Chalcis et Érétrie, villes de l'Eubée. On place sa fondation en l'an 1050 av. J.-C., mais cette date est évidemment trop reculée. Cumæ était située sur une hauteur escarpée du mont Gaurus, un peu au N. du cap Misène. Elle devint de très-bonne heure une grande et florissante cité, et sa puissance est attestée par les colonies qu'elle fonda en Italie et en Sicile (*Puteoli*, *Palæopolis*, plus tard *Neapolis*, *Zancle*, plus tard *Messana*). Elle maintint son indépendance jusqu'en 417 av. J.-C., époque à laquelle elle fut prise par les Campaniens et où la plupart de ses habitants furent vendus comme esclaves. A dater de là Capoue devint la principale v. de Campanie. Cumæ est

célèbre comme siège de la plus ancienne sibylle et comme le lieu où mourut Tarquin le Superbe (Strab. 5, 243 et suiv.; Ptol. 3; Thuc. 6, 4; Ovid. *Met.* 15, 712; *Fast.* 4, 158; *Pont.* 2, 8, 41; *Paterc.* 1, 4; *Liv.* 4, 44; *Virg. Æn.* 3, 441).



Cumae en Campanie.

Cūnaxa (-æ), Κούναξ, petite v. de la Babylonie, sur l'Euphrate, célèbre par la bataille qui s'y livra entre Cyrus le jeune et son frère Artaxerxès Mnémon, et où le premier fut tué, 401 av. J.-C. (Plut. *Artax.* 8; *Ctesias*; *Xen. Anab.* 1, 10, 11).

Cūrēs (-ium), ancienne v. sabine, célèbre comme lieu de naissance de T. Tatius et de Numa Pompilius; c'est, dit-on, de cette v. que les Romains ont tiré le nom de *Quirites* (*Virg. Æn.* 1, 292; 8, 638; *Liv.* 1, 13; *Macrob.* 1, 9; *Ovid. Fast.* 2, 477, 480; 3, 94).

Cūrētes (-um), Κουρήτες, peuple fabuleux qu'on dit être les plus anciens habitants de l'Acarmanie et de l'Étolie; et ce dernier pays leur devait le nom de *Cūrētis*. On les rencontre aussi en Crète comme prêtres de Jupiter, et on les identifie avec les Corybantes et les Dactyles Idéens. Jupiter enfant fut confié à leurs soins par Rhéa; et en se livrant à des danses guerrières autour de son berceau, en entrechoquant leurs armes, ils couvraient à force de bruit les cris de l'enfant et empêchaient Cronos de découvrir le lieu où il était caché (*Hom. Il.* 9, 532; *Strab.*; *Apollod.* 1, 1, 3; *Paus.* 4, 33; *Virg. G.* 4, 151; *Ovid. Met.* 4, 282; *Fast.* 4, 210).

Cūrīātīi (-ōrum), les Curiaces, célèbre famille d'Albe. Trois frères de cette famille combattirent contre trois frères d'une famille romaine, les Horaces (*Horatii*), et furent vaincus par ces derniers. En conséquence de cette défaite, Albe, aux termes de la convention arrêtée entre les deux partis, devint sujette

de Rome (*Dionys. Hal.* 3; *Liv.* 1, 42; *Flor.* 1, 3).

Cūrio, C. Scribonius, 1) consul en 76 av. J.-C., ennemi personnel de César, défendit P. Clodius, quand ce dernier fut accusé d'avoir violé les mystères de la Bonne Déesse. En 57 il fut nommé *pontifex maximus* et mourut en 53. Il avait quelque réputation comme orateur et était ami de Cicéron (*Cic. Brut.* 59, 213; 60, 217; *Or.* 37, 129; *ad Fam.* 2, 2; *Suet. Cæs.* 49; *Tac. Ann.* 21). — 2) fils du précédent, également ami de Cicéron, était un homme d'un caractère peu honorable. Il avait épousé Fulvie, qui devint plus tard la femme d'Antoine. Il appartenait d'abord au parti de Pompée, à l'influence duquel il dut d'être nommé tribun du peuple, en 50; mais il fut gagné par César et employa le pouvoir que lui donnait sa qualité de tribun à combattre son ancien parti. Quand la guerre civile éclata, en 49, il fut envoyé par César en Sicile avec le titre de propréteur. Il réussit à chasser Caton de cette île, et passa alors en Afrique où il fut défait et tué par Juba et P. Attius Varus (*Plut. Cæs.* 29; *Cic. Brut.* 81, 280; *Suet. Cæs.* 29; *Flor.* 4, 2; *Val. Max.* 9, 1; *Lucan.* 1, 268).

Curiosolitæ (-ārum), peuple gaulois, sur l'Océan, dans l'Armorique, près des *Veneti* (*Cæs. B. G.* 2, 34; 3, 11).

Cūrīus, M. Dentatus, un des héros de prédilection des Romains, et célèbre par eux, dans les temps postérieurs, comme un noble modèle de la frugalité et de la vertu antiques. Dans son premier consulat (290 av. J.-C.), il s'opposa avec succès aux Samnites; dans le second (275), il défit Pyrrhus si complètement que ce roi fut obligé d'évacuer l'Italie. En cette occasion et dans plusieurs autres il refusa toute part au riche butin fait sur l'ennemi. A la fin de sa carrière militaire, il se retira dans sa petite terre du pays des Sabins, qu'il cultivait de ses propres mains. Une fois les Samnites lui envoyèrent une députation chargée de lui offrir de riches présents: cette députation le trouva assis près de l'âtre et faisant griller des navets. Il refusa les présents offerts, disant qu'il aimait mieux régner sur ceux qui possédaient l'or que

le posséder lui-même. Il fut censeur en 272, et exécuta cette année-là des travaux publics de grande importance (Plut. *Cat. M.* 2; Hor. *Od.* 1, 12, 41; Flor. 1, 15; Cic. *Mur.* 8, 17; *Cat. M.* 16, 55).

Cursor, L. Pāpīrius, 1) général romain qui se distingua dans la deuxième guerre des Samnites, fut 5 fois consul (333-313 av. J.-C.), et 2 fois dictateur (325-309). Il battit souvent les Samnites, mais sa plus grande victoire sur eux fut celle qu'il remporta pendant sa deuxième dictature. Bien que ce fût un grand capitaine, il était peu populaire dans l'armée à cause de son extrême sévérité (Liv. 8, 35, 36; 9, 16, 38.) — 2) fils du précédent, fut, comme son père, un grand général. Dans son second consulat (272), il mit fin à la troisième guerre samnite. Il revint à Rome avec un riche butin qu'il consacra aux dieux ou versa au trésor (Liv. 10, 40 et suiv.).

Curtius, Mettus ou **Mettius**, Sabin distingué, qui lutta avec le reste de sa nation contre Romulus. Suivant une tradition, le *lacus Curtius*, qui faisait partie du forum romain, lui dut son nom, parce que, dans la bataille contre les Romains, il eut grand' peine à se dégager d'un marais dans lequel son cheval s'était embourbé (Liv. 1, 12 et suiv.). Mais la tradition la plus généralement admise sur le nom de ce lac, c'est que, en 362, la terre s'entr'ouvrit subitement dans le forum, qu'un gouffre immense resta béant, et que les augures déclarèrent qu'il ne pourrait être comblé qu'en y jetant le trésor le plus précieux de Rome; qu'alors M. Curtius, jeune patricien, monta sur son cheval après s'être armé de pied en cap et, disant que Rome ne possédait rien de plus précieux qu'un brave et généreux citoyen, se précipita dans l'abîme, qui se referma immédiatement sur lui (Liv. 7, 6; Val. Max. 5, 2; Festus 45 ed. Scal.).

Curtius Rufus, Q., historien latin, qui a écrit l'histoire d'Alexandre le Grand (*de Rebus gestis Alex. M.*) en 10 livres; les 2 premiers manquent et les 8 autres ne sont pas sans lacunes. Le style en est agréable, mais un peu déclamatoire. On ignore à quelle époque il vivait; il est probable cependant, d'après

certain indices, que ce fut sous Vespasien.

Cutīliæ Aquæ. Voy. *Aquæ* n° 3.

Cŷānē (-ēs), Κυάνη, nymphe de Sicile, une des compagnes de Proserpine. Elle fut changée en fontaine, tant fut grande sa douleur après l'enlèvement de cette déesse (Ovid. *Met.* 5, 112).

Cyanæe insulæ, Κυάνεαι νῆσοι ou πέτραι,auj. Urek-Jaki, 2 petites îles rocheuses à l'entrée du Bosphore de Thrace, dans l'Éuxin; ce sont les *Planctæ* (Πλαγκταί, errantes) ou *Symplegades* (Συμπληγάδες, les entre-choquées) de la Fable, ainsi nommées parce qu'elles passaient pour avoir été autrefois mouvantes et qu'elles écrasaient en se rapprochant tout navire qui tentait de franchir le passage. Après que le navire Argo eut réussi à passer outre, elles devinrent stationnaires (Herodt. 4, 85; Apollon. 2, 606; Dion. *Per.* 144; Strab. 8, 319; Ovid. *Trist.* 1, 9, 34; Plin. 6, 12).

Cŷānēē (-ēs), Κυανέη, fille de *Mæander*, mère de *Caunus* et de *Byblis* (Ovid. *Met.* 9, 451).

Cyaxarēs, Κυαξάρης roi de Médie (634-594 av. J.-C.), fils de Phraorte, et petit-fils de Déjocès. Ce fut le plus belliqueux des rois mèdes, et il introduisit dans ses États de grandes réformes militaires. Il fit la guerre avec les Assyriens, les Scythes et Alyatte, roi de Lydie (voy. *Alyattes*). Cyaxare mourut en 594 et eut pour successeur son fils Astyage. Xénophon parle d'un Cyaxare II, roi des Mèdes, et fils d'Astyage. Sur ce prince voy. *Cyrus* (Herodt. 1, 46, 73, 103; Xen. *Cyr.*).

Cŷbēlē. Voy. *Rhea*.

Cybistra (-ōrum), Κύβιστρα, ancienne v. de l'Asie Mineure, située au pied du mont Taurus, dans la partie de la Cappadoce qui borne la Cilicie (Cic. *ad Fam.* 15, 2, 4; *ad Att.* 5, 18, 20). Strab. la place à 300 stades (30 milles géogr.) de Tyane; mais c'est sans doute une autre v. qu'on ne saurait identifier avec la première.

Cŷclādes (-um), Κυκλάδες, les Cyclades, groupe d'îles dans la mer Égée, ainsi nommées de κύκλος, cercle, parce qu'elles formaient un cercle autour de Délos, la plus importante d'entre elles

(Nep. *Milt.* 2; Plin. 4, 12; Mela 2, 7; Strab. 10; Dionys. *Per.*; Ovid. *Met.* 2, 64; Virg. *Æn.* 3, 127; 8, 692; Sil. 4, 247).

Cyclōpes et **Cyclōpes** (-um), Κύκλωπες (c.-à-d. êtres qui n'ont qu'un œil circulaire au milieu du front). Les Cyclopes sont différemment représentés dans les différents écrivains. Dans Homère, c'est une race de pasteurs anthropophages, ayant des formes athlétiques et repoussantes. Ils habitaient le S.-O. de la Sicile ou la Trinacrie, n'avaient ni lois ni villes et se souciaient fort peu de Jupiter. Leur chef était Polyphème (Hom. *Od.* 1, 92; 9, 106, 416). La fable qui nous les représente comme n'ayant qu'un œil se fonde sur ce que Polyphème, ayant eu un œil crevé, n'y voyait plus. — Dans Hésiode, les Cyclopes sont des Titans, fils d'Uranus et de Gé (le Ciel et la Terre); ils sont au nombre de 3 et s'appellent: *Argès* (l'éclair), *Stéropès* (la foudre), *Brontès* (le tonnerre), et n'ont qu'un œil au milieu du front. Ils furent précipités dans le Tartare par Cronos, mais Jupiter les délivra, et, par reconnaissance, ils lui forgeaient la foudre et les éclairs et firent présent à Pluton d'un casque, à Neptune d'un trident. Dans la suite, ils furent tués par les traits d'Apollon, indigné de ce qu'ils avaient fourni à Jupiter la foudre dont il frappa Esculape (Hésiod. *Theog.* 140). — Une tradition plus moderne regardait les Cyclopes comme les ouvriers forgerons de Vulcain (*Hephestos*). Les volcans étaient considérés comme les forges de ce dieu; tel était surtout, d'après la tradition, le mont Etna en Sicile, ainsi que les îles du voisinage. Comme aides de Vulcain, ils fabriquent avec l'airain l'armure des dieux et des héros. Leur nombre n'est plus borné à 3; et, outre les noms donnés par Hésiode, nous trouvons encore ceux de *Pyracmon* (πῦρ, feu, ἄκμων, enclume) et *Acamas* (ἀ priv. et κάμνω, l'infatigable). — On a donné le nom de murailles cyclopéennes à ces murs construits d'énormes blocs de pierre brute et irrégulière, dont on voit encore aujourd'hui des restes à Mycènes, à Tirynthe, et dans d'autres parties de la Grèce et même en Italie, et qui sont probablement l'œuvre

des Pélasges. Les générations postérieures, frappées de la grandeur de ces masses, en ont attribué la construction à une race fabuleuse de Cyclopes (Apollod. 1, 1, 2; Theocr. *Eid.* 1; Strab. 8; Thuc. 6, 2; Virg. *G.* 4, 170; *Æn.* 6, 630; 8, 418; 11, 263; Ovid. *Met.* 13, 780; 14, 249).

Cygnus ou **Cygnus** (-i), Κύκνος, 1) fils d'Apollon et d'*Hyrié*, fut métamorphosé en cygne. — 2) fils de Neptune, père de Ténès et d'Hémithée (voy. *TENES*). Dans la guerre de Troie, il fut tué par Achille et son corps fut changé en cygne (Ovid. *Met.* 12, 3). — 3) fils de Sthénéelus, roi des Liguriens, ami et parent de Phaëthon; Apollon le métamorphosa en cygne et le plaça parmi les astres (Ovid. *Met.* 2, 367; Virg. *Æn.* 10, 189; Paus. 1, 30).

Cydicippe (-es), Κυδίπιπη, 1) jeune fille aimée d'*Acontius*, voy. ce nom. — 2) une des Néréides, compagnes de Cyrène (Virg. *G.* 4, 339). — 3) femme d'*Anaxilaüs* (Herodt. 7, 165).

Cydnus (-i), Κύδνος, riv. de la *Cilicia Campestris*, qui a sa source dans le Taurus et traverse la v. de Tarse; elle est fameuse pour la fraîcheur de ses eaux. Alexandre, pour s'y être baigné imprudemment, faillit perdre la vie (Curt. 3, 4; Justin. 11, 8).

Cydonia (-æ), Κυδωνία, aujourd'hui Khaura, une des principales v. de la Crète, rivale de *Cnossus* et de *Gortyna*; elle était située sur la côte N.-O. et tirait son nom des *Cydones*, Κύδωνες, race crétoise placée par Homère dans la partie O. de l'île. C'est de *Cydonia* que les coings (*Cydonia mala*) furent importés en Italie. Ses habitants étaient comptés parmi les meilleurs archers (Ovid. *Met.* 8, 32; Virg. *Æn.* 12, 858; Sil. 2, 109; Liv. 37, 60; Lucan. 7, 229).



Cydonia en Crète.

Cyllārus (-i), Κύλλαρος, beau centaure, tué aux noces de Pirithoüs (Ovid. *Met.* 14, 408). C'était aussi le nom d'un cheval de Castor, suiv. Sénèque, Val. Flacc., et Claudien; de Pollux, selon Virg. *G.* 3, 90.

Cyllēnē (-es), Κυλλήνη, 1) la plus haute montagne du Péloponnèse sur les confins de l'Arcadie et de l'Achaïe, consacrée à Hercule qui avait un temple sur le sommet; c'est là, selon la tradition, que le dieu était né; d'où l'épithète de *Cyllēnius* (Lucan. 1, 663; Hor. *Ep.* 13, 13; Virg. *Æn.* 8, 139; Ovid. *Met.* 13, 146; *A. A.* 3, 147; Paus. 8, 17). — 2) port de l'Élide.

Cylōn (-ōnis), Κύλων, Athénien de noble famille, épousa la fille de Théagène, tyran de Mégare. Il remporta (630 av. J.-C.) une victoire aux jeux Olympiques. Encouragé par l'oracle de Delphes, il s'empara de l'Acropole, dans l'intention de se faire lui-même tyran d'Athènes. Pressé par la famine, Cylon et ses adhérents furent obligés de se réfugier auprès de l'autel de Minerve. L'archonte Mégacles, Alcméonide, les décida à quitter cet asile en leur promettant la vie sauve; mais à peine furent-ils au pouvoir de leurs ennemis, qu'ils furent mis à mort (Hérod. 5, 71; Thuc. 1, 126; Plut. *Sol.* 12).

Cymē (-ēs), Κύμη, la plus considérable des cités éoliennes de l'Asie Mineure, située sur la côte de l'*Æolis*, sur une baie à laquelle elle donne son nom (*Cumæus sinus*, et aussi *Elaiticus S.*). Ce fut la métropole de *Cumæ* en Campanie (Hérod. 8, 130; Liv. 4, 44; Tac. *Ann.* 2, 47).



Cymē en Eolide.

Cynægīrus (-i), Κυναίγειρος, frère du poète Eschyle, se distingua par sa valeur à la bataille de Marathon (490 av.

J.-C.). Suivant Hérodote, au moment où les Perses essayèrent de s'échapper par mer, Cynégire saisit un des vaisseaux pour le ramener, mais il tomba après avoir eu la main droite tranchée (Hérod. 6, 114; Justin. 8, 9).

Cynēsii (-ōrum) ou **Cynētes (um)**, Κυνήσιοι, Κύνητες, peuple qui, selon Hérodote, habitait à l'extrémité occidentale de l'Europe, au-delà des Celtes, probablement en Espagne, sur les deux rives de l'Anas (Hérod. 2, 33).

Cynōsargēs, τὸ Κυνόσαργες, le Cynosarge, gymnase consacré à Hercule, hors des murs d'Athènes, à l'E. de la v., et destiné à ceux qui n'étaient pas de pur sang athénien. C'est là qu'enseigna Antisthène, le fondateur de l'école cynique (Hérod. 5, 63; 6, 116; Paus. 1, 19, 3; Diog. L. 5, 94).

Cynoscēphalæ (Κυνὸς κεφαλαί, c.-à-d. têtes de chien), nom de deux collines près de Scotussa en Thessalie, où Flaminius remporta sa célèbre victoire sur Philippe de Macédoine, en 197 av. J.-C. (Plut. *Flamin.*; Liv. 33, 7.)

Cynossēma (Κυνὸς σῆμα, tombeau du chien), cap de la Chersonnèse de Thrace près de *Madytus*, ainsi nommé parce qu'il était supposé avoir été le tombeau d'Hécube, préalablement changée en chienne (Ovid. *Met.* 13, 569; Thuc. 8, 104, 105; Strab. 13, 595).

Cynōsūra (-æ), Κυνοσουρά (queue du chien), — 1) promontoire de l'Attique, au S. de Marathon (Hérod. 8, 76). — 2) Κυνοσουρά, nymphe de l'Ida en Crète, et une des nourrices de Jupiter, qui la plaça parmi les astres. Voy. *Arctos* (Ovid. *Fast.* 3, 107).

Cynthus (-i), Κύνθος, le Cynthe, montagne de l'île de Délos, lieu de naissance d'Apollon et de Diane, appelés de là *Cynthius* et *Cynthia*, le dieu, la déesse du Cynthe (Virg. *G.* 3, 36; Ovid. *Met.* 6, 304; *Fast.* 3, 346).

Cynūriā (-æ), Κυνουρία, district sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, dont les Argiens et les Spartiates se disputèrent souvent la possession les armes à la main. Les Spartiates finirent par s'en rendre maîtres vers 550 av. J.-C.

Cynus (-i), principal port de mer

des Locriens Opontiens (Paus. 10, 1).

Cyparissia (-æ), Κυπαρισσία, v. de Messénie, sur la côte O., sur un promontoire et une baie du même nom. Homère (*Il.* 11, 593) parle d'une v. de *Cyparisseis*, où régnait Nestor, et qui est probablement la même, bien que Strabon la place en Triphylie.



Cyparissia en Messénie.

Cyparissus (-i), Κυπάρισσος, 1) fils de Téléphe, qui, ayant tué par mégarde son cerf favori, en éprouva une douleur inconsolable et fut changé en cyprès (Ovid, *Met.* 10, 121). — 2) petite v. de Phocide, sur le Parnasse, près de Delphes (Mela, 2, 3).

Cyprus (-i), Κύπρος, Chypre, appelée par les Turcs Kebris, grande île de la Méditerranée, au S. de la Cilicie et à l'O. de la Syrie; elle a environ 140 milles de longueur, et 50 dans sa plus grande largeur. Elle était et est encore célèbre par sa fertilité. Sa plus vaste plaine, appelée plaine Salaminienne, est située dans la partie E. de l'île près de Salamine. Les rivières ne sont guère que des torrents qui descendent des montagnes et sont la plupart à sec en été. Chypre fut colonisée par les Phéniciens et par les Grecs, et elle fut sujette, à diverses époques, des Égyptiens, des Perses et des Romains. Ces derniers la réduisirent en province, en 58 av. J.-C. Chypre était un des principaux sièges du culte de Vénus, appelée de là *Cypris* ou *Cypria*: il y avait été introduit par les Phéniciens (Strab. 15; Flor. 3, 9; Justin. 18, 5; Plin. 12, 24; 33, 5; 36, 26; Mela, 2, 7).

Cypsela (-ōrum), τὰ Κύψελα, 1) v. d'Arcadie, sur les frontières de la Laconie (Thuc. 5, 33; Paus.). — 2) v. de Thrace sur l'Hèbre et sur la *via Egnatia* (Strab. 7, 422; Athen. 11, 469).

Cypsēlus (-i), Κύψελος, tyran de

Corinthe (655-625 av. J.-C.), ainsi nommé parce que, lorsqu'il était enfant et menacé de mort par les Bacchiades (noblesse dorienne de Corinthe), sa mère le sauva, en le cachant dans un coffre (κρυψέλη). Il eut pour successeur son fils Périandre (Paus. 3, 17; Cic. *Tusc.* 5, 37; Herodt. 1, 114; 5, 92; Aristot. *Polit.*).

Cyrēnē (-es), Κυρήνη, 1) fille d'Hypseus, mère d'Aristée, qu'elle eut d'Apollon. Elle fut emmenée par ce dieu du mt Pélion en Libye, où elle donna son nom à la ville de Cyrène (Virg. 6, 4, 321; Justin. 13, 7; Pindar. *Pyth.* 9). — 2) v. grecque importante, située dans le N. de l'Afrique, entre Alexandrie et Carthage. Elle fut fondée par Battus (631 av. J.-C.) qui y conduisit une colonie de l'île de Théra, et qui y régna lui et ses descendants pendant huit générations. Elle était à 80 stades (8 milles géogr.) de la côte, sur un magnifique plateau, à 1800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus tard, Cyrène tomba sous la domination des Ptolémées d'Égypte, puis forma, avec l'île de Crète, une des provinces de l'empire romain. Les ruines de cette ville, près de Grenneh, sont considérables. Elle fut le lieu de naissance de Callimaque, d'Ératosthène et d'Aristippe. Le territoire de Cyrène, nommé *Cyrenaica*, la Cyrénaïque, renfermait aussi les villes grecques de *Barca*, *Teuchira*, *Hesperis*, et d'*Apollonia*, qui était le port de Cyrène. Sous les Ptolémées *Hesperis* devint *Berenice*; *Teuchira* prit le nom d'*Arsinoë*, et *Barca* fut entièrement éclipsée par son port, érigé en ville sous le nom de *Ptolemais*. Le pays fut alors généralement désigné sous le nom de *Pentapolis*, à cause de ses cinq villes: Cyrène, Apol-



Cyrène en Afrique.

lonie, Ptolémaïs, Arsinoë et Bérénice

(Herodt. 3 et 4; Paus. 10, 13; Strab. 17; Mela, 1, 8; Plin. 5, 5; Tac. *Ann.* 3, 70).



Cyrène.

Cyreschāta (-æ), ou **Cyrōpōlis** (-is), Κυρέσχατα, Κύρου πόλις, v. de la Sogdiane, sur le *Jaxartes*, la plus lointaine des colonies fondées par Cyrus, et la dernière v. du royaume de Perse; elle fut détruite, après plusieurs révoltes, par Alexandre le Grand (Strab. 11, 11, p. 517; Arrian. *Anab.* 4, 2 et suiv.; Ptol.).

Cyrnus (-i), Κύρνος, nom grec de l'île de Corse (*Corsica*), d'où l'adj. *Cyrnēus*, employé par les poètes latins.

Cyrrhesticē (-ēs), Κυρρήστικῆ, et Κυρρῆστικῆ, nom donné sous les Séleucides à la province de Syrie, située entre la Commagène au N. et la plaine d'Antioche au S. (Plin. 5, 23; Cic. *Att.* 5, 18; Strab. 16, 2, 751.)

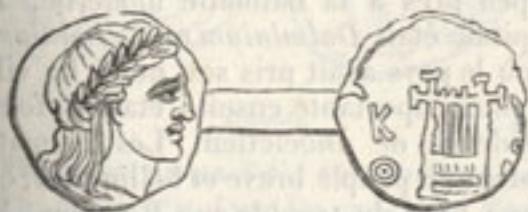
Cyrus (-i), Κύρος, 1) C. l'Ancien, fondateur de l'empire des Perses. L'histoire de sa vie fut entremêlée dans l'antiquité de récits fabuleux et romanesques. Suivant la légende conservée par Hérodote, Cyrus était le fils de Cambyse, noble persan, et de Mandane, fille du roi des Mèdes Astyage. Par suite d'un songe, qui semblait présager que son petit-fils deviendrait le maître de l'Asie, Astyage remit l'enfant, dès qu'il fut né, à Harpagus, avec ordre de le faire périr. Mais celui-ci confia l'enfant à un berger, et la femme de ce berger voulut le nourrir. A l'âge de dix ans, il donna des marques de sa royale origine par ses manières princières, et ayant été envoyé à Astyage dans une députation, sa naissance fut découverte; il fut reconnu pour le petit-fils d'Astyage. Sur l'avis des Mages, qui déclarèrent le songe accompli, puisque Cyrus avait été fait roi en jouant, on l'envoya en Perse chez ses parents. Devenu grand, il conduisit les vaillants

montagnards de la Perse contre Astyage, le défit dans une bataille, et le fit prisonnier (559 av. J.-C.). Les Mèdes acceptèrent Cyrus pour roi, et ce fut ainsi que la suprématie jusque-là exercée par eux passa aux Perses. Cyrus alors se prépara à conquérir les autres parties de l'Asie. En 546, il renversa la monarchie lydienne et fit Crésus prisonnier (voy. *Cræsus*). Les villes grecques de l'Asie Mineure furent soumises par son général Harpagus. Il tourna ensuite ses armes contre l'empire babylonien et prit la capitale, Babylone, en détournant le cours de l'Euphrate qui a traversait, de sorte que ses soldats y entrèrent par le lit même du fleuve. C'était en 538. Il entreprit ensuite une expédition contre les Massagètes, peuple scythique, mais il fut défait et tué dans la bataille. Tomyris, reine des Massagètes, lui fit couper la tête, et la plongea dans une outre remplie de sang humain; en disant : « Rassasie-toi de sang! » Il fut tué en 529. Son successeur fut Cambyse. — Le récit de Xénophon est très-différent. Selon lui, Cyrus fut élevé à la cour de son grand-père; il servit dans l'armée des Mèdes, sous son oncle Cyaxare II, le fils et le successeur d'Astyage, dont Hérodote ne parle point; il fit la guerre contre Babylone comme simple général de Cyaxare; épousa la fille de ce prince et mourut tranquillement dans son lit. Mais Xénophon n'a songé qu'à tracer le tableau de ce qu'un prince sage et juste doit faire, et son récit peut n'être pas considéré comme une véritable histoire, mais comme un roman (Herodt. 1, 75 et suiv.; Diod. 1; Justin. 1, 5 et 7; Xen. *Cyrop.*). — 2) *Cyrus le Jeune*, second fils de Darius Nothus, roi de Perse et de Parysatis, fut nommé par son père au commandement des parties maritimes de l'Asie Mineure et satrape de Lydie, de Phrygie, et de Cappadoce (407 av. J.-C.). Il aida Lycurgue et les Lacédémoniens au moyen de sommes d'argent considérables dans leur guerre contre les Athéniens. C'était un prince hardi et ambitieux. A l'avènement de son frère aîné, Artaxerxès Mnémon, au trône de Perse, il résolut de le détrôner, et, pour accomplir son dessein, il engagea à son

service 13,000 Grecs mercenaires, partit de Sardes au printemps de l'année 401, et, après avoir traversé l'Euphrate, à Thapsaque, il descendit le fleuve jusqu'à la plaine de Cunaxa, à 500 stades de Babylone. Là il rencontra l'armée royale. Dans la bataille qui fut livrée, les troupes grecques furent victorieuses, mais Cyrus fut tué. Le caractère de ce prince est dépeint par Xénophon sous les plus brillantes couleurs. Il est vrai de dire que son ambition était soutenue par toutes les qualités dont l'éclat séduit et gagne les cœurs (Plut. *Artax.*; Diod. 14; Justin. 5, 11; Xenoph. *Hell.* 1, 4, 1; *Anab.*). — 3) grande rivière d'Arménie, aujourd'hui Kur, qui a sa source dans le Caucase, traverse l'Ibérie, et, après avoir formé la limite entre l'Albanie et l'Arménie, rejoint l'Araxe, et se jette dans la partie O. de la mer Caspienne.

Cythēra (-æ), Κύθηρα, aujourd'hui Cerigo, île située devant la pointe S.-E. de la Laconie, avec une v. de même nom dans l'intérieur, dont le port était appelé *Scandēa*. Elle fut colonisée de bonne heure par les Phéniciens, qui y introduisirent le culte de Vénus, qui la rendit célèbre. De là le nom de Cythérée (*Cytheræa*, *Cythereis*) donné à cette déesse. Selon quelques traditions, ce fut dans le voisinage de cette île qu'elle sortit de l'écume de la mer (Virg. *Æn.* 1, 262, 10, 5; Paus. 3, 33; Ovid. *Met.* 4, 288; 15, 386; *Fast.* 4, 15; Herodot. 1, 29).

Cythnus (-i), Κύθνος, aujourd'hui Thernia, île de la mer Égée, une des Cyclades.



Cythnus.

Cythinium (-i), Κυθίνιον, une des quatre villes de la Doride, sur le Parnasse.

Cytōrus ou **Cytōrum** (-i), Κύτωρος ou -ον, v. sur la côte de Paphlagonie, établissement commercial de Sinope, situé au pied de la montagne du

même nom, et célèbre pour ses buis (Cattull. 4, 13; Ovid. *Met.* 4, 311; Virg. *G.* 2, 437; Strab. 11).

Cyzicus (-i), Κύζικος, Cyzique, une des plus anciennes et plus puissantes cités grecques de l'Asie Mineure, bâtie sur une île du même nom dans la Propontide (mer de Marmara). Cette île est située tout près du rivage de Mysie, auquel elle fut jointe par deux ponts et plus tard (sous Alexandre le Grand) par un môle, devenu un isthme considérable. Les faits les plus remarquables de son histoire sont son affranchissement du joug des Perses après la paix d'Antalcidas et son héroïque résistance à Mithridate (75 av. J.-C.), qui lui valut le rang de « *libera civitas* » cité libre (Cic. *De imp. Pomp.* 8; *Arch.* 9; Plut. *Luc.* 9-12; Suet. *Tib.* 37; Tac. *Ann.* 4, 36).



Cyzique.

D

Dacæ. Voy. *Dahæ*.

Dacia (-æ), province romaine, située entre le Danube et les monts Carpates; elle comprenait la moderne Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et une partie de la Hongrie. Les Daces étaient de la même race et de la même langue que les Gètes et passaient à cause de cela pour être d'origine thrace. C'était un peuple brave et belliqueux. Sous le règne de Domitien, ils devinrent si formidables sous leur roi Décibale que les Romains furent obligés de leur payer un tribut pour obtenir la paix. Trajan délivra l'empire de cette honte; il traversa le Danube, et, après une guerre de cinq ans (101-106), il conquiert le pays, et en fit une province romaine. En dernier lieu, la Dacie fut envahie par les Goths; et Aurélien, considérant comme plus prudent de faire du

Danube la frontière de l'empire, abandonna la Dacie aux barbares, transporta les habitants romains en Mésie, et donna le nom de *Dacia Aureliana* à la partie de la province, le long du Danube, où ils s'établirent.

Dactyli (-ōrum), êtres fabuleux, à qui l'on rapporte la découverte du fer et l'art de le travailler par le feu. Le mont Ida, en Phrygie, passait pour avoir été leur première demeure : aussi les appelait-on ordinairement Dactyles Idéens. En Phrygie ils furent initiés au culte de Rhea ou Cybèle. Ils sont quelquefois confondus avec les Curètes, les Corybantes et les Cabires. Voy. ces noms.

Dædālus (-i), Δαίδαλος, Dédale, personnage mythologique, sous le nom duquel les auteurs grecs personnifient le premier développement des arts de la sculpture et de l'architecture, spécialement chez les Athéniens et chez les Crétois. On l'appelle quelquefois Athénien, d'autres fois Crétois, parce qu'il vécut longtemps en Crète. Il s'adonna à la sculpture et fit de grands progrès dans cet art. Il instruisit le fils de sa sœur, Calos, Talus ou Perdix, qui bientôt le surpassa en habileté; Dédale le tua par jalousie (voy. *Perdix*). Condamné à mort par l'Aréopage, il vint en Crète où son talent lui obtint l'amitié de Minos. Il fit la fameuse génisse de bois pour Pasiphaé; quand Pasiphaé eut donné naissance au Minotaure, Dédale construisit le Labyrinthe à Gnosse, pour séjour du monstre. Pour sa participation à cette affaire Dédale fut emprisonné par Minos; mais Pasiphaé le délivra; et comme Minos avait placé tous ses vaisseaux sur la côte de Crète, Dédale se fit des ailes à lui-même et à son fils Icare. Dédale parvint sans danger à Cumes, en Italie, selon quelques traditions. Il passa alors en Sicile où il reçut l'hospitalité de Cocalus. Minos, qui navigua vers la Sicile pour le poursuivre, fut tué par Cocalus ou par ses filles. Plusieurs ouvrages d'art étaient attribués à Dédale, en Grèce, en Italie, en Libye et dans les îles de la Méditerranée. Il naquit au moment où les arts commençaient à se développer. Le nom de *Dædala* était donné aux statues de bois, ornées de dorures, de bril-

lantes couleurs, et de draperies vraies, ce qui est la première forme connue des images des dieux (Paus. 1, 7 et 9; Diod. 4; Ovid. *Met.* 8, *Fab.* 3; *Heroid.* 4; *A. A.* 2; *Trist.* 3, 4; Hygin. *Fab.* 40; Virg. *Æn.* 6, 14; Apollod. 3, 1; Hérod. 7, 170).



Dedale et Icare.
(Zoëga, Bassirilieri di Roma, tav. 44.)

Dǎhæ (-ārum), grand peuple scythe, qui menait une vie nomade sur une grande étendue de pays, à l'E. de la mer Caspienne, en Hyrcanie (Daghestan), sur les bords du Margus, de l'Oxus et aussi de l'Iaxarte (Arrian. 3, 11, 3; 5, 12, 2; Curt. 7, 3; Liv. 35, 48; 37, 38; Tac. *Ann.* 11, 10).

Dalmatia ou **Delmatia (-æ)**, une partie de la contrée le long de la côte E. de la mer Adriatique, comprise sous le nom général d'*Illyricum* et séparée de la Liburnie au N. par le Titius (Kerka) et de l'Illyrie grecque au S. par le Drilo (Drino), correspondant ainsi à peu près à la Dalmatie moderne. La capitale était *Dalminium* ou *Delminium*, d'où le pays avait pris son nom. La ville la plus importante ensuite était *Salona*, résidence de Dioclétien. Les Dalmates étaient un peuple brave et belliqueux, qui causa bien du trouble aux Romains. En 119 av. J.-C., leur pays fut envahi par L. Métellus, qui reçut le surnom de *Dalmaticus*; mais ils continuèrent d'être indépendants. En 39 ils furent défaits par Asinius Pollion, dont Horace (*Od.* 2, 1, 16) célèbre le triomphe; mais ils ne furent définitivement soumis qu'en 23 par Statius Taurus. Ils prirent part à la grande révolte de Pannonie sous leur chef *Bato*;

mais après une guerre de quatre ans ils furent de nouveau réduits par Tibère (9 ap. J.-C.).

Dalminium. Voy. *Dalmatia*.

Damalis (-is) ou **Bous (-i)**, petite place en Bithynie, sur la côte du Bosphore de Thrace, au N. de Chalcédon; célèbre dans la tradition pour avoir été le lieu de repos d'Io (Polyæn. 5, 43).

Damaratus. Voy. *Demaratus*.

Damascus (-i), une des plus anciennes villes du monde, mentionnée comme existant au temps d'Abraham (*Gen. XIV*, 15), située dans la contrée appelée plus tard Célé-Syrie, sur les deux rives du *Chrysorrhœos* ou *Bardines* (Burada). Ses fruits étaient célèbres dans les temps anciens comme dans les temps modernes. Sa situation est une des plus belles du monde. Pendant une longue période, Damas fut le siège d'un royaume indépendant, appelé royaume de Syrie, et qui fut soumis par les Assyriens et passa successivement sous la domination des Babyloniens, des Perses, des rois grecs de Syrie et des Romains. Elle fut très-florissante sous les empereurs romains. Dioclétien y établit une grande manufacture d'armes; de là l'origine des fameuses lames de Damas. Sa position sur une des grandes voies de l'Asie lui donne une grande importance (Arrian. 2, 11, 15; 3, 12 sq.).



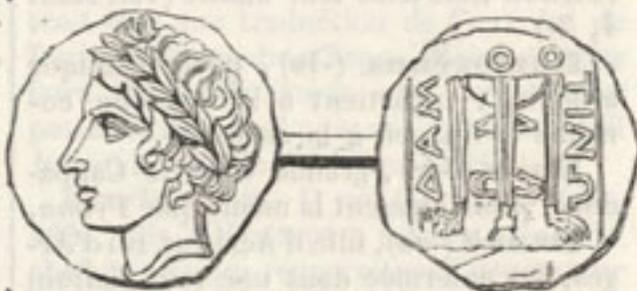
Damas.

Damasippus (-i), 1) sénateur romain, combattit dans les rangs des Pompéiens en Afrique, et périt en 74 av. J.-C. (Sall. *Catil.* 51; Cic. *Fam.* 9, 21, 3). — 2) contemporain de Cicéron, qui le mentionne comme un amateur de statues; il dit lui avoir acheté un jardin. C'est probablement le même personnage que le Damasippe ridiculisé par Horace (*Satire II*, 3, 16, 64). Il paraît d'après Horace que ce Damasippe avait fait faillite :

pour cela il voulut se donner la mort; mais, arrêté par le stoïcien Stertinius, il se fit lui-même stoïcien ou du moins affecta de porter la longue barbe de cette secte (Cic. *Fam.* 7, 23, 2; *ad Att.* 12, 29, 2; 33, 1).

Damastes, de Sigée, historien grec et contemporain d'Hérodote et d'Hellanicus de Lesbos; ses ouvrages sont perdus.

Damastium (Δαμάστιον), v. d'Épire, mentionnée par Strab. comme possédant des mines d'argent. On ne rencontre ce nom dans aucun autre écrivain; mais on a plusieurs monnaies portant l'épithète Δαμάστινον (Eckel, vol. 2, p. 164).



Damastium.

Damia Demeter

Damnonii (-ōrum), 1) ou **Dumnonii** ou **Dumnunii**, peuple puissant du S.-O. de la Bretagne, qui habitait le Cornouailles, le Devonshire, et la partie O. du Somersetshire; on appela de son nom le promontoire Damnonium ou Ocrinum (C. Lizard) dans le Cornouailles. — 2) ou **Damnii**, peuple du N. de la Bretagne, habitait une partie du Perth, de l'Argyle, du Sterling et du Dumbartonshire.

Damo, fille de Pythagore et de Théano, à qui Pythagore confia ses écrits avec défense de les donner à qui que ce fût. Elle observa strictement cet ordre, quoiqu'elle fût dans une extrême pauvreté et qu'elle eût reçu plusieurs demandes pour les vendre (Diog. Laert., *Pyth.*).

Damocles (-is), Syracusain, un des compagnons et des flatteurs de Denys l'Ancien. Damoclès ayant fort exalté le bonheur de Denys à cause de ses richesses et de son pouvoir, le tyran l'invita à éprouver quel était en réalité son bonheur et le plaça à un magnifique banquet; Denys avait fait suspendre une épée

sur sa tête; cette épée n'était retenue que par un mince cheveu. Horace fait allusion à cette histoire (*Carm. III*, 1, 17). Cic. *Tusc.* 5, 21.

Dāmon (-ōnis), 1) d'Athènes, célèbre musicien et sophiste, maître de Périclès, avec lequel il vécut dans la plus grande intimité. Il passait pour avoir été aussi le maître de Socrate. — 2) Pythagoricien, ami de Phintias ou Pythias. Lorsque ce dernier eut été condamné à mort par Denys le Tyran, il obtint du tyran d'aller arranger ses affaires de famille : Damon s'offrit pour caution. Pythias arriva au temps dit, et Denys fut si émerveillé qu'il fit grâce au coupable et entra en tiers dans leur amitié (Val. Max. 4, 7.)

Damoxēnus (-is), poète comique athénien, appartient à la nouvelle comédie et un peu à la moyenne.

Dana (-æ), grande ville de Cappadoce, probablement la même que *Tyana*.

Danaë (-es), fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut enfermée dans une tour d'airain par son père, épouvanté par un oracle qui lui prédisait que son petit-fils le tuerait. Elle y devint mère de Persée; Jupiter l'avait visitée sous la forme d'une pluie d'or. Acrisius l'enferma dans un coffre avec son enfant et la jeta à la mer; le coffre flotta jusqu'à l'île de Sériphe où ils furent recueillis par Dictys (voy. *Perseus*). Une légende italienne rapporte que Danaë vint en Italie, bâtit la ville d'Ardée, et épousa Pilumnus, qui la rendit mère

de Daunus, l'ancêtre de Turnus. Simonid. *Fragm.*; Ovid. *Met.* 4, 611; *A. A.* 3, 415; *Amor.* 2, 19, 27; Hor. *Od.* 3, 16; Apollod. 2, 2, 4; Stat. *Theb.* 1, 255; Virg. *Æn.* 7, 410.

Danaï (voy. Danaus).

Danaïdes (-um), les cinquante filles de Danaüs (voy. Danaus).

Danaïa (-ōrum), ville sur le territoire des *Trocmi*, dans le N.-E. de la Galatie; ce fut là que Lucullus, dans la guerre contre Mithridate, résigna le pouvoir entre les mains de Pompée.

Danapris (voy. Borysthenes).

Danastris (voy. Tyras).

Danaüs (-i), fils de Bélus, frère jumeau d'Ægyptus. Bélus avait assigné la Libye à Danaüs, mais ce dernier, redoutant son frère et les fils de son frère, s'enfuit avec ses cinquante filles à Argos. Il y fut élu roi par les Argiens à la place de Gélanor, le monarque régnant. L'histoire du meurtre des cinquante fils d'Ægyptus par les cinquante filles de Danaüs est donnée à l'article *Ægyptus*. Il y eut une exception : Hypermnestre sauva la vie à son époux Lyncée, qui, selon la tradition commune, vengea plus tard la mort de ses frères en tuant Danaüs. Selon les poètes les Danaïdes furent condamnées dans l'enfer à remplir un tonneau vide. De Danaüs les Argiens furent appelés Danaï, nom qui, comme celui d'Argiens, est souvent appliqué par les poètes à tous les Grecs (Apollod. 2, 1; Paus. 2, 19; Hygin. *Fab.* 168; Herodt. 2, 91, 19; 7, 94).



Les Danaïdes (Visconti, Mus. Pio-Clém. Vol. 4, tav. 36).

Danubius (-i: le Danube), fl. appelé Ister par les Grecs, prend sa source au

mout Abnoba dans la forêt Noire, et se jette dans la mer Noire après un cours de 1770 milles. Le Danube formait la frontière N. de l'empire, excepté pendant le temps où la Dacie fut une province romaine. Dans la période romaine, le nom de *Danubius* s'appliquait au fleuve jusqu'à Vienne, et celui d'Ister, au reste.

Daphne (-es), 1) fille du dieu fluvial Pénée, en Thessalie, fut poursuivie par Apollon à cause de sa beauté; au moment où elle allait être prise par ce dieu, elle cria au secours et fut métamorphosée en un laurier (*δάφνη*); le laurier devint en conséquence l'arbre favori d'Apollon. — 2) lieu agréable, à 5 milles S. d'Antioche en Syrie, où l'on forma une espèce de parc ou de jardin de plaisance. Il était célèbre par un temple dédié à Apollon.

Daphnis (-idis), berger sicilien, fils de Mercure et d'une nymphe, fut instruit par le dieu Pan à jouer de la flûte et fut regardé comme l'inventeur de la poésie bucolique. Une naïade envers qui il se montra infidèle le frappa de cécité. Alors Mercure le transporta au ciel.

Dardāni (-ōrum), *Δάρδανοι*, peuple de la Haute-Mésie; il occupait une partie de l'Illyrie.

Dardānia (-æ), 1) district de la Troade, le long de l'Hellespont et adjacent au territoire d'Ilium. Son peuple (Dardani) apparaît dans la guerre de Troie, sous Énée, en alliance avec les Troyens; surtout chez les poètes romains, les noms de ces deux peuples sont souvent pris l'un pour l'autre. — 2) ville de ce district. Voy. *Dardanus*, n° 2.

Dardānus (-i), 1) fils de Zeus (Jupiter) et d'Électre, ancêtre mythologique des Troyens et par ces derniers des Romains. Les traditions grecques le font ordinairement roi d'Arcadie, d'où il émigra d'abord en Samothrace et ensuite en Asie, où il reçut qqes terres de Teucer: c'est sur ces terres qu'il bâtit la ville de Dardania. Son petit-fils *Tros* porta à Troie le Palladium qui avait appartenu à son grand-père. Suivant les traditions italiennes, Dardanus était fils de Corinthus, prince étrusque de Corythe (Cortona); et, comme dans la tradition grecque, il émigra plus tard en Phrygie. — 2) *Darda-*

nus ou *Dardanium* ou *Dardanium*, ville grecque dans la Troade sur l'Hellespont, à 12 milles romains d'Ilium, bâtie par des colons éoliens, à qqe distance de l'ancienne Dardania. De Dardanus vient le nom du Détroit des Dardanelles, par lequel on désigne maintenant l'Hellespont.

Dāres (-ētis), prêtre d'Héphaëstus (Vulcain) à Troie, mentionné dans l'Iliade. L'antiquité lui attribuait une Iliade plus ancienne que les poèmes homériques (*Ælian.*, *V. H.*, 11, 2). Cet ouvrage, qui fut sûrement composé par un sophiste, est perdu; mais il existe un ouvrage latin en prose en 44 chapitres, sur la destruction de Troie, avec ce titre: *Daretis Phrygii de Excidio Trojæ Historia*, et qu'on prétend être une traduction de l'ouvrage de Darès par Cornelius Nepos. Mais l'ouvrage latin est évidemment une composition postérieure; quelques-uns pensent qu'il fut écrit dans le douzième siècle.

Darius (-i), 1) roi de Perse (521-485), fils d'Hystaspe, fut un des sept chefs perses qui renversèrent l'usurpateur Smerdis. Ces sept chefs convinrent que celui dont le cheval hennirait le premier au lever du soleil, serait roi. Celui de Darius ayant henni le premier, grâce à une ruse du valet, son maître fut salué roi (*Herodt.* 3, 70, 84; *Justin.* 1, 10). Il divisa l'empire en vingt satrapies, et assigna à chacune un tribut. Peu de temps après son avènement, les Babyloniens se révoltèrent, mais, après un siège de vingt mois, Babylone fut prise par un stratagème de Zopyre, vers 516. Alors il envahit la Scythie et pénétra dans l'intérieur de la moderne Russie; mais, après avoir perdu un grand nombre d'hommes par la famine, sans pouvoir atteindre son ennemi, il fut obligé de se retirer. A son retour en Asie, il envoya une partie de son armée sous le commandement de Mégabaze soumettre la Macédoine et la Thrace, qui devinrent tributaires de la Perse. Le plus important événement du règne de Darius, c'est le commencement de la grande guerre entre les Perses et les Grecs. L'histoire de cette guerre appartient aux biographies d'autres hommes (Aristagoras, Histæus, Mardonius, Miltiades). En 501 les Grecs Ioniens se révoltèrent; ils furent secourus par les Athéniens, qui brûlèrent Sardes:

ce qui provoqua l'hostilité de Darius. Darius envoya contre les Grecs Mardonius, 492, et plus tard Datis et Artapherne, qui subirent une mémorable défaite à Marathon, 490 (Plut. *Arist.* 5; Herodt. 6, 102 et suiv.). Darius résolut encore d'envoyer contre les Athéniens toutes les forces de son empire; il avait l'intention de soumettre la Grèce; mais, après trois ans de préparatifs, son attention fut détournée par la rébellion de l'Égypte. Il mourut en 485, laissant l'exécution de ses plans à son fils Xerxès. — 2) roi de Perse, 424-405, nommé Ochus avant son avènement; il prit alors le surnom de Nothus, bâtard, parce qu'il était un des fils bâtards d'Artaxerxès I^{er}. Il obtint le trône en faisant mourir son frère Sogdianus; il épousa Parysatis, dont il eut deux fils: Artaxerxès II qui lui succéda et Cyrus le Jeune. Darius fut gouverné par des eunuques, et la faiblesse de son gouvernement laissa les satrapes se mettre en révolte. — 3) dernier roi de Perse, 336-331, nommé *Codomanus* avant son avènement. Il fut porté au trône par Bagoas, après le meurtre d'Arsès. L'histoire de la conquête de la Perse et de la mort de Darius est donnée à l'article Alexandre.

Dassarēthi (-ōrum) ou **Dassaritæ**, ou **Dassaretæ** (-arum), peuple de l'Illyrie grecque, sur la frontière macédonienne; leur capitale était Lychnidus sur une éminence, sur le bord N. du lac Lychnitis qui fut ainsi appelé du nom de la ville (Liv. 2, 32; 45, 26).

Datāmes (-is), général perse très-distingué; Carien de naissance, il était satrape de Cilicie sous Artaxerxès II (Mnémon); il se révolta contre le roi. Il défit les généraux qui furent envoyés contre lui, mais il fut à la fin assassiné, 462 av. J.-C. Cornélius Nepos, qui a écrit sa vie, l'appelle le plus brave et le plus capable de tous les généraux barbares, après Hamilcar et Hannibal.

Dātis (-is), Mède, qui commanda avec Artapherne l'armée perse qui fut défaite à Marathon, 490 av. J.-C.

Dātum ou **Dātus** (-i), ville de Thrace, sur le golfe Strymonien; soumise à la Macédoine; elle avait des mines d'or au mt Pangée, dans le voisinage; de là le proverbe: *une Datus de bonnes choses*,

pour dire *beaucoup de bonnes choses*.

Daulis (-idis) ou **Daulia** (-æ), ancienne ville de Phocide, située sur une haute colline; célèbre dans la mythologie comme résidence du roi de Thrace *Tereus* et comme scène de la tragique histoire de Philomèle et de Procné. Depuis lors *Daulias* est le surnom de Procné et de Philomèle (Hom. *Il.* 2, 520; Thuc. 2, 29).

Daunia (voy. Apulia).

Daunus (-i), fils de Pilumnus et de Danaé, époux de Venilia, et ancêtre de Turnus.

Dēcēbālus (i), roi célèbre des Daces, à qui Domitien paya un tribut annuel. Il fut défait par Trajan et il se donna la mort; depuis, la Dacie devint une province romaine (Tac. *Agr.* 41; Suet. *Dom.* 6).

Decelea ou **ia** (-æ), deme de l'Attique, au N.-O. d'Athènes, sur les frontières de la Béotie, près des sources du Céphise, assiégée et fortifiée par les Spartiates, pendant la guerre du Péloponnèse.

Dēcentius Magnus, frère ou cousin de Magnence, qui le créa César (351 apr. J.-C.). Après la mort de Magnence, il mit lui-même fin à ses jours (353).



Decentius, César rom., apr. J.-C. 351-353.

Decetiae (-æ : Desize), ville des Éduens, dans la Gaule Lyonnaise, sur une île de la Loire.

Decidius Saxa (voy. Saxa).

Dēcius (-i) **Mus** (**Muris**), P., plébéien, 1) consul en 340 av. J.-C. avec T. Manlius Torquatus, dans la grande guerre latine. Chacun des deux consuls eut une vision dans la nuit qui précéda la bataille avec les Latins; elle leur annonçait que le général d'un parti et que l'armée de l'autre étaient dévoués à la mort; alors les consuls convinrent que celui d'entre eux dont l'aile plierait se dévouerait lui-même à la

mort et l'ennemi à la destruction. Décius commandait l'aile gauche, qui céda : il accomplit le vœu, se jeta au plus épais des ennemis et y trouva la mort. Les Romains furent vainqueurs (Liv. 8, 6; Cic. *Div.* 1, 24, 51; *Tusc.* 1, 37, 89). — 2) fils du précédent; quatre fois consul, il imita l'exemple de son père à la bataille de Sentinum (295 av. J.-C.; (Liv. 10, 27). — 3) fils du précédent, consul en 279, dans la guerre contre Pyrrhus (Flor. 1, 18, 21).

Decius (-i), empereur romain (249-251 ap. J.-C.), natif de Pannonie et successeur de Philippe qu'il tua dans un combat. Il périt dans une bataille contre les Goths, avec son fils, 251. Sous son règne, les chrétiens furent persécutés avec une grande sévérité.



Decius, emp. rom., apr. J.-C. 249-251.

Decumates agri (Voy. Agri Decumates).

Deidamia (-æ), fille de Lycomède, dans l'île de Scyros. Quand Achille s'y cacha sous le déguisement d'une femme, elle eut de lui un fils qui fut Pyrrhus ou Néoptolème (Prop. 2, 9; Apollod. 3, 13).

Deioces (-is), premier roi de Médie, après que les Mèdes se furent affranchis de la domination des Assyriens; il régna de 709 à 656 av. J.-C. Il bâtit la ville d'Ecbatane, dont il fit la résidence royale. Il eut pour successeur son fils Phraorte (Herodt. 1, 96; Polyæn.).

Deionides (-æ), fils de Dioné par Apollon, c.-à-d. Miletus.

Dēiphōbe (-es), sibylle de Cumes, fille de Glaucus (Voy. Sibylla).

Dēiphōbus (-i), fils de Priam et d'Hécube, qui épousa Hélène après la mort de Paris. A la prise de Troie il fut tué et horriblement mutilé par Ménélas.

Dejanira (-æ), fille d'Althea et d'OEnée, et sœur de Méléagre. Acheloüs

et Hercule aimèrent ensemble Déjanire, et combattirent pour la posséder. Hercule fut vainqueur et devint son mari. Elle fut la cause involontaire de la mort de son mari en lui présentant la tunique empoisonnée qu'elle tenait du centaure Nessus. De désespoir elle se donna la mort (voy. Hercule) (Ovid. *Met.* 8 et 9; Diod. 4; Senec. *Herc.* 8; Hygin. *fab.* 34).

Dējōtārus (-i), tétrarque de Galatie, se joignit aux Romains dans leur guerre contre Mithridate et fut récompensé par le sénat qui lui donna le titre de roi. Dans la guerre civile il fut avec Pompée, il assista à la bataille de Pharsale, 48 av. J.-C. Il fut défendu par Cicéron devant César, dans la maison de ce dernier à Rome, par le discours *pro rege Dejotaro* qui existe encore.



Dējotaros, tétrarque de Galatie.

Dēlium (-i), ville sur la côte de Béotie, sur le territoire de Tanagre, près de la frontière attique, ainsi nommée d'un temple d'Apollon, semblable à celui de Délos. Là les Athéniens furent défaits par les Béotiens, en 424 av. J.-C. (Thuc. 4, 100).

Delius (-i et Delia (-æ)), surnom d'Apollon et d'Artémis (Diane), de l'île de Délos.

Delmātius ou Dalmātius, 1), fils de Constance Chlore et de sa seconde femme Theodora. Il reçut de son demi-frère, Constantin le Grand, le titre de censeur; il mourut avant d'en exercer les fonctions (335 ap. J.-C.). — 2) fils du précédent, fut créé César par Constantin le Grand, en 335; et, dans le par-

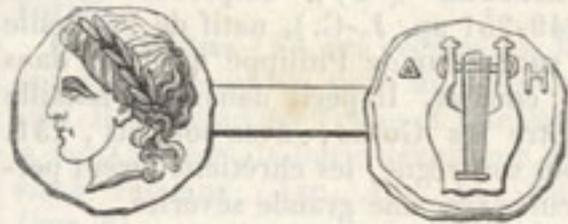


Delmātius, César romain.

tage de l'empire, il reçut la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe pour sa part. Il fut mis à mort en 337 à la mort de Constantin.

Dēlos ou **Dēlus** (-i), la plus petite des îles appelées Cyclades, dans la mer Égée. Suivant une légende, elle fut tirée de l'Océan par un coup du trident de Neptune; et resta flottante jusqu'à ce que Jupiter l'attacha par des chaînes de diamant, afin qu'elle offrît un asile sûr à Latone pour l'enfantement d'Apollon et de Diane. Depuis lors elle fut le siège du culte d'Apollon. Nous apprenons par l'histoire que Délos fut peuplée par des Ioniens, pour lesquels elle fut le principal centre d'union politique et religieuse, au temps d'Homère. Elle fut plus tard le trésor commun de la confédération grecque pour résister aux Perses; plus tard ce trésor fut transporté à Athènes. Elle fut longtemps soumise à Athènes. Elle avait un commerce étendu qui s'accrut par la ruine de Corinthe: il s'y tenait un grand marché d'esclaves. La ville de Délos était située au pied du mt Cynthus (d'où le surnom d'Apollon: *Cynthius*), à l'ouest de l'île. Elle contenait un temple de Latone et le grand

sanctuaire d'Apollon. Il y avait des jeux, appelés *Delia*, qui se célébraient tous les quatre ans, et fondés, dit-on, par Thésée. On assigne une origine pareille à la célèbre ambassade, *theoria*, que les Athéniens envoyaient chaque année à Délos. On attachait une grande importance à la conservation de la pureté de l'île; son caractère religieux la préserva, quoique non fortifiée, de tout pillage (Herodt. 6, 96; Thuc. 1, 96; Cic. *de Leg. Manil.* 18).



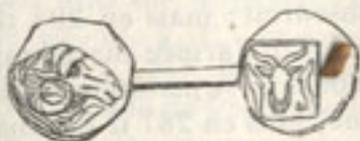
Delos.

Delphi (-ōrum : Kastri), petite ville de Phocide, mais une des plus célèbres de la Grèce à cause de l'oracle d'Apollon. Elle était située sur le penchant S. du mt Parnasse; ce côté de la montagne ressemblait à la *cavea* d'un théâtre. Elle était fermée au N. par une barrière de montagnes rocheuses, qui se



Vue de Delphes et du mont Parnasse.

rejoignaient au centre et formaient deux pics élevés entre lesquels coulait la fontaine Castalie. Elle était regardée comme le centre du globe et appelée pour cela : nombril de la terre. Elle s'appelait d'abord Pytho, nom sous lequel elle est mentionnée dans Homère. Delphes fut colonisée de très-bonne heure par les Doriens voisins de *Lycorea*. Le gouvernement était entre les mains d'un petit nombre de nobles familles d'origine dorienne. Parmi elles on prenait les magistrats et les prêtres. Le temple d'Apollon contenait d'immenses richesses; c'étaient non-seulement les offrandes des rois et des particuliers, mais encore les trésors particuliers de plusieurs peuples grecs, qui les y déposaient comme devant y être plus en sûreté. Au centre du temple était une petite ouverture dans la terre, d'où, de temps à autre, s'échappait une vapeur enivrante. Au-dessus de cette ouverture était un trépied, sur lequel s'asseyait la prêtresse, appelée Pythie, quand on la consultait. Les paroles qu'elle prononçait, après une exhalation de vapeur, passaient pour contenir la révélation d'Apollon. Elles étaient recueillies par les prêtres et communiquées ensuite sous forme de vers hexamètres. Si la Pythie répondait en prose, un poète, préposé à cet office, mettait la réponse en vers. Les jeux Pythiens étaient célébrés à Delphes; c'est aussi là que se tenait une des deux assemblées des Amphictyons (Apollon. 2, 706; Diod. 16; Plut. *Def. Orac*; Paus. 10, 6; Ovid. *Met.* 10, 168).



Delphes.

Delta (voy. *Ægyptus*).

Demades (-is), orateur athénien qui appartient au parti macédonien et fut ennemi de Démosthène. Il fut mis à mort par Antipater (318 av. J.-C.).

Demaratus ou **Damaratus** (-i), 1) roi de Sparte, 510-491 av. J.-C.; il fut dépossédé par son collègue Cléomène, 491 av. J.-C. Darius le reçut avec amitié. Il ac-

compagna Xerxès dans son invasion en Grèce. — 2) marchand noble de Corinthe, qui plus tard s'établit en Étrurie et devint le père d'Aruns et de Lucumon (Tarquinius Priscus).

Dēmēter, appelée **Cères** (-ēris) par les Romains : une des grandes divinités de la Grèce; elle était la déesse de la terre et son nom signifie probablement Terre-mère (γῆ μήτηρ). Elle était la protectrice de l'agriculture et de tous les fruits de la terre. Elle était fille de Cronos (Saturne) et de Rhéa, sœur de Zeus (Jupiter), par qui elle devint mère de Perséphoné (Proserpine). Jupiter, à l'insu de Cères, avait promis Perséphoné à *Aidoneus* (Pluton); tandis que la jeune fille sans soupçon cueillait des fleurs dans la plaine mysienne en Asie, la terre s'entr'ouvrit tout à coup et Proserpine fut enlevée par Pluton. Après avoir qqs jours cherché sa fille, Déméter apprit du Soleil que *Aidoneus* avait ravi sa fille. Elle quitta l'Olympe avec colère et s'établit parmi les hommes, rendant heureux ceux qui la recevaient bien et châtiant ceux qui ne l'honoraient point. Elle vint chez *Celeus*, à Éleusis (voy. *Celeus*). Comme la déesse était continuellement triste et qu'elle ne laissait produire aucun fruit à la terre, Zeus envoya Hermès (Mercure) dans le monde infernal chercher Perséphoné. Pluton y consentit, mais fit manger à sa femme une partie d'une grenade. Déméter remonta à l'Olympe avec sa fille, mais comme cette dernière avait mangé dans le monde inférieur, elle dut passer un tiers de l'année avec Pluton. La terre redevint fertile. C'est là une ancienne légende conservée dans les hymnes d'Homère, mais elle fut modifiée dans les traditions postérieures. Dans les poètes latins la scène du rapt est située près d'Enna en Sicile; et Ascalaphe, qui seul avait vu Proserpine manger quelque chose en enfer, révéla le fait et fut changé par Déméter en chat-huant (voy. *Ascalaphus*). Voici le sens de la légende : Perséphoné qui est emportée en enfer est la semence du blé, qui reste ensevelie sous terre une grande partie de l'année; Perséphoné qui retourne à sa mère est le blé, qui sort du sol et nourrit hommes et

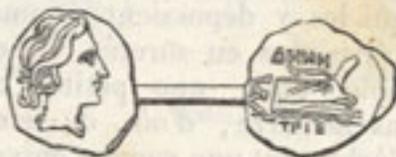
animaux. Quelques écrivains philosophes voient là-dessous le symbole de l'immortalité de l'âme et de la mortalité du corps. — D'autres légendes sur Déméter sont d'une moindre importance. Pour éviter la poursuite de Neptune elle se changea en jument, mais le dieu insista et la rendit mère du célèbre cheval Arion (voy. Arion, 2). — Elle devint amoureuse d'Iasion : ils donnèrent le jour à Plutus (voy. Iasion). — Elle punit d'une effroyable faim Érysichthon qui avait coupé des arbres dans son bois sacré (voy. Erysichthon). — Dans l'Attique Déméter fut honorée avec une grande splendeur. Les Athéniens prétendaient que l'agriculture avait été pratiquée pour la première fois dans leur pays et que Triptolème d'Eleusis, le favori de Déméter, avait le premier enseigné le labourage et l'ensemencement (voy. Triptolemus). Chaque année à Athènes se célébraient les Eleusinia. Les Thesmophories étaient célébrées en l'honneur de cette déesse dans toute la Grèce : elles rappelaient l'introduction des lois et des réglemens de la vie civilisée qui sont attribués à Déméter, parce que l'agriculture est le fondement de toute civilisation. Dans les œuvres d'art Déméter est représentée avec un grand attirail. Autour de la tête elle a une guirlande d'épis ou un simple ruban ; elle tient à la main un sceptre, des épis ou un pavot ; qqfois aussi une torche ou la corbeille mystique. Les Romains reçurent de la



Déméter (Cérès).
(Mus. Borb., vol. 9, tav. 35).

Sicile le culte de Déméter, qu'ils appelaient Cérès. Ils célébraient en son honneur les Cerealia. Les Romains la mettaient sur la même ligne que *Tellus*. A l'une et à l'autre on immolait des porceaux. Les propriétés des traitres contre la république étaient souvent consacrées au temple de Cérès, et les décrets du sénat étaient déposés dans ce temple pour y être examinés par les tribuns du peuple.

Demetrias (-adis), ville de Magnésie, en Thessalie, sur la partie la plus enfoncée du golfe de Pagase, fondée par Démétrius Poliorcète et peuplée par les habitants d'Iolcus et des villes environnantes.



Demetrias.

Demetrius (-i). I. ROIS DE MACÉDOINE. 1) surnommé Poliorcète ou l'Assiégeur, fils d'Antigonus, roi d'Asie, et de Stratonice. A un âge peu avancé il donna des preuves d'une bravoure distinguée, et pendant la vie de son père il fut constamment en campagne contre Cassandre et Ptolémée. Au siège de Rhodes (305 av. J.-C.) il construisit de gigantesques machines pour attaquer les murs de la ville, ce qui lui fit donner le surnom de Poliorcète. A la fin il conclut un traité avec les Rhodiens (304). Après la défaite et la mort de son père à la bataille d'Ipsus (301), la fortune de Démétrius s'obscurcit ; mais en 294 il fut reconnu roi par l'armée macédonienne et réussit sept ans à se maintenir maître de la Macédoine, puis en 287 il fut abandonné de ses propres soldats, qui proclamèrent Pyrrhus roi de Macédoine. Alors il passa en Asie, et, après des alternatives de succès et de revers, il dut se rendre prisonnier de Séleucus (286). Ce roi l'enferma, mais ne lui fit subir aucun mauvais traitement ; Démétrius mourut la 3^e année de sa captivité, à l'âge de cinquante-six ans (213). Ce fut un des plus remarquables caractères de son temps ; d'une grande activité, plein de ressources, et

d'une admirable promptitude dans l'exécution de ses desseins (Plut. *Vie de*



Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, mort avant J.-C. 283.

Dém.; Diod. 17; Justin. 1, 17). — 2) fils d'Antigone Gonatas, régna de 239 à 229 av. J.-C.

II. ROIS DE SYRIE. 1) *Soter*, régna de 162 à 150 av. J.-C.; il était fils de Séleucus IV Philopator et petit-fils d'Antiochus le Grand. Pendant son enfance il fut envoyé à Rome en otage, et il y demeura jusqu'à vingt-trois ans. Il s'enfuit alors en Syrie où il fut accepté pour roi. Un imposteur nommé Balas excita une insurrection contre lui et le tua. Démétrius laissait 2 fils, Démétrius Nicator et Antiochus Sidètes, qui tous deux



Démétrius Soter, roi de Syrie, mort avant J.-C. 150.

montèrent plus tard sur le trône. — 2) Nicator (146-142 av. J.-C., et une seconde fois de 128 à 125), fils de Démétrius Soter. Avec l'aide de Ptolémée Philométor, il défit Balas et recouvra son royaume; mais, s'étant rendu odieux à ses sujets par ses vices et sa cruauté, il fut chassé de Syrie par Tryphon, qui éleva au trône le fils, encore enfant, d'Alexandre Balas. Démétrius se retira à Babylone et de là marcha contre les Parthes qui le firent prisonnier (138). Il resta dix ans prisonnier en Parthie. Il remonta sur le trône de Syrie en 128; mais s'étant engagé dans une expédition contre l'Égypte, Ptolémée Physcon lui

suscita pour compétiteur Alexandre Zébina, qui le défit et le força à fuir. Il se retira à Tyr où il fut assassiné (125) (Justin, 36; Appian. *De Bell. Syr.*—Joseph.).



Démétrius II, Nicator, roi de Syrie, avant J.-C. 125.

Démétrius Eucærus, fils d'Antiochus VIII Grypus et petit-fils de Démétrius II. Pendant les guerres civiles qui suivirent la mort d'Antiochus Grypus (96), Démétrius et son frère Philippe gardèrent quelque temps toute la Syrie, mais la division se mit entre eux; Démétrius fut fait prisonnier et envoyé dans la Parthie, où il resta captif jusqu'à sa mort.



Démétrius III, Eucærus, roi de Syrie, mort avant J.-C. 84.

III. LITTÉRATURE. D. *Phalereus*, ainsi appelé de sa ville natale, Phalères, dème attique, où il était né vers 345 av. J.-C. Ses parents étaient pauvres, mais par ses talents et par sa persévérance, il s'éleva aux plus grands honneurs à Athènes; il se distingua comme orateur, comme homme d'État, comme philosophe et comme poète. Le gouvernement d'Athènes lui fut confié par Cassandre en 317; il s'acquitta de ses fonctions avec un éclat extraordinaire. Quand Démétrius Poliorcète approcha d'Athènes en 307, *Phalereus* fut obligé de prendre la fuite. Il s'établit à Alexandrie en Égypte et ne fut point étranger à la fondation de la bibliothèque Alexandrine. Il fut le dernier Athénien digne du nom d'orateur attique.

Démocède, célèbre médecin de Crotone. Il exerça son art à Égine, à

Athènes, à Samos. Il fut fait prisonnier avec Polycrate, 522 av. J.-C., et envoyé à Suse à la cour de Darius. Il y acquit une grande réputation en soignant le pied du roi et la poitrine de la reine Atossa. Malgré ses honneurs à la cour de Perse, il désira toujours retourner dans sa patrie. Pour cela, il obtint, par le moyen d'Atossa, d'aller explorer avec quelques nobles les côtes de la Grèce. A Tarente il s'échappa et s'établit à Croton, où il se maria avec la fille du fameux Milon (*Ælian. V. H.*, 8, 18; *Herodot.* 3, 124).

Dēmōcritus (-i), célèbre philosophe grec, né à Abdères en Thrace, vers 460 av. J.-C. Il dépensa une grande fortune que lui laissa son père à faire de lointains voyages. C'était un homme d'un grand et noble caractère. Il mourut en 361 à un âge très-avancé. Selon une tradition, il se priva de la vue pour être moins troublé dans ses méditations; mais il est probable qu'il la perdit par sa trop grande application à l'étude. Cette perte ne gêna point la disposition d'esprit qui le portait à prendre toujours le côté plaisant des choses et à rire des folies des hommes. Ses connaissances étaient très-étendues. Il embrassa non-seulement les sciences naturelles, les mathématiques, la mécanique, la grammaire, la musique et la philosophie, mais encore tous les autres arts utiles. Il écrivit ses ouvrages en dialecte ionien, mélangé de quelques locutions d'Abdères. Ils étaient cependant fort estimés de Cicéron à cause du charme du style et pour cela comparés à ceux de Platon. Il fut le fondateur de la théorie atomistique (*Diog. L. Vita Democr.*; *Euseb.* 14, 27; *Ælian. V. H.* 4, 20; *Cic. N. D.* 1, 43, 120; 24, 66; *De Fin.* 5, 29, 87; *Acad. pr.* 17, 55).

Dēmōphon ou Demophon (-ontis), 1) fils de *Celeus* et de *Metanira*, (voy. *Celeus*). — 2) fils de *Thésée* et de *Phèdre*, accompagna les Grecs à Troie; à son retour il obtint l'amour de *Phyllis*, fille du roi de Thrace, *Sithon*, et promit de l'épouser. Avant que le mariage fût célébré, il vint en Attique pour arranger ses affaires; son retard fit croire à *Phyllis* qu'elle était abandonnée;

elle se donna la mort; mais elle fut métamorphosée en arbre; et *Démophon* devint roi d'Athènes (*Ovid. Herod.* 2; *Paus.* 10, 25).

Dēmōsthènes (-is), 1) fils d'*Alcisthène*, célèbre général athénien dans la guerre du Péloponnèse. En 425 il rendit un grand service à *Cléon* en faisant prisonniers les Spartiates qui occupaient l'île de *Sphactérie*. En 413 il fut envoyé avec une flotte nombreuse en Sicile pour aider *Nicias*, mais tous deux furent défaits, obligés de se rendre et mis à mort par les *Syracusains* (*Thuc.* 3, 91-98; 1-2, 107-4, 21-39; 66 et suiv; 7, 42 et suiv.). — Le plus grand orateur athénien, fils de *Démosthène*, et né en Attique dans le *dème Pœania*, vers 385. A sept ans il perdit son père qui le laissa lui et sa jeune sœur aux soins de tuteurs qui le négligèrent et dissipèrent son bien. A vingt ans, il accusa *Aphobe*, un de ses tuteurs, et obtint un arrêt en sa faveur. Enhardi par son succès, *Démosthène* se hasarda à paraître dans les assemblées. Son premier essai fut malheureux, mais il fut encouragé par l'acteur *Satyrus* qui lui donna des leçons de gestes et de déclamation. En s'adonnant à l'éloquence, *Démosthène* avait contre lui les plus grands désavantages physiques. Sa voix était faible et sa prononciation défectueuse; ce ne fut que par de persévérants efforts qu'il parvint à surmonter ces obstacles. Ainsi on dit qu'il parlait avec des cailloux dans la bouche pour se guérir du bégaiement; qu'il répétait les vers des poètes en montant sur des hauteurs pour étendre sa voix; qu'il déclamaient sur le bord de la mer pour s'accoutumer à la confusion des assemblées populaires; qu'il vécut plusieurs mois dans une cave, occupé à transcrire l'histoire de *Thucydide* pour former son style. Ce fut vers 355 que *Démosthène* commença à obtenir quelque réputation comme orateur: son éloquence lui gagna bientôt la faveur du peuple. La faveur qu'il acquit, il l'employa au bien de son pays et non à son propre intérêt. Il dénonça tout d'abord les projets de domination de *Philippe*, contre lequel il tourna dès lors tous ses efforts. Pendant quatorze ans il continua

à combattre Philippe et rien ne l'en détourna. Il est vrai qu'il échoua, mais cet échec ne peut lui être imputé. La lutte se termina par la bataille de Chéronée (338) où périt la liberté de la Grèce. Démosthène était présent à cette bataille et il s'échappa par la fuite comme des milliers d'autres. A cette époque plusieurs accusations furent portées contre lui. L'une des plus redoutables fut l'accusation de Ctésiphon par Eschine, qui en réalité était dirigée contre Démosthène. Eschine accusait Ctésiphon de récompenser Démosthène de ses services par une couronne d'or qui lui serait décernée en plein théâtre. Démosthène composa son discours *pour la Couronne*. Eschine fut battu et forcé de quitter Athènes. Démosthène fut un de ceux qu'on soupçonna d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus, en 325 (voy. *Harpalus*.) Son innocence est douteuse; mais il fut condamné à la prison; il s'évada. Dès lors il résida tantôt à Trézène, tantôt à Égine, tournant sans cesse les yeux vers sa chère patrie. Son exil ne fut pas long. A la mort d'Alexandre, 323, les États grecs se soulevèrent contre la Macédoine. Démosthène fut rappelé; il rentra en triomphe. Mais l'année suivante (322) les Grecs confédérés furent défaits et Démosthène se réfugia dans le temple de Poséidon (Neptune) dans l'île de Calaurie. Il y fut poursuivi par les émissaires d'Antipater; alors il prit du poison, que depuis quelque temps il portait sur lui; il mourut dans le temple, en 322. — 61 discours de Démosthène nous sont parvenus; parmi eux 17 sont politiques; les plus importants sont les 12 Philippiques; 42 autres sont judiciaires; le plus célèbre est le discours contre Midias et celui sur Leptine, sur l'infâme conduite d'Eschine pendant son ambassade auprès de Philippe et sur la Couronne (Plut. *Vie de Demosth.*; Diod. 16; Cic. *Brut.* 7, 13).

Dentatus, *Curius* (voy. *Curius*).

Dēō, autre nom de Demeter (Cérès); d'où le nom patronymique de Proserpine, *Deōis* ou *Deōine*.

Derbe (-es), ville de Lycaonie, sur les frontières de l'Isaurie.

Dercētis (-is), **Dercētō** (-ūs), appelée aussi *Atargatis*, déesse syrienne. Elle offensa Aphrodité (Vénus), qui lui inspira de l'amour pour un jeune homme à qui elle donna une fille appelée Sémiramis; mais, honteuse de sa faiblesse, elle tua le jeune homme, exposa son enfant dans un désert et se précipita elle-même dans le lac d'Ascalon. Son enfant fut nourri par des colombes et elle-même fut changée en poisson. C'est pour cela que les Syriens l'honoraient comme une déesse. La partie supérieure de sa statue représentait une jolie femme, tandis que la partie inférieure se terminait en queue de poisson. Elle paraît être celle que Dagon, dans l'Ancien Testament, mentionne comme une divinité des Philistins.

Dertona (-æ), ville importante de Ligurie sur la route de Genua à Placentia.

Deucālion (-ōnis), fils de Prométhée et de Clymène, roi de Phthie, en Thessalie. Quand Zeus (Jupiter) eut résolu de détruire la race dégénérée des hommes, Deucalion et son épouse Pyrrha furent seuls sauvés, à cause de leur piété. Sur l'avis de son père, Deucalion bâtit un vaisseau où lui et son épouse demeurèrent pendant 9 jours, tandis que le déluge détruisait les autres habitants de la Hellade. Le vaisseau, selon la tradition la plus générale, s'arrêta sur le mont Parnasse en Phocide. Deucalion et son épouse consultèrent l'oracle de Thémis pour savoir comment on pourrait rétablir l'espèce humaine. La déesse leur répondit de couvrir leur tête et de jeter les os de leur mère derrière eux. Après quelques hésitations, ils comprirent que la déesse désignait ainsi les pierres de la terre. Ils jetèrent donc derrière eux des pierres; celles de Deucalion produisirent des hommes et celles de Pyrrha des femmes. Deucalion alors descendit du Parnasse, bâtit sa première demeure soit à Opus, soit à Cynus, et devint père de Hellen, d'Amphictyon, de Protogenia et d'autres encore (Apoll. *Rh.* 3, 1085, et suiv.; Apollod. 1, 7, 2; Ovid. *Met.* 1, 260 et suiv.).

Deva, 1) *Chester*, capitale des Cornavii en Bretagne sur la *Seteia* (Dee). — 2) (Dee), marais d'Écosse, sur lequel exista

la ville de Dovanna près de la moderne Aberdeen.

Dia, ancien nom de Naxos.

Diablintes (voy. *Aulerce*).

Diacria (-æ), district montagneux dans le N.-E. de l'Attique; il contenait la plaine de Marathon. Les habitants de ce pays furent les plus démocratiques des trois parties d'habitants qui existaient au temps de Solon.

Diadumenianus ou *Diadumenus*, fils de l'empereur Macrin, reçut le titre de César, quand son père fut élevé au trône, apr. J.-C. 217, et il fut mis à mort l'année suivante, en même temps que son père.



Diadumenianus, César rom.,
après J.-C. 217.

Diagoras (-æ), 1) fils de Damagète d'Ialysus à Rhodes, célèbre pour ses propres victoires, celles de ses fils et de ses petits-fils dans les jeux grecs. Il gagna sa victoire Olympique en 464 (Cic. *Tusc.*; Plut. *Pelop.* 63; Paus. 6, 7; Pind. *Olimp.*). — 2) surnommé l'Athée, philosophe et poète grec, natif de l'île de Mélos et disciple de Démocrite. A cause de ses attaques contre la religion du peuple et spécialement contre les mystères d'Éleusis, il fut accusé d'impiété en 411 et exilé. Il alla d'abord à Pallène, et puis à Corinthe, où il mourut (Plut. *Pelop.* 62; Paus. 6, 7; Cic. *N. D.* 1, 23; 3, 37; Val. Max, t. 1).

Diāna (-æ), ancienne divinité italienne que les Romains identifièrent avec l'Artémis grecque. Son culte avait, dit-on, été introduit à Rome par Servius Tullius, qui lui dédia un temple sur le mont Aventin. A Rome, Diane était la déesse de la lumière, comme l'indique son nom : racine : *Dies* (Jour). Dianus (Janus), ou dieu de la lumière, représentait le soleil, comme Diane représentait la lune. Les attributs de l'Artémis grecque furent plus tard assignés à la Diane romaine. Pour les détails, voy. *Artémis*.

Dianum (-i), ville de l'Espagne Tarraconaise sur le promontoire du même nom (c. St-Martin), fondée par les Marseillais. Il y avait un temple fameux de Diane, d'où dérive le nom de la ville.

Dicæa (-æ), ville de Thrace, sur le lac Bistonis.

Dicæarchia (-æ) (voy. *Puteoli*).

Dicæarchus (-i), célèbre philosophe péripatéticien, géographe, historien, naquit à Messine en Sicile, fut disciple d'Aristote et ami de Théophraste. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que quelques fragments.

Dictæus (voy. *Dictæ*).

Dictæ (-es), montagne dans l'O. de la Crète, où Zeus (Jupiter), dit-on, avait été élevé : de là l'épithète de *Dictæus*. Les poètes romains emploient souvent *Dictæus* pour Crétois.

Dictynna (-æ), surnom commun à Britomartis et à Diane, deux divinités qui plus tard furent confondues. Le nom a du rapport avec *δίχτυον*, filet de chasse; ces deux déesses étaient protectrices de la chasse.

Dictys (-yis, ou -yos) **Cretensis** (-is), auteur présumé d'un ouvrage encore existant sur la guerre de Troie, écrit en latin, divisé en six livres et intitulé : *Ephemeris belli Trojani*. Dans la préface on lit qu'il fut composé par Dictys de Gnosse, qui accompagnait Idoménée à la guerre de Troie; mais il appartient probablement au temps de l'empire romain.

Dīdīus Salvius Julianus (-i), élevé à l'empire par les prétoriens, quand ils mirent l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, 193 ap. J.-C. Il régna deux mois, et fut tué par les soldats de Sévère, quand ce dernier marchait contre la ville.

Dīdo (-ūs, acc.-o), appelée aussi *Elisa*, fut la fondatrice de Carthage. Elle était fille du roi tyrien Bélus, et sœur de Pygmalion, qui succéda à son père. Didon était mariée à son oncle, le riche Acerbas, que Pygmalion fit périr. Alors Didon s'échappa secrètement de Tyr, avec ses trésors, accompagnée de quelques nobles tyriens, et passa en Afrique. Là elle obtint l'espace de terre que pourrait entourer une peau de bœuf;

de là le nom de *Byrsa* donné à la citadelle (*Βύρσα*, c.-à-d. peau de bœuf). Autour de cette citadelle s'éleva la ville de Carthage qui devint bientôt une cité florissante. Le roi voisin, Hiarbas, jaloux de la prospérité de cette ville nouvelle, demanda la main de Didon, menaçant de la guerre en cas de refus. Didon avait voué une éternelle fidélité à son époux, mais, voyant que les Carthaginois souhaitaient de la voir unie à Hiarbas, elle fit semblant de se soumettre à leurs vœux; sous prétexte d'apaiser les mânes d'Acerbas, elle fit élever un bûcher sur la place publique et s'y fit brûler en présence de tout le peuple. Après sa mort elle fut honorée par les Carthaginois comme une divinité. Virgile a inséré dans son *Énéide* la légende de Didon, mais avec diverses variantes. Selon la plus commune chronologie, il y eut un intervalle de plus de 300 ans entre la prise de Troie (1184) et la fondation de Carthage (853); mais Virgile la fait contemporaine d'Énée, dont elle devint éprise. Énée partit pour le nouvel établissement que lui destinaient les dieux; Didon au désespoir se fit brûler sur un bûcher (Appian. *Alex.*; Oros. 4; Herodian.; Dionys; Hal.; Justin. 18, 4; Patere. 1, 6; Ovid. *Met.* 14, fab. 2; Virg. *Æn.*).



Didon.

Didyma (voy. *Branchidæ*).

Diespiter (voy. *Jupiter*).

Digentia (-æ), petite rivière du Latium, qui se jetait dans l'Anio, après avoir traversé la ferme sabine d'Horace.

Dinarchus (-i), le dernier et le moins important des dix orateurs attiques, né à Corinthe, vers 361 av. J.-C. Comme il était étranger, il ne put se produire lui-même; il composa des discours pour les autres. Il était des amis de Phocion et du parti macédonien. Nous n'avons que trois de ses discours (Cic. de Orat. 2, 53).

Dindymene (voy. *Dindymus*).

Dindymus (-i) ou **Dindyma** (-ōrum), 1) montagne de Phrygie, sur les frontières de Galatie, près de la ville de Pessinus, consacrée à Cybèle, mère des dieux, qui s'appelle en conséquence Dindyméné. — 2) montagne de Mysie, près de Cyzique, consacrée aussi à Cybèle.

Diocæsarea (-æ), plus anciennement *Sepphoris*, en Galilée; petite place, dont Hérode Antipas fit la capitale de la Galilée.

Diocletianus Valerius (-i), empereur romain de 284 à 305 ap. J.-C., naquit près de Salona en Dalmatie, en 245, d'une famille très-obscur. A la mort de Numerianus, il fut proclamé empereur par les troupes (284). Pour repousser les barbares avec plus de succès, il s'associa avec Maximien, qui prit le titre d'Auguste, 286. Plus tard (292), l'empire fut divisé. Constance Chlore et Galère furent proclamés Césars, et le gouvernement du monde romain fut divisé entre les deux Augustes et les deux Césars. Dioclétien gouverna l'Est; mais, après un règne tourmenté de vingt et un ans, il aspira au repos. Le 1^{er} mai 305 il abdiqua à Nicomédie, et força son collègue à faire la même chose à Milan. Dioclétien se retira dans la Dalmatie sa patrie, et passa les huit dernières années de sa vie près de Salona, dans une retraite philosophique, voué aux plaisirs de la campagne et à la culture de son jardin. Il mourut en 313. Un des événements mémorables de son règne fut la cinquième persécution contre



Dioclétien, emp. romain.

les chrétiens (303), à laquelle le poussa son collègue Galère.

Dīōdorus (-i), 1) surnommé Cronus, célèbre dialecticien, naquit à Iasus en Carie et vécut à Alexandrie pendant le règne de Ptolémée Soter. — 2) *Siculus*, Diodore de Sicile, d'Agyrium, en Sicile, célèbre historien, contemporain de Jules César et d'Auguste. Afin de recueillir des matériaux pour son histoire, il voyagea dans une grande partie de l'Europe et de l'Asie et vécut longtemps à Rome. Son livre était intitulé « Bibliothèque historique », Βιβλιοθήκη ιστορικὴ; c'était une histoire universelle, embrassant la période qui s'étend des premiers âges fabuleux jusqu'au commencement des guerres de César dans les Gaules. Des 40 livres dont elle se composait, nous en possédons 15 en entier, ce sont les 5 premiers, contenant l'histoire primitive des nations de l'Orient, Égyptiens, Éthiopiens et Grecs, et les 10 livres de 11 à 20 inclusivement, qui vont de la deuxième guerre de Perse (480 av. J.-C.) à l'an 302. Il ne nous est parvenu du reste que quelques fragments. Dans ses écrits nous ne trouvons ni méthode, ni exactitude, ni jugement. Il ne saurait être regardé comme une autorité. Malgré tous ces défauts, il ne laisse pas d'être précieux pour quelques parties de l'histoire ancienne, notamment pour la chronologie. — 3) Diodore de Tyr, philosophe péripatéticien, disciple et compagnon de Critolaüs, à qui il succéda comme chef de l'école péripatéticienne à Athènes. Il florissait vers l'an 110.

Dīōdōtus (i), Διόδοτος, philosophe stoïcien, maître de Cicéron, dont il fut l'hôte à Rome pendant plusieurs années. Sur la fin de ses jours il devint aveugle et mourut (59 av. J.-C.) dans la maison de Cicéron, laissant son ami héritier de son avoir (environ 100,000 sesterces) (Cic. *Tusc.* 5, 39, 113; *N.-D.* 1, 3, 6; *ad Att.* 2, 20, 6).

Diōgēnes (is), Διογένης, 1) d'Apollonie, en Crète, célèbre philosophe de l'école ionique, et disciple d'Anaximène, vivait dans le cinquième siècle av. J.-C. — 2) D. le Babylonien, philosophe stoïcien, disciple de Chrysippe, succéda

à Zénon comme chef de l'école du Portique à Athènes. Il fut un des trois députés envoyés à Rome par les Athéniens en 155 av. J.-C. — 3) D. le Cynique, célèbre philosophe, était né à Sinope, dans le Pont, vers l'an 412 av. J.-C. Dans sa jeunesse il fut, dit-on, très-dissolu et fit toute sorte d'extravagances; mais, à Athènes, le caractère d'Antisthène ayant attiré son attention, il se distingua bientôt lui-même par l'austérité de sa vie et la morosité de son humeur. En été il avait coutume de se rouler dans le sable chaud, et en hiver il embrassait les statues couvertes de neige; il portait des vêtements d'étoffe grossière, se nourrissait des aliments les plus simples, couchait sous les portiques ou dans les rues; et finit, suivant la tradition générale, par établir sa résidence dans un tonneau appartenant au *Metroum* ou temple de la mère des dieux. Dans un voyage à Égine, il fut pris par des pirates et emmené en Crète pour y être vendu comme esclave. Là, quand on lui demanda ce qu'il savait faire, il répondit: « Commander aux hommes, » puis, se tournant vers le crieur, il lui demanda si quelqu'un voulait acheter un maître. Il fut acheté par Xéniade, de Corinthe, qui le mit en liberté et lui confia l'éducation de ses enfants. C'est pendant son séjour à Corinthe qu'eut lieu, dit-on, sa célèbre entrevue avec Alexandre le Grand. L'entretien commença par ces mots d'Alexandre: « Je suis Alexandre le Grand. » A quoi le philosophe répondit: « Et moi je suis Diogène le Cynique. » Le prince lui ayant alors demandé s'il pouvait l'obliger en quelque chose, il ne reçut d'autre réponse que celle-ci: « Oui, tu peux t'ôter de mon soleil. » On dit qu'Alexandre admirait tellement Diogène qu'il disait: « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Diogène mourut à Corinthe, à l'âge de quatre-vingt-dix ans (av. J.-C. 323). Voy. Diog. Laert. *Vie de Diog.*; Plut. *Apophth.*; Cic. *de N.-D.* 3, 36. — 4) *D. Laertius*, D. de Laërte, en Cilicie, vivait probablement dans le deuxième siècle après J.-C. Il a écrit les « Vies des philosophes » (Φιλόσοφοι Ἱστορία περὶ βίων, δογμάτων καὶ ἀποφθεγμάτων τῶν

ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκιμησάντων), en 10 livres. Cet ouvrage nous est parvenu; il contient une foule de renseignements précieux.

Diōmēdēæ insulæ, cinq petites îles de la mer Adriatique, au N. du promontoire *Garganum*, en Apulie; elles doivent leur nom à Diomède. Voy. *Diomedes*. La plus grande, nommée *Diomedea insula* ou *Trimerus* (Tremiti), fut le lieu où mourut Julie, petite-fille d'Auguste.

Diōmēdēs (is), Διομήδης, Diomède, 1) fils de Tydée et de Déipyle, d'où son nom le plus ordinaire : *Tydidēs*; il succéda à Adraste sur le trône d'Argos. — *Histoire d'après Homère* : Tydée périt dans l'expédition contre Thèbes, alors que son fils Diomède n'était encore qu'un enfant; mais Diomède fut plus tard un des *Épigones* qui prirent Thèbes. Il alla à Troie avec 80 vaisseaux et fut, après Achille, le plus brave des héros grecs. Il était spécialement protégé par Minerve; il combattit contre les plus distingués des Troyens, comme Hector et Enée, et même contre les dieux qui avaient épousé la cause troyenne. Ce fut ainsi qu'il blessa Vénus et Mars. — *Histoire d'après la tradition postérieure* : Diomède et Ulysse enlevèrent de Troie le Palladium, parce qu'on pensait que Troie ne pourrait être prise tant que cette statue de Pallas se trouverait dans l'enceinte de ses murs. Après la prise de Troie, il retourna à Argos, où il trouva sa femme *Ægialée* vivant en adultère avec Hippolyte, ou, selon d'autres, avec *Cometes* ou *Cyllabarus*. Ce malheur lui arriva par suite de la colère de Vénus. Il quitta Argos et passa en Étolie. Plus tard il voulut rentrer dans sa patrie, mais, dans la traversée, une violente tempête le jeta sur les côtes de la Daunie, en Italie. Il épousa *Évippé*, fille de Daunus, et s'établit en Daunie où il mourut dans un âge avancé. Il fut enterré dans une des îles situées devant le cap *Garganum*, qui prirent depuis le nom d'îles de Diomède. Ses compagnons, inconsolables de sa perte, furent métamorphosés en oiseaux (*aves Diomedæ*), qui, se souvenant de leur origine, avaient coutume de se jouer autour des vaisseaux

grecs, évitant ceux des Romains. Plusieurs villes de la partie E. de l'Italie passaient pour avoir été fondées par Diomède. Une plaine d'Apulie, près de *Salapia* et de *Canusium*, était appelée, de son nom, *Diomedei campi* (Virg. *Æn.* 11, 243, sq.; Ovid. *Met.* 14, *fab.* 10; Apollod. 1, 8; 3, 7; Hygin. *fab.* 97, 112 et 113; Paus. 2, 30). — 2) roi des *Bistones*, en Thrace, tué par Hercule parce qu'il nourrissait ses cavales avec de la chair humaine (Diod. 4; Paus. 3, 18; Apollod. 2, 5).

Dion (-ōnis), Δίων, Syracusain, fils d'Hipparinus et parent de Denys, qui le traita avec la plus grande distinction et utilisa ses talents dans plusieurs emplois de confiance. Lorsque Platon vint visiter Syracuse, Dion fut un des disciples les plus ardents du philosophe, et, quand le jeune Denys succéda à son père, Dion blâma sans ménagement sa conduite dissolue et devint ainsi pour le jeune tyran un objet de suspicion. Dion, aidé de Platon, essaya de l'arrêter dans la carrière du vice, mais il échoua et fut banni. Il se retira alors à Athènes. Platon visita Syracuse une troisième fois, en vue d'obtenir le rappel de Dion; mais il ne put y réussir. Dion résolut alors de chasser le tyran par la force; le succès couronna cette entreprise; mais Dion ne s'étant pas conduit d'une façon moins tyrannique envers les Syracusains, une conspiration se forma contre lui et il fut assassiné dans sa propre demeure à l'âge de cinquante-cinq ans, l'an 353 av. J.-C. (Diod. 16; Nep. *Dion*).

Dion Cassius, historien, fils d'un sénateur romain, naquit à Nicée, en Bithynie, l'an 155 apr. J.-C. Il remplit plusieurs charges importantes sous Commode, Caracalla et Alexandre Sévère, 180-229, et se retira ensuite en Campanie. Plus tard, il retourna à Nicée, sa ville natale, où il passa le reste de ces jours. Le principal ouvrage de Dion était une histoire de Rome en quatre-vingts livres, depuis l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'à l'an 229 apr. J.-C. Malheureusement, il ne nous est parvenu de ce grand ouvrage qu'une portion comparativement très-faible. Nous l'avons en entier depuis le trente-sixième jusqu'au cinquante-qua-

trième livre; c'est la partie qui embrasse l'histoire des guerres de Lucullus et de Pompée contre Mithridate, jusqu'à la mort d'Agrippa, 10 av. J.-C. Des autres livres nous n'avons que les abrégés rédigés par Xiphilin et autres. Dion Cassius avait consulté les documents originaux et déployé beaucoup de jugement et de discernement dans leur usage.

Dion Chrysostomus, Δίων Χρυσόστομος, c.-à-d. Bouche d'or, ainsi surnommé à cause de son éloquence, était né à Pruse, en Bithynie, vers le milieu du premier siècle de notre ère. Il reçut une bonne éducation et augmenta ses connaissances par les voyages. Les empereurs Nerva et Trajan avaient pour lui la plus haute estime. Ce fut le rhéteur et le sophiste le plus éminent de l'empire romain. Il nous reste 80 de ses discours, qui sont moins des discours que des essais sur des sujets de politique, de morale et de philosophie; ils n'ont du discours que la forme.

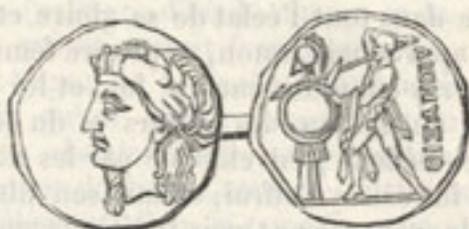
Dīōneā. Voy. *Dione*.

Dīōne (-es), Διώνη, fille de l'Océan et de Téthys ou d'Uranus et de Gé. Elle fut aimée de Jupiter et eut de lui Aphrodité (Vénus), qui de là est appelée *Dioneā*, quelquefois même *Dione*. De là aussi l'épithète de *Dionæus* donnée à César, comme descendant de Vénus (Virg. *Æn.* 3, 19; Hom. *Il.* 5, 381; Stat. *Sylv.* 1, 1, 86).

Dionysius (-i), Διονύσιος, Denys, 1) l'Ancien, tyran de Syracuse, fils d'Hermocrate, naquit l'an 430 av. J.-C. Il commença par être commis dans une administration publique. Stimulé par l'ambition et possédant un talent naturel, il parvint par degrés à se distinguer, et, en 405 av. J.-C., à l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé général unique à Syracuse, avec pleins pouvoirs. Nous pouvons dater de cette époque le commencement de son règne ou de sa tyrannie, qui dura sans interruption pendant 38 ans. Il affermit son autorité en augmentant l'armée et en transformant l'île d'Ortygie en une résidence fortifiée pour lui-même; et quand il se vit tout à fait prêt, il procéda à l'exécution de ses projets ambitieux. Soumettre le reste de la Sicile, humilier Carthage, annexer à ses domaines une

partie de l'Italie méridionale, tels étaient ses plans. Il les réalisa. Pendant les 20 dernières années de sa vie il fut en possession d'un pouvoir et d'une influence dont aucun autre Grec, avant Alexandre, ne jouit, à beaucoup près. Il mourut à Syracuse, en 367, au milieu d'une guerre contre Carthage. Il eut pour successeur son fils aîné, Denys le Jeune. Le caractère de Denys a été dépeint sous les plus noires couleurs par les plus anciens écrivains; il paraît, en effet, avoir été le type du tyran, dans la plus odieuse acception de ce mot. Dans les dernières années de sa vie, il était devenu extrêmement soupçonneux; il voyait partout des traîtres, même dans ses amis les plus intimes, et il prenait, dit-on, pour se garder les plus minutieuses précautions. Il fit construire la célèbre prison appelée *Lautumia*, creusée dans le roc vif, dans la partie de Syracuse nommée *Epipolæ*. Denys aimait la littérature et les arts, et souvent il entretenait à sa cour des hommes distingués dans les lettres et la philosophie; de ce nombre était le philosophe Platon. Lui-même était poète et plusieurs fois il concourut pour le prix de tragédie à Athènes (Diod. 13, 14; Justin, 20, 1 et suiv.; Xenoph. *Hist. Græc.*; Nep. *Timol.*; Plut. *Dionys.*). — 2) Denys le Jeune, fils du précédent, succéda à son père comme tyran de Syracuse l'an 367 av. J.-C. Il était alors dans sa trentième année. Il avait été élevé dans le palais de son père au sein de l'oisiveté et de la débauche, et avait été soigneusement tenu à l'écart des affaires publiques. L'ascendant que Dion et, par le moyen de celui-ci, Platon exercèrent pendant un temps sur son esprit était contre-balancé et détruit par ses flatteurs et ses compaguons de plaisirs. Dion, qui avait été banni par Denys, retourna en Sicile, en 357, à la tête d'une petite armée, dans le dessein avoué de le détrôner. Le tyran, pensant qu'il ne pourrait avec succès résister à Dion, fit voile pour l'Italie et perdit ainsi le pouvoir après 12 années de règne, en 356. Il se rendit alors à Locres, ville natale de sa mère, Doris, et il y fut reçu de la façon la plus amicale; mais il s'empara de la tyrannie dans cette ville et en traita les habitants avec la dernière cruauté. Après

être resté dix ans à Locres, il rentra en possession de Syracuse, où il régna encore trois ans, jusqu'à ce que Timoléon débarqua en Sicile pour délivrer les cités grecques de cette île des tyrans qui les opprimaient. Incapable de résister à Timoléon, il lui remit la citadelle, à condition qu'il lui serait permis de se rendre en sûreté à Corinthe (343). Là il passa les dernières années de sa vie dans la condition d'un simple particulier et, selon quelques auteurs, se vit réduit à tenir école pour vivre (Justin, 21, 1, 2 etc.; Diod. 15, etc.; Ælian. *Var. Hist.* 9, 8; Quintil. 8, 6; Nep. *Dion.*; Cic. *Tusc.* 5, 2). — 3) *Denys d'Halicarnasse*, célèbre rhéteur grec, vécut plusieurs années à Rome du temps d'Auguste et mourut l'an 7 av. J.-C. Son principal ouvrage était une histoire de Rome en vingt livres (*Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία*), contenant l'histoire de cette ville depuis les temps fabuleux jusqu'à l'an 264 av. J.-C. Nous n'avons de cet ouvrage que les onze premiers livres. L'auteur s'y montre artiste habile et rhéteur éloquent, mais nulle part il ne s'y révèle historien et homme d'État. Il écrivit aussi divers ouvrages de rhétorique et de critique, où abondent les observations les plus fines et les critiques les plus délicates sur les œuvres des écrivains classiques de la Grèce. Plusieurs de ces écrits nous sont parvenus; ce sont ceux intitulés : *Περὶ συνθέσεως ὀνομάτων*, « sur l'arrangement des mots »; ou *Τέχνη ῥητορικὴ*, « traité de rhétorique », qui, sous sa forme actuelle, n'est guère qu'un extrait, ou une falsification de l'œuvre originale; — *Τῶν πλῆκτιῶν χαρακτῆρες, περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοί*, avec des jugements sur Thucydide, Démosthène, etc.; — des lettres. — 4) *Denys d'Héraclée*, disciple de Zénon, philosophe qui appartient d'abord à l'école stoïcienne, puis à celle d'Élée (voir Diog. Laert.). — 5) *Denys*, tyran d'Héraclée sur l'Euxin, fils de Cléarque, succéda à son frère Timothée vers l'an 338 av. J.-C. Il fut, dit-on, le plus doux et le plus juste des tyrans qu'il y ait jamais eu. Il épousa Amastris, nièce de Darius. En 306, il prit le titre de roi, et mourut peu de temps après, à l'âge de cinquante ans, étouffé, dit-on, par l'embonpoint.



Denys d'Héraclée, avant J.-C. 306.

Dionysopolis (Διονύσου πόλις), ville de Phrygie, ressortissant du *Conventus juridicus* d'Apamée, et fondée par Attale et Eumène.



Dionysopolis en Phrygie.

Dionysus (-i), Διόνυσος, Διώνυσος, le jeune, beau, mais efféminé dieu du vin. Il porte aussi, chez les Grecs et chez les Romains, le nom de Bacchus, Βάκχος, c.-à-d. le dieu du bruit et de la débauche, et ce nom n'était dans l'origine qu'une simple épithète ou un surnom de Dionysus. Il était fils de Jupiter et de Sémélé, fille de Cadmus de Thèbes. Avant sa naissance, Sémélé reçut de Junon, qui lui apparut sous un déguisement, le conseil de prier le père des dieux de se montrer

Dionysus (Bacchus)
(Millingen, Peintures antiques, pl. 54).

à elle dans tout l'éclat de sa gloire et tel qu'il approchait Junon, sa propre femme. Jupiter y consentit malgré lui, et lui apparut au milieu des éclairs et du tonnerre. Sémélé, enveloppée par les flammes, fut saisie d'effroi, et mit son fils au monde avant terme; mais Jupiter le sauva; il l'enferma dans sa cuisse, et l'y garda jusqu'à son parfait développement. Dès qu'il fut né, Dionysus fut confié aux soins des nymphes du mont Nysa, qui, en récompense de leur sollicitude, furent placées, sous le nom d'Hyades, parmi les constellations. Lorsqu'il fut devenu grand, Junon le rendit insensé, et, dans cet état, il parcourut diverses parties de la terre. Il passa d'abord en Égypte, puis en Syrie, traversa l'Asie, enseignant aux habitants des différentes contrées qu'il parcourait la culture de la vigne et introduisant chez eux les éléments de la civilisation. La partie la plus célèbre de ses pérégrinations en Asie est son expédition dans l'Inde, qui dura, dit-on, plusieurs années. A son retour en Europe, il traversa la Thrace, mais il fut mal reçu par Lycurgue, roi des Édoniens (voy. *Lycurgus*). Il retourna de là à Thèbes, où il engagea les femmes à quitter leurs maisons et à célébrer des fêtes bachiques sur le mont Cythéron; et il infligea un châtement terrible à Penthée qui avait essayé de s'opposer à son culte (voy. *Pentheus*). Dionysus se rendit ensuite à Argos, où le peuple refusa d'abord de le reconnaître; mais, après qu'il eût puni les femmes en les frappant de frénésie, il fut reconnu comme dieu. Son dernier exploit fut accompli dans un voyage d'Icarie à Naxos. Il fréta un navire qui appartenait à des pirates tyrrhéniens; mais l'équipage, au lieu de le débarquer à Naxos, cingla vers l'Asie pour l'y vendre comme esclave. Le dieu alors changea le mât et les rames en serpents, et lui-même en lion; le lierre poussa autour du navire, et on entendit de tous côtés le son des flûtes; les matelots, saisis de transports furieux, se précipitèrent dans les flots, où ils furent métamorphosés en dauphins. Après avoir ainsi établi sa divinité dans le monde, il fit sortir sa mère des enfers, la nomma Thyoné et s'éleva avec elle vers l'Olympe. — Différents personnages my-

thologiques passent pour être nés de Dionysus. Mais, parmi les femmes qui s'éprirent de lui, il n'en est pas de plus célèbre dans toute l'antiquité qu'Ariane (voy. *Ariadne*). — Le culte de Dionysus ne faisait point partie de la religion primitive des Grecs. Dans Homère, il ne paraît point comme une des grandes divinités; il est simplement représenté comme le dieu qui enseigne la préparation du vin. A mesure que la culture de la vigne se répandit dans la Grèce, le culte de Bacchus s'y répandit également; et, après l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, la célébration des fêtes bachiques revêtit de plus en plus son caractère sauvage et dissolu. Bacchus peut être considéré comme la représentation de la puissance productrice et enivrante de la nature. Le vin étant le symbole naturel de cette puissance, on l'appelle « le fruit de Bacchus ». L'étroite liaison qui existe entre la culture du sol et les premiers degrés de la civilisation a fait considérer Bacchus comme un législateur et un ami de la paix. Comme le drame grec est né des chœurs dithyrambiques en usage dans les fêtes de Bacchus, ce dieu a été regardé comme le dieu de l'art tragique et le protecteur des théâtres. Les fêtes qui lui étaient consacrées s'appelaient chez les Grecs Dionysia (Διονύσια), ou ὄργια (orgies), chez les Romains Bacchanales (*Bacchanalia*). Elles se célébraient avec des réjouissances extravagantes et des transports de joie enthousiaste. L'ivresse, la musique bruyante des flûtes, des cymbales et des tambours étaient le caractère commun de toutes les Dionysiaques. Dans les processions nommées thiasés (θιάσοι, de θειάζω) et par lesquelles on les célébrait, les femmes figuraient aussi déguisées en *Bacchantes*, Lènes, Thyades, Naiades, Nymphes, etc., ornées de guirlandes de lierre, et portant à la main des thyrses, de telle sorte que le cortège entier représentait une population inspirée et agitée par la puissante présence du dieu. Les chœurs chantés à cette occasion s'appelaient dithyrambes. C'étaient des hymnes adressés au dieu avec une extrême liberté dans le mètre et la plus grande hardiesse d'imagination et destinés à exalter ses exploits. Le phallus,

emblème de la fécondité de la nature, était aussi porté dans ces processions. L'ivresse était considérée alors comme un devoir de reconnaissance envers le dieu à qui on devait le don précieux de la vigne; et même en certains endroits c'était un crime de rester sobre aux Dionysiaques. Les fêtes de Bacchus dans l'Attique étaient au nombre de quatre, savoir : 1) les « Rustiques ou petites Dionysiaques (Διονύσια κατ' ἀγρούς ou μικρά); — 2) les Lénéennes (Λήνια, *Lenæa*); — 3) les Anthestéries (Ἀνθεστήρια); — 4) les Dionysiaques urbaines ou grandes Dionysies (Διονύσια ἐν ἄστει, ἄστικά, ou μεγάλα). L'époque de l'année consacrée à Bacchus était celle où les jours sont le plus courts; et, chez les Athéniens, les Dionysiaques se célébraient en conséquence dans les mois de Posidéon, Gaméliion, Anthestériion et Élaphébolion. — Les Dionysiaques rustiques ou petites Dionysiaques, fête des vendanges, se célébraient dans les différents demes de l'Attique dans le mois de Posidéon, et étaient placées sous l'intendance supérieure des magistrats locaux, les démarques. Cette fête était certainement la plus ancienne, et se célébrait avec le plus haut degré d'enthousiasme et de liberté; les esclaves mêmes jouissaient pendant ce temps d'une entière liberté, et leurs cris à cette occasion étaient le plus souvent intolérables. C'est là que nous devons chercher l'origine de la comédie, dans les plaisanteries et les apostrophes bouffonnes dont les paysans assaillaient l'assistance du haut d'un chariot sur lequel ils étaient montés. Les Dionysiaques du Pirée, comme celles des autres demes de l'Attique, appartenaient aux petites Dionysiaques. — La seconde fête, les Lénéennes (de λῆνος, pressoir, d'où le mois de Gaméliion avait pris aussi chez les Ioniens le nom de *Lenæon*), se célébraient dans le mois de Gaméliion, et le lieu de leur célébration était l'ancien temple de *Dionysus Limnæus* (Λιμναῖος, de λίμνη, marais, parce que l'emplacement avait été autrefois un marécage). Ce temple s'appelait *Lenæon*. Les Lénéennes se célébraient par une procession et des dialogues tragiques et comiques. Probablement cette procession se rendait au Lénæon, où un

bouc (τράγος, d'où le chœur et la tragédie qui en naquit furent nommés τραγικός χορός et τραγωδία) était immolé, tandis qu'un chœur, rangé autour de l'autel, chantait l'ode dithyrambique en l'honneur du dieu. Comme ce dithyrambe est l'élément d'où la tragédie prit naissance, par l'introduction d'un acteur, il est naturel de penser que, dans les disputes scéniques de cette fête, la tragédie a précédé la comédie. Le poète qui désirait faire jouer sa pièce aux Lénéennes s'adressait au second archonte, chargé de la surintendance, qui, si la pièce lui agréait, fournissait le chœur. La troisième fête, les Anthestéries, se célébrait les 11, 12 et 13 du mois Anthestériion. C'était encore le second archonte qui présidait à la célébration des Anthestéries et distribuait les prix aux vainqueurs dans les divers jeux. Le premier jour s'appelait πιθοιγία, le second χόες, et le troisième χύτροι. Le premier jour tirait son nom de l'ouverture des tonneaux (πίθος, οἶγω), pour déguster le vin de l'année précédente; le second, de χούς, coupe, et c'était sans doute le jour consacré à boire; le troisième, de χύτρος, pot, parce que ce jour-là on offrait en sacrifice à Bacchus et à Mercure souterrain (Ἑρμῆς) des pots garnis de fleurs, de semences ou de légumes cuits. On ne sait pas si des drames étaient représentés aux Anthestéries; mais on suppose qu'on y représentait des comédies, et que peut-être les tragédies qui devaient être jouées aux grandes Dionysiaques y étaient répétées. Les mystères qui faisaient partie de la célébration des Anthestéries avaient lieu la nuit. — La quatrième fête, les Urbaines ou grandes Dionysiaques, se célébrait vers le 12 du mois Élaphébolion; mais nous ne savons si elle durait plusieurs jours ou un seul. L'ordre dans lequel se succédaient les cérémonies était le suivant : la grande procession publique, le chœur d'enfants, le *comus* ou comédie, et enfin la tragédie. Parmi les drames représentés aux grandes Dionysiaques, les tragédies, du moins, étaient généralement des pièces nouvelles; les répétitions toutefois ne paraissent pas avoir été exclues d'aucune des fêtes Dionysiaques. Le premier archonte avait la surintendance, et fournissait le chœur au

poète dramatique qui désirait faire représenter sa pièce à cette fête. Le prix réservé au poète dramatique pour la meilleure pièce était une couronne, et son nom était proclamé sur le théâtre de Bacchus. Comme les grandes Dionysiaques se célébraient au commencement du printemps, quand la navigation se rouvrait, Athènes n'était pas seulement visitée par une multitude de gens de la campagne, mais encore par beaucoup d'étrangers venus de toutes les parties de la Grèce, et les divers amusements et exhibitions qui avaient lieu à cette occasion ne différaient pas de ceux de nos temps modernes. — Le culte de Dionysus, que les Romains appelaient Bacchus, ou plutôt les mystères et orgies bachiques (*bacchanalia*) furent, dit-on, introduits de l'Italie méridionale en Étrurie et de là à Rome, où, pendant un temps, ils furent tenus secrets et, durant la dernière période de leur existence, célébrés de nuit. Les initiés, au dire de Tite-Live, ne se livraient pas seulement dans leurs réunions, au plaisir de banqueter et de boire; quand leurs têtes étaient échauffées par le vin, ils s'abandonnaient aux excès les plus grossiers et aux vices les plus contre nature. Le temps de l'initiation était de dix jours; le dixième jour la personne qui devait être initiée prenait un repos solennel, subissait une purification par l'eau et était introduite dans le sanctuaire (*Bacchanal*). Dans l'origine, les femmes seules étaient initiées et les orgies se célébraient chaque année durant trois jours. Mais Pacula Annia, dame campanienne, prétendant agir sous l'influence directe de Bacchus, changea complètement le mode de célébration de ces fêtes; elle admit les hommes à l'initiation et ordonna que la solennité, qui jusque-là s'était célébrée le jour, aurait lieu la nuit; qu'au lieu de trois jours chaque année, on consacrerait cinq jours chaque mois aux Bacchanales. Ce fut à dater de cette époque que les orgies furent une occasion de licence effroyable et d'excès de tout genre. Le mal prit bientôt des proportions si alarmantes que l'an 186 av. J.-C., les consuls, par ordre du sénat, établirent une enquête sur la nature et l'objet de ces rites nouveaux. Cette enquête eut pour résultat l'arrestation d'un

grand nombre de personnes et le supplice de quelques-unes; et le sénat lança un décret portant qu'il n'y aurait plus dorénavant de bacchanales, ni à Rome ni en Italie; que, si quelqu'un croyait ces cérémonies nécessaires ou ne pouvait les négliger sans scrupule ou expiation, il aurait à s'adresser au préteur urbain, qui alors consulterait le sénat; que, si la permission lui était accordée dans une assemblée du sénat composée au moins de cent membres, il pourrait célébrer les bacchanales; mais qu'il n'y pourrait admettre plus de cinq personnes, qu'il n'y aurait aucun fonds commun, aucun maître des cérémonies ou prêtre. Une table d'airain contenant cet important document fut découverte près de Bari, dans l'Italie méridionale, en l'année 1640, et elle se trouve aujourd'hui au Musée impérial de Vienne. Tandis que les *Bacchanales* étaient ainsi supprimées, d'autres fêtes de Bacchus, plus simples et plus innocentes, les *Liberalia* (de *Liber*, ou *Liber pater*, autre nom du dieu) continuèrent à se célébrer à Rome chaque année, le 16 mars. Des prêtres et des prêtresses âgés, parés de guirlandes de lierre, portaient à travers la ville du vin, du miel, des gâteaux, des confitures, en même temps qu'un autel à anses (*ansata ara*), au milieu duquel était un petit foyer (*foculus*) où, de temps en temps, on offrait des sacrifices. Ce jour-là les jeunes Romains qui avaient atteint leur seizième année prenaient la robe virile (*toga virilis*). — CORTÈGE DE



Dionysus (Bacchus) sur son trône.
(Ponce, Bains de Titus, n° 12.)

BACCHUS. Dans les premiers temps, les Grâces ou Charites accompagnaient Bacchus; mais plus tard nous le trouvons accompagné dans ses expéditions et ses voyages par des femmes nommées *Bacchæ*, *Lenæ*, *Mænades*, *Thyiades*, *Mimallones*, *Clodones*, *Bassaræ* ou *Bassarides*, qui toutes sont représentées dans les œuvres d'art comme se livrant à des transports de fureur ou d'enthousiasme, la tête renversée en arrière, la chevelure en désordre, et portant à la main le thyrsé (bâton entouré de lierre et surmonté d'une pomme de pin), des cymbales, des épées ou des serpents. On voit aussi constamment dans son cortège des silènes, des pans, des satyres, des centaures, et autres personnages de même genre. L'animal qu'on im-



Dionysus (Bacchus) traîné par des tigres
(Mus. Capitol., vol. 4, tav. 63).

molait le plus communément à Bacchus était le bélier. Parmi les objets qui lui



Dionysus (Bacchus)
(Tiré d'une peinture de Pompéi).

étaient consacrés nous pouvons citer le vin, le lierre, le laurier et l'asphodèle; le serpent, le dauphin, le tigre, le lynx, la panthère et l'âne. Dans les ouvrages d'art il est représenté comme un jeune dieu. Les formes sont celles d'un homme, mais elles se rapprochent de celles de la femme par leur mollesse et leurs contours arrondis. L'expression de son maintien est la langueur, et son attitude a l'aisance d'un homme absorbé dans de douces pensées ou légèrement ivre.

Dioscōrīdes (-is) Pēdāciūs ou **Pēdāniūs**, d'Anazarba, en Cilicie, médecin grec, qui probablement vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne, auteur d'un ouvrage encore existant sur la matière médicale (*Materia medica*), qui, pendant longtemps, fut regardé comme une production modèle.

Dioscūri (-ōrum), Διόσκουροι, c.-à-d. fils de Jupiter, nom par lequel on désignait *Castor* et *Pollux*, ces deux célèbres héros que les Grecs appelaient *Polydeuces* (Πολύδευκες), et les Romains quelquefois *Castores*. Suivant Homère, ils étaient fils de Lédæ et de Tyndare, roi de Lacédémone, et par conséquent frères d'Hélène. De là le nom patronymique *Tyndarīdæ* sous lequel on les désigne souvent. Castor était fameux pour son habileté à dompter et à manier les coursiers; Pollux pour son adresse au pugilat. Tous deux avaient disparu de la terre, quand les Grecs allèrent au siège de Troie. Mais bien qu'ils fussent morts, nous dit Homère, ils revenaient alternativement à la vie de deux jours l'un et jouissaient des honneurs divins. — Selon d'autres traditions, ils étaient fils de Jupiter et de Lédæ, et ils étaient sortis, ainsi que leur sœur Hélène, d'un même œuf (voy. *Leda*). Si l'on en croit d'autres mythes encore, Pollux et Hélène étaient seuls du sang de Jupiter; Castor était le rejeton de Tyndare. De là Pollux était immortel tandis que Castor était sujet à la vieillesse et à la mort, comme les autres mortels. La vie fabuleuse des Dioscures est marquée par trois grands événements: 1) leur expédition contre Athènes, où ils délivrèrent leur sœur Hélène, enlevée par Thésée et placée dans le dème d'Aphidna, dont ils s'emparèrent; — 2) la part qu'ils

priront à l'expédition des Argonautes, pendant laquelle Pollux tua, dans une lutte au pugilat, Amycus, roi des Bébryces. Dans le cours de cette expédition, ils fondèrent aussi la ville de Dioscurias, en Colchide; — 3) leur lutte avec les fils d'Apharée, Idas et Lyncée. Castor, qui était mortel, tomba sous les coups d'Idas, mais Pollux tua Lyncée et Jupiter foudroya Idas. A la prière de Pollux, Jupiter lui accorda de partager le destin de son frère et de vivre chacun alternativement un jour sur la terre, un jour dans la céleste demeure des dieux. Suivant une autre tradition, Jupiter récompensa le dévouement mutuel des deux frères en les plaçant tous les deux parmi les astres sous le nom de Gémeaux (*Gemini*). — Ces deux jeunes héros reçurent les honneurs divins à Sparte, d'où leur culte se répandit dans d'autres parties de la Grèce, en Sicile et en Italie. Ils étaient spécialement honorés comme protecteurs des navigateurs, Neptune ayant récompensé leur attachement fraternel en leur donnant le pouvoir de commander aux vents et aux flots. Par là s'explique l'invocation qu'Horace leur adresse en faveur de Virgile embarqué : *Sic fratres Helenæ, lucida sidera*. Chaque fois qu'ils apparaissaient, on les voyait montés sur de magnifiques coursiers blancs. Ils étaient considérés comme les présidents des jeux publics, comme les inventeurs de la danse guerrière, et comme les protecteurs des poètes et des chantres. On les représente ordinairement dans les ouvrages d'art sous la figure de jeunes cavaliers, portant un casque de forme ovale, avec une couronne surmontée d'une étoile, et tenant à la main des javelots. — A Rome, le culte des Dios-

et le dictateur A. Postumius Albinus leur voua un temple pendant l'action. Ce temple fut élevé dans le forum, en face de celui de Vesta. Les chevaliers regardaient les Dioscures comme leurs patrons, et chaque année, le 15 juillet, ils allaient processionnellement et à cheval visiter leur temple.



Les Dioscures (Castor et Pollux)
(Millin. Gal. mythol. pl. 108).

Diræ (-ārum), un des noms des Furies (voy. *Eumenides*).

Dirce (-es), Δίρκη, Dirce, femme de Lycus, qui l'épousa après avoir divorcé avec Antiopé, sa première femme. Dirce traita Antiopé avec une extrême cruauté; aussi, quand Amphion et Zéthus, fils qu'Antiopé avait eus de Jupiter, prirent possession de Thèbes, ils tirèrent une vengeance éclatante de Dirce. Ils l'attachèrent à un taureau sauvage, qui la traîna jusqu'à ce qu'elle périt. Alors ils



Les Dioscures (Castor et Pollux)
(médaillon du Mus. Britann.).

cures fut introduit de bonne heure. On crut qu'ils assistèrent les Romains contre les Latins dans la bataille du lac Régille;



Dirce, groupe à Naples,
Maffei, pl. 48.

jetèrent son corps dans une fontaine des environs de Thèbes, qui de là fut appelée la fontaine de Dircé. L'adjectif *Dircæus* est souvent employé comme équivalent de « Béotien ».

Dis (gén. **Dītis**), contraction de *Dives* (le Riche), nom sous lequel on désigne qqfois Pluton, et, par suite, le monde inférieur ou l'enfer.

Discordia (-æ), la Discorde. Voy. *Eris*.

Dium, Δῖον, 1), v. importante de la Macédoine sur le golfe Thermaïque. — 2) v. de la Chalcidique en Macédoine, sur le golfe Strymonien.

Divico (-ōnis), chef des Helvètes dans la guerre contre L. Cassius en 107 av. J.-C., était à la tête de la députation envoyée à Jules César, environ cinquante ans plus tard (58 av. J.-C.), quand ce dernier se préparait à attaquer les Helvètes.

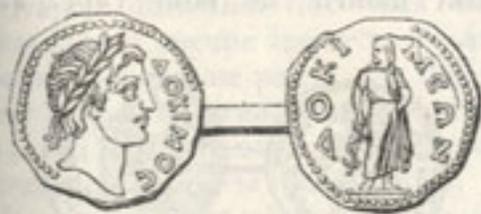
Dīvitiācus (-i), noble éduen, frère de Dumnorix, et chaud partisan des Romains et de César, qui, en considération de ce dévouement, accorda à ses prières la grâce de Dumnorix, en 58 av. J.-C. (*Cæs. B. G.* 1, 16 sq.; 2, 45; 6, 12).

Dīvōdūrum (-i), plus tard *Mediomatrici*, et plus tard encore *Metis* ou *Mettis*, Metz, capitale des *Mediomatrici* dans la Gaule Belgique (*Tac. Hist.* 1, 63).

Divona. Voy. *Cadurci*.

Dōbērus (-i), v. de la Péonie en Macédoine, à l'E. du fl. *Echedorus*.

Docimia ou **Docimium** (Δοκιμία, Δοκίμιον), ville de Phrygie, non loin de Synnada : dans son voisinage il y avait une célèbre carrière de marbre.



Docimia.

Dōdōna (-æ), Δωδώνη, Dodone, le plus ancien oracle de la Grèce, situé en Épire, fondé par les Pélasges, et dédié à Jupiter. Les réponses de cet oracle

étaient rendues par de grands chênes ou par des hêtres. La volonté du dieu se manifestait par le vent soufflant à travers les arbres, et, afin de rendre les sons plus sensibles, des vases d'airain étaient suspendus aux branches, qui, agitées par le vent, se heurtaient entre elles. Les sons étaient interprétés dans l'origine par des hommes; plus tard ce ministère appartint à des femmes âgées. Les prêtres qui desservaient le temple s'appelaient *Selli* ou *Helli*. L'oracle de Dodone eut moins de vogue et d'influence dans les temps historiques que dans l'âge héroïque. Il fut supplanté presque entièrement par celui de Delphes (*Hom. Il.* 2, 750; *Od.* 14, 327; Hérodote 2, 57; 7, 185; Paus. 7, 21; Strab. 17; Plut. *Pyrrh.*; Apollod. 1, 9; Plin. 2, 103; Mela, 2, 3; Lucan. 6, 427; Ovid. *Trist.* 4, 8, 23).

Dōlābella (-æ), nom d'une célèbre famille patricienne de la gens *Cornelia*. Les membres les plus dignes d'être mentionnés sont : 1) *Cn. Cornelius Dolabella*, consul en 81 av. J.-C., que le jeune Jules César accusa en 77 d'avoir commis des exactions dans sa province. — 2) *Cn. Corn. Dolabella*, préteur urbain en 81. Lieutenant de Verrès, il pilla, sous ses auspices, la province de Cilicie. Accusé à son retour il fut trahi par Verrès et condamné. — 3) *P. Cornelius Dolabella*, gendre de Cicéron, dont il épousa la fille Tullia en 51. C'était un des hommes les plus décriés de son temps, et sa conduite causa beaucoup de chagrin à son beau-père. Quand éclata la guerre civile, il se joignit à César, combattit à ses côtés à la bataille de Pharsale (48) et fut élevé par lui au consulat en 44. Il reçut plus tard d'Antoine la province de Syrie. En se rendant dans son gouvernement, il pilla partout sur son passage les villes de la Grèce et de l'Asie Mineure, et le sénat indigné envoya contre lui Cassius qui s'empara de Césarée, où s'était réfugié Dolabella. Pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se donna la mort, en 43.

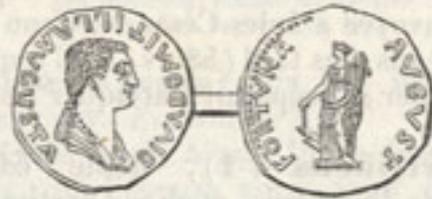
Dōlon (ōnis), Δόλων, espion troyen pendant la guerre de Troie. Il fut tué par Diomède (*Hom. Il.* 10, 314; Virg. *Æn.* 12, 349).

Dölöpes (-um), Δόλοπες, les Dolopes, puissant peuple de Thessalie, établi sur l'*Enipeus*. Ils combattirent devant Troie. Plus tard ils se fixèrent au pied du Pinde; et leur pays, appelé *Dölöpia*, était regardé comme une portion de l'Épire (Hom. *Il.* 9, 484; Herodot. 3, 14; 7, 132, 185 sq.; Strab. 9, 431 sq.; Virg. *Æn.* 2, 7; Val. Fl. 2, 10; Liv. 36, 33).

Dömitiānus (-i), ou avec son nom complet *T. Flavius Domitianus Augustus*, Domitien, empereur romain de 81 à 96 apr. J.-C., le plus jeune fils de Vespasien, était né à Rome l'an 51. Durant les règnes de Vespasien (69-79) et de son frère Titus (79-81), il ne lui fut point permis de prendre aucune part aux affaires publiques. Durant les premières années de son règne son gouvernement fut beaucoup meilleur qu'on ne l'avait espéré. Mais sa conduite ne tarda point à changer. Ses guerres furent très-malheureuses, et ces échecs, qui tout à la fois blessaient sa vanité et lui inspiraient des craintes, le portèrent à se réjouir des malheurs et des souffrances d'autrui. En 83 il entreprit une expédition contre les Cattes qui échoua complètement; ce qui ne l'empêcha point à son retour à Rome, l'année suivante, de célébrer un triomphe et de prendre le surnom de Germanique. En 85, Agricola, dont les succès et les mérites excitaient sa jalousie, fut rappelé à Rome (voy. *Agricola*). Après sa guerre contre les Daces, qui eut l'issue la plus malheureuse (voy. *Decebalus*), il donna ample

carrière à sa cruauté et à sa tyrannie. La terreur silencieuse qui régna dans Rome et dans toute l'Italie pendant les dernières années de Domitien est brièvement mais énergiquement dépeinte par Tacite dans l'introduction à la Vie d'Agricola, et Juvénal dans ses mordantes satires nous trace avec les couleurs les plus fortes le tableau de ses vices et de sa tyrannie. Nombre de conspirations, ourdies contre sa vie, furent découvertes, mais enfin il fut assassiné avec la connivence de sa femme Domitia (Suet. *Domit.*; Eutrop. 7).

Domitilla, Flavia, première femme de Vespasien, et mère de Titus, de Domitien et de Domitilla.



Domitilla Flavia, femme de Vespasien.

Domna, Julia, née à Émèse, d'une humble famille, épousa Septime-Sévère, alors qu'il n'était encore qu'un simple particulier. Elle était belle et corrompue, mais en même temps douée de puissantes facultés intellectuelles; elle aimait la littérature et la société des hommes de lettres. Elle exerça une grande influence sur son mari et, après sa mort, fut chargée par son fils Caracalla de l'administration des affaires les plus importantes de l'État. Après le meurtre de Caracalla, elle fut d'abord traitée amicalement par Macrin, et, ayant reçu l'ordre de quitter Antioche, elle mit elle-même fin à ses jours en se laissant mourir de faim (apr. J.-C. 217).



Domna Julia, femme de Septime-Sévère.

Dömitiūs Afer. Voy. *Afer*.
Domitiūs Ahenobarbus. Voy. *Ahenobarbus*.



Domitien, emp. rom., ap. J.-C. 81-96.



Domitia, femme de Domitien.

Dōmītiūs Calvinus. Voy. *Calvinus*.

Dōmītiūs Corbūlo. Voy. *Corbulo*.

Dōnātus (-i), Donat, 1) célèbre grammairien, qui enseignait à Rome dans le milieu du quatrième siècle, et fut le précepteur de saint Jérôme. Son ouvrage le plus fameux est un système de grammaire latine, qui a servi de base à la plupart des traités élémentaires sur ce sujet, depuis cette époque jusqu'à nos jours. Il a commenté Virgile et Térence. — 2) *Tiberius Claudius D.*, auteur d'une vie de Virgile en 25 chapitres, qu'on trouve en tête de la plupart des éditions de ce poète.

Dōnūsa ou **Dōnūsia (-æ)**, Δο-
νουσία, une des petites îles Sporades dans la mer Égée, près de Naxos. Elle produisait du marbre vert, d'où l'épithète *Viridis* (Verte) que Virgile donne à cette île. Sous les empereurs romains elle était un lieu d'exil (Virg. *Æn.* 3, 125).

Dōra (-æ), **Dōrus**, **Dōrum (-i)**, et, dans l'Ancien Testament, *Dor*, la ville la plus méridionale de la Phénicie, sur la côte, sur une espèce de péninsule au pied du mt Carmel.

Dōris (-īdis), 1) fille de l'Océan et de Téthys, femme de son frère Nérée, et mère des Néréides. Les poètes latins désignent quelquefois sous son nom la mer elle-même (Propert. 1, 17, 25; Virg. *Ecl.* 10; Hes. *Theog.*). — 2) une des Néréides, fille de la précédente. — 3) petite contrée montagneuse de la Grèce, appelée autrefois *Dryopis*, bornée par la Thessalie au N., l'Étolie à l'O., la Locride au S. et par la Phocide à l'E. Elle renfermait quatre villes : *Boum*, *Citinium*, *Erineus* et *Pindus*, qui formaient la Tétrapole dorienne. Ces villes n'acquiescent jamais aucune importance; mais le pays en a comme patrie des Doriens (*Dores*), une des grandes races helléniques, qui conquièrent le Péloponnèse. La tradition rapporte qu'Ægimius, roi des Doriens, fut chassé de ses domaines par les Lapithes, mais qu'il y fut réintégré par Hercule; que les descendants d'Hercule se réfugièrent naturellement dans ce pays, lorsqu'ils furent expulsés du Péloponnèse, et que ce fut pour les

remettre en possession de leurs droits que les Doriens envahirent le Péloponnèse. C'est pourquoi la conquête de ce pays est ordinairement appelée Retour des Héraclides (voy. *Heraclidæ*). Les Doriens étaient divisés en trois tribus : *Hylleis*, *Pamphyli* et *Dymanes*. Ce fut la race dominante dans le Péloponnèse; les anciens habitants furent réduits en esclavage ou devinrent sujets des Doriens sous le nom de *Periæci*. — 4) District de l'Asie Mineure, comprenant les établissements doriens de la côte de Carie et les îles avoisinantes. Six de ces villes formaient une ligue appelée Hexapole dorienne, et qui comprenait Lindus, Ialysus, et Camire dans l'île de Rhodes, l'île de Cos, Cnide et Halicarnasse sur le continent (Strab. 9; Virg. *Æn.* 2, 27; Plin. 5, 29; Apollod. 2, Herodt. 1, 144; 8, 31).

Dōriscus (-i), Δωρίσκος, v. de Thrace, à l'embouchure de l'Hébre, au milieu d'une vaste plaine du même nom, où Xerxès passa en revue sa nombreuse armée.

Dōrus (-i), Δῶρος, un des fils d'Hellen, et le fondateur fabuleux de la race dorienne (Herodt. 1, 56; Eurip. *Ion.* 1590).

Dōrylæum (-i), Δορύλαιον, v. de la Phrygie Épictète, sur la rivière Thymbris, avec des bains chauds encore fréquentés aujourd'hui. Son nom actuel est Eski Sher (Plin. 5, 29; Cic. *Flacc.* 17).

Dossennus Fabius ou **Dorsennus**, ancien poète comique, critiqué par Horace pour la bouffonnerie exagérée de ses caractères (Hor. *Ep.* 2, 1, 173).

Drabescus (-i), v. du district de l'Edonis en Macédoine, sur le Strymon.

Dracōn (-ōnis), Δράκων, législateur d'Athènes, auteur du premier code écrit. Dans ce code il appliquait la peine de mort à presque tous les crimes. Aux petits vols, par exemple, comme au sacrilège et à l'homicide. Ce qui a fait dire que ses lois avaient été écrites non avec de l'encre, mais avec du sang. On place sa législation en l'an 621 av. J.-C. Après la législation de Solon (594), la plupart des lois de Dracon tombèrent en désuétude (Plut. *Sol.*).

Drangīāna (-æ), Δραγγιανή, auj. Sedjestān, ancienne partie de l'*Ariana*, bornée par la Gédrosie, la Carmanie, l'Arachosie et l'Arie. Dans le N. de la contrée habitaient les *Drangæ*, peuple guerrier, qui a donné son nom à la province. Les *Ariaspæ* habitaient la partie S. (Arrian. 3, 21, 1; 7, 8, 3).

Drāvus (-i, auj. la Drave), fl. tribulaire du Danube, coulait à travers le Noricum et la Pannonie; et, après avoir reçu le Murius (auj. la Muhr), se jetait dans le Danube, à l'E. de *Mursa* (Esseck).

Drēpānum (-i) (proprement : faucille, 1) avec la forme accessoire *Drēpāna* (-ōrum) et celle, plus rare, de *Drēpāne* (-es), port de mer, sur la pointe N.-O. de la Sicile, fondé par les Carthaginois. Selon Virgile, ce serait là que mourut Anchise. Le nom moderne est Trapani. — 2) sous la forme access. *Drepane*, v. de Bithynie, lieu de naissance d'Hélène, mère de Constantin le Grand, en l'honneur de laquelle elle fut nommée Héléropolis et élevée au rang de place très-importante.

Drūentia (-æ, auj. la Durance), rivière large et rapide de la Gaule Narbonnaise; elle a sa source dans les Alpes et son embouchure dans le Rhône près d'Avignon.

Drūsilla (-æ), *Livia*, mère de l'empereur Tibère et femme d'Auguste (voy. *Livia*). — 2) Fille de Germanicus et d'Agrippine, entretint un commerce incestueux avec son frère Caligula qui l'aimait tendrement et, après sa mort, la déifia (38 apr. J.-C.). — 3) fille d'Hérode Agrippa I^{er}, roi des Juifs, épousa *Felix*, procurateur de Judée, était présente quand saint Paul prêcha devant son époux en l'an 60.

Drūsus (-i), nom d'une famille distinguée de la *gens Livia*. Il paraît qu'un des *Livius* gagna le surnom de *Drusus* pour lui et ses descendants après avoir tué de sa main un chef gaulois nommé *Drausus*. 1) *M. Livius Drusus*, tribun du peuple avec C. Gracchus (122 av. J.-C.). C'était un fougueux adhérent du parti de l'aristocratie, et il se rendit populaire auprès du sénat en proposant presque les mêmes mesures aux-

quelles il s'était opposé quand elles étaient mises en avant par C. Gracchus. Il fut consul en 111. — 2) *M. Livius Drusus*, fils du précédent, orateur éloquent, fut tribun du peuple en 91. Bien qu'il appartint, comme son père, au parti aristocratique, il médita les plus grands changements dans la constitution romaine. Il proposa et fit adopter une partie de ses plans; mais, par des circonstances particulières, ses mesures devinrent très-impopulaires. Le sénat, remarquant le mécontentement de tous les partis, décréta que toutes les lois de Drusus, adoptées contre les auspices, étaient nulles et sans effet. Drusus alors se mit à ourdir une formidable conspiration contre le gouvernement; mais un soir, comme il entra dans sa propre maison, il fut assassiné et mourut quelques heures après. La mort de Drusus anéantit les espérances des *Socii*, à qui il avait promis le droit de cité, et fut immédiatement suivie de la guerre sociale. — 3) *Livius Drusus Claudianus*, père de Livie, mère de l'empereur Tibère. Il était membre de la *gens Claudia* et fut adopté par Livius Drusus. Proscrit par les triumvirs en 42, il mit lui-même fin à ses jours. — 4) *Nero Claudius Drusus*, appelé communément par les écrivains modernes *Drusus Senior*, pour le distinguer du n° 5, était fils de Tiberius Claudius Nero et de Livie, et frère cadet de l'empereur Tibère. Il était né dans la maison d'Auguste trois mois après le mariage de Livie et d'Auguste (38 av. J.-C.). Drusus, devenu grand, fut plus aimé du peuple que son frère. Il épousa Antonia, fille du triumvir Antoine, et ouit d'un grand crédit auprès d'Auguste, qui l'employa dans d'importantes affaires. Il dirigea la guerre contre les Germains, et dans le cours de quatre campagnes (av. J.-C. 12-9) il s'avança jusqu'à l'Elbe (*Albis*). Dans sa première



Claudius Drusus, frère de l'emp. Tibère, mort l'an 9 av. J.-C.

expédition il fit creuser un canal (*fossa Drusiana*) depuis le Rhin, près d'Arnheim, jusqu'à l'Yssel, près de Doesberg, et il profita de ce canal pour passer du Rhin dans l'Océan. Quand l'armée repassa de l'Elbe au Rhin, il fit une chute de cheval, se cassa une jambe et mourut.

— 5) *Drusus Cæsar*, appelé communément par les écrivains modernes *Drusus Junior*, était fils de l'empereur Tibère et de Vipsania, sa première femme. Il épousa Livie, sœur de Germanicus. Il fut empoisonné par Séjan, favori de Tibère, qui aspirait à l'empire (23 av.



Drusus Cæsar, fils de l'emp. Tibère, mort 23 ap. J.-C.

J.-C.). — 6) *Drusus*, second fils de Germanicus et d'Agrippine, périt également victime de l'ambition de Séjan, quelques années plus tard.

Dryades. Voy. *Nymphæ*.

Dryas (-antis), père du roi de Thrace Lycurgue, qui de là est appelé *Dryantides* (Ovid. *Ib.* 345).

Drýmæa (-æ) ou **Drýmus (-i)**, v. de Phocide, un peu au S. du *Cephisus* (Paus. 10, 33).

Drýmus (-i), 1) voy. *Drymæa*. — 2) place forte de l'Attique, sur les frontières de la Béotie.

Drymussa (-æ), île près de la côte d'Ionie, à l'opposite de *Clazomenæ*.

Drÿöpē (-ēs), fille du roi Dryops, fut aimée d'Apollon, de qui elle eut *Amphissus*. Elle fut ensuite enlevée par les Hamadryades et devint une nymphe.

Drÿopes (-um), Δρύοπες, peuple pélasge, établi d'abord en Thessalie, depuis le fl. Sperchius jusqu'au Parnasse, et plus tard dans la Doride, qui prit d'eux le nom de *Dryopis*. Chassés de la Doride par les Doriens, ils émigrèrent dans d'autres contrées et s'établirent enfin dans le Péloponnèse, l'Eubée et

l'Asie Mineure (Herodt. 1, 146, 8, 31; Paus. 4, 34; Strab. 7, 8, 13; Plin. 4, 1; Virg. *Æn.* 4, 146; Lucan. 3, 179).

Dūbis (-is) : le Doubs), rivière de la Gaule, qui a sa source dans le mt Jura (*Jurassus*), passe à Besançon (*Vesontio*) et se jette dans la Saône (*Arar*) près de Chalon (Cabillonum).

Dubris Portus (Douvres), port de mer des *Cantii*, dans la *Britannia*. Il y avait là une forteresse élevée par les Romains contre les pirates saxons.

Dūilius (-i), consul en 260 av. J.-C., remporta une victoire sur la flotte carthaginoise au moyen de grappins de fer (*corvi*) qui rapprochaient les vaisseaux ennemis des siens, et changeaient le combat sur mer en un combat de terre. Ce fut la première victoire navale gagnée par les Romains, et le souvenir en fut perpétué par une colonne érigée sur le forum et ornée des éperons des navires capturés (*columna rostrata*). L'inscription qu'elle porte est un précieux monument de la latinité de l'époque (Pol. 1, 22 et suiv.; Cic. *Cat. Maj.* 13; Tac. *Ann.* 1, 12).

Dulgibīni (-ōrum), peuple de Germanie, établi sur la rive occidentale du Weser.

Dūlichium. Voy. *Echinades*.

Dumnōrix (-igis), chef des Éduens, et frère de *Divitiacus*. Il était ennemi des Romains et fut mis à mort par ordre de César, en 54 av. J.-C.

Dunium. Voy. *Durotriges*.

Dūrius (-i) : auj. Duero, Douro), un des principaux fl. de l'Espagne, coulait près de *Numantia* et se jetait dans l'Océan Atlantique.

Durocortōrum (-i) : auj. Rheims), capitale des *Remi*, dans la Gaule Belgique; plus tard elle s'appela *Remi*.

Duronia (-æ), v. du Samnium en Italie, à l'E. des défilés du Caudium, ou Fourches Caudines.

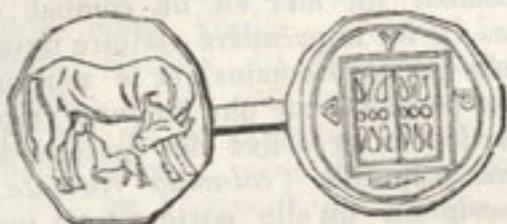
Durotriges (-um), peuple de la *Britannia*, dans le Dorsetshire et dans l'O. du Sommersetshire; sa capitale était *Dunium* (Dorchester).

Durovernum ou **Darvernum (-i)**, auj. Canterbury, v. des *Cantii* dans la *Britannia*, appelée plus tard *Can-tuarua*.

Dymas (-antis), père d'Hécube, nommée de là *Dymantis*.

Dyme (-es) ou **Dymæ** (-arum), v. dans l'O. de l'Achaïe, près de la côte; une des douze villes achéennes.

Dyrrhachium (-i : auj. Durazzo), appelée d'abord *Epidamnus*, v. de l'Illyrie grecque, sur une presqu'île de la mer Adriatique. Elle fut fondée par les Corcyréens et reçut le nom d'*Epidamnus*; mais les Romains, regardant ce nom comme de mauvais présage (*damnum*, dommage), le changèrent en celui de *Dyrrhachium*. C'était le lieu ordinaire de débarquement des personnes parties de *Brundisium* (Brindes).



Dyrrhachium.

E

Eboracum ou **Eburacum** (-i : York), ville des Brigantes en Bretagne; Agricola y établit une station romaine, et elle devint le principal établissement romain dans l'île; c'était à la fois un municipe et une colonie, et la résidence des empereurs romains quand ils visitaient la Bretagne. Les empereurs Septime-Sevère et Constance-Chlore y moururent.

Ebūdæ ou **Hebūdæ** (-arum : Hébrides), îles de l'Océan occidental à quelque distance de la Bretagne.

Eburōnes (-um), peuple germain qui franchit le Rhin et s'établit dans la Gaule Belgique entre le Rhin et la Meuse.



Eburones.

Ebuovices (voy. *Aulerci*).

Ēbūsus (-i : Liza), la plus grande des îles Pityuses, près de la côte orientale de l'Espagne, mise par quelques écrivains au nombre des Baléares.

Ecbtānā (-ōrum : Hamadan), grande ville, très-agréablement située près du pied du mont Oronte, au N. de la Grande Médie, fut la capitale du royaume des Mèdes et ensuite la résidence d'été des rois des Perses et des Parthes : on dit qu'elle fut fondée par Déjocès, premier roi des Mèdes.

Ecetra (-æ), ancienne ville des Volsques, détruite par les Romains à une époque reculée.

Echēdōrus (-i), petite rivière de Macédoine qui traverse la Mygdonie et tombe dans le golfe Thermaïque.

Echemus (-i), roi d'Arcadie, tua en combat singulier Hyllus, fils d'Hercule.

Ēchidna (-æ), monstre, moitié femme et moitié serpent, devint par Typhon mère de la Chimère, du chien à plusieurs têtes Orthus, du dragon aux cent têtes qui gardait les pommes des Hespérides, du dragon de Colchide, du Sphinx, de Cerbère (nommé de là *Echidneus canis*), de Scylla, de la Gorgone, de l'hydre de Lerne (*Echidna Lerneæ*), de l'aigle qui rongea le foie de Prométhée et du lion de Némée : elle fut tuée pendant son sommeil par Argus Panoptès.

Ēchīnādes (-um), groupe de petites îles à l'embouchure de l'Achéloüs, dépendant de l'Acarmanie, et formées, dit-on, par les alluvions de l'Achéloüs. Elles semblent avoir tiré leur nom de leur ressemblance avec un *echinus* (hérisson de mer). La plus grande de ces îles était nommée *Dulichium*, et faisait partie du royaume d'Ulysse, nommé pour cela *Dulichius*.

Ēchīōn (-ōnis), 1) un des héros nés des dents du dragon, semées par Cadmus : il fut époux d'Agavé et père de Penthée, nommé pour cela *Echionides*. — 2) fils d'Hermès (Mercure) et d'Antianira, prit part à la chasse de Calydon et à l'expédition des Argonautes (Pind. *Pyth.* 4, 179; Ovid. *Met.* 8, 310).

Ēchō (-ūs), nymphe qui occupait Junon en lui parlant sans cesse, tandis que Jupiter folâtrait avec les nymphes. Junon, pourtant, s'aperçut du tour et

punit Écho, en la changeant en écho; Écho devint alors amoureuse de Narcisse; mais, cet amour n'étant pas payé de retour, elle s'abîma dans sa douleur et enfin il ne resta plus rien d'elle que sa voix (Ovid. *Met.* 3, 341-510).

Edessa (-æ), 1) appelée aussi Antioche Callirhoé, très-ancienne ville du nord de la Mésopotamie, capitale de l'Osroène et siège d'un royaume indépendant de 137 av. J.-C. à 216 apr. J.-C. (voy. *Ab-*



Edesse en Mésopotamie.

garus). — 2) ville de Macédoine, où l'on enterrait les rois.

Edetāni ou **Ledetāni** (-ōrum), peuple de l'Espagne Tarraconaise, à l'E. des Celtibériens.

Ēdōni ou **Edones** (-um), peuple de Thrace entre le Nestus et le Strymon, célèbre par le culte orgiaque de Bacchus. De là *Edōnis* dans les poètes latins signifie une Bacchante, et *Ēdōnus* est employé comme synonyme de Thrace.

Ēctiōn (-ōnis), roi de Thèbes Placienne en Cilicie, et père d'Andromaque, femme d'Hector.

Egeria (v. *Ægeria*).

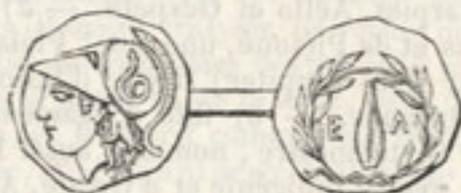
Egesta (v. *Segesta*).

Egnātia (-æ), ville d'Apulie sur la côte, appelée Gnatia par Horace; elle était célèbre par une pierre ou autel miraculeux, où le bois et l'encens s'enflammaient d'eux-mêmes; prodige qui amusa Horace et ses amis et que celui-ci regardait comme un tour de charlatans. Egnatia était située sur la grande route de Rome à Brindes, qui d'Egnatia à Brindes portait le nom de *via Egnatia*. La continuation de cette route de l'autre côté de l'Adriatique, de Dyrrhachium à Byzance, portait aussi le nom de *via Egnatia*. C'était la grande route militaire entre l'Italie et l'Orient. Commencant à Dyrrhachium, elle passait par Lychnidus, Héraclée, Lyncestis, Edesse,

Thessalonique, Amphipolis, Philippes, et, traversant toute la Thrace, elle atteignait enfin Byzance (Hor. *Sat.* 1, 5, 97).

Ēiōn (-ōnis), ville de Thrace, à l'embouchure du Strymon, à 25 stades d'Amphipolis, dont elle était le port.

Elea (-æ), ancienne ville sur la côte d'Éolide en Asie Mineure, servit ensuite de port à Pergame; le golfe sur lequel elle était située prit le nom de Golfe Élaitique.



Elea.

Eleūs (-untis) ou **Eleus** (-untis), ville dans le S.-E. de la Chersonnèse de Thrace, avec un port et un temple de Protésilas.

Elagabālus (-i), empereur romain (218-222), fils de Julie Soémias et de Varius Marcellus, naquit à Émèse vers 205 et fut nommé Élagabale, parce que dans son enfance il fut prêtre du Soleil syro-phénicien à Émèse, et que ce dieu était nommé Élagabale. Il obtint la pourpre à l'âge de treize ans par les intrigues de son aïeule, Julia Mæsa, qui fit courir le bruit qu'il était fils de Caracalla. A son avènement il prit le nom de Marc-Aurèle Antonin. Ce fut un prince d'une folie, d'une superstition et d'une corruption incroyables. Il fut tué par les soldats en 222 et eut pour successeur son cousin Alexandre Sévère.



Élagabale, emper. rom.,
ap. J.-C. 218-222.

Elana (v. *Ælana*).

Ēlātēa (-æ), 1) ville de Phocide, située près du Céphise dans une vallée fertile, passage important de Thessalie

en Béotie. — 2) ville de la Pélasgiotide, en Thessalie, près de Gonni. — 3) ou Elatrea, ville d'Épire, près des sources du Cocyte.

Ēlātus (-i), un des Lapithes, père de Caneus, nommé de là Elateius.

Ēlāver (-ēris : Allier), rivière d'Aquitaine, tributaire de la Loire.

Elea (v. *Velia*).

Ēlectra (-æ), c.-à-d. éclatante ou brillante, 1) fille de l'Océan et de Téthys, femme de Thaumás, et mère d'Iris et des Harpies, Aëlle et Ocypète. — 2) fille d'Atlas et de Pléioné, une des 7 Pléiades, et par Zeus (Jupiter) mère d'Iasion et de Dardanus. — 3) fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, nommée aussi Laodicé, sœur d'Iphigénie et d'Oreste. Après le meurtre de son père par sa mère, elle sauva la vie de son jeune frère Oreste en l'envoyant chez le roi Strophius jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge d'homme. Électre l'excita alors à venger la mort d'Agamemnon, et l'aida à faire périr leur mère Clytemnestre (v. Oreste). Après la mort de celle-ci, Oreste donna sa sœur en mariage à son ami Pylade.

Electrides Insulæ (v. *Eridanus*).

Ēlectrŷon (-ōnis), fils de Persée et d'Andromède, et père d'Alcmène, femme d'Amphitryon. Pour les détails, v. *Amphitryon*.

Ēlēon (-ōnis), ville de Béotie près de Tanagre.

Elephantine (-es), île du Nil, avec une ville du même nom, en face de Syène, à 7 stades au-dessous de la petite cataracte, était la station frontière de l'Égypte du côté de l'Éthiopie, et avait une forte garnison sous les Perses et les Romains.

Ēleusis (-īnis), ville et deme de l'Attique, au N.-O. d'Athènes, sur la côte, près des frontières de Mégare. Elle possédait un magnifique temple de Déméter (Cérès) et donna son nom aux grandes fêtes

et mystères Éleusiniens qui étaient célébrés en l'honneur de Déméter et de Perséphoné (Proserpine).

Ēleutherna, v. de l'intérieur de la Crète.



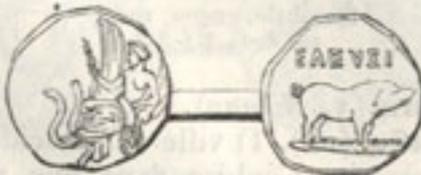
Ēleutherna en Crète.

Ēlicŷus (-i), surnom de Jupiter à Rome, parce qu'on l'invoquait pour lancer la foudre (*elicere*, attirer par des enchantements).

Elimberrum (voy. *Ausci*).

Ēlīmea-ia (-æ), ou **Ēlīmiōtis**, district de Macédoine sur les frontières de l'Épire et de la Thessalie, appartenant primitivement à l'Illyrie. Ses habitants, les Elimæi, étaient Épirotes.

Ēlis (-īdis), contrée sur la côte O. du Péloponnèse, bornée par l'Achaïe au N., par l'Arcadie à l'E., la Messénie au S. et la mer Ionienne à l'O. ; elle était divisée en 8 parties : 1) Élide propre ou basse Élide au N., arrosée par le Pénée, dont la capitale était aussi nommée Élis. — 2) Pisatis, au centre, dont la capitale était Pise. — 3) Triphylia au S., dont Pylos était la capitale, située entre l'Alphée et la Néda. Dans les temps héroïques nous trouvons le royaume de Nestor et les Pélides au sud de l'Élide ; tandis que le N. du pays était habité par les Épéens, avec lesquels quelques tribus étoliennes étaient mêlées. A la conquête du Péloponnèse par les Héraclides, le chef étolien Oxylus reçut l'Élide pour sa part de la conquête, et ce fut l'union de ses compagnons Étoliens et Doriens avec les Épéens qui forma la population subséquente du pays, sous le nom général d'Éléens. Élis devait son importance en Grèce au culte de Zeus (Jupiter) à Olympie près de Pise, en l'honneur duquel on célébrait de grands jeux tous les 4 ans (v. *Olympia*). Comme ces jeux étaient communs à toute la Grèce, le territoire



Ēleusis.

d'Élis fut déclaré sacré et ses habitants jouissaient des privilèges des prêtres.



Elis.



Elis.

Elissa (v. *Dido*).

Ellōpia (-æ), 1) district du N. de l'Eubée près du promontoire Cenæum avec une ville du même nom. Toute l'île d'Eubée est quelquefois nommée Ellopia. — 2) ancien nom d'un district autour de Dodone en Épire.

Élōne (-es), ville des Perrhèbes, en Thessalie, nommée plus tard Limone.

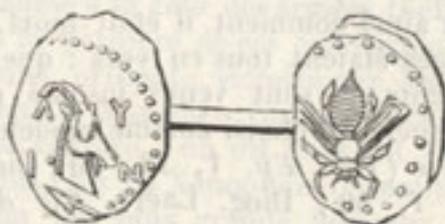
Elpēnor (-oris), un des compagnons d'Ulysse, métamorphosés en porcs par Circé et rendus ensuite à la forme humaine. Pris de vin, Elpēnor s'endormit un jour sur le toit de Circé et se rompit le cou.

Elusātes (-um), peuple d'Aquitaine dans l'intérieur du pays.

Élymāis (-idis), district de la Susiane qui tirait son nom des Elymaï ou Elymi, peuple belliqueux et pillard. On les trouve aussi dans les montagnes de la Grande Médie et ils étaient probablement au nombre des plus anciens habitants du pays au N. du golfe Persique. Dans l'Ancien Testament la Susiane est appelée Élam.

Élymus (-i), fils naturel d'Anchise et frère d'Éryx; un des Troyens qui s'enfuirent de Troie en Sicile. Avec l'aide d'Énée ils bâtirent les villes d'Égeste et d'Élyme. Les Troyens qui s'établirent dans cette partie de la Sicile s'appelaient Elymi, du nom d'Elymus.

Elȳrus (-i), Ἐλυρος, v. dans l'Ouest de la Crète, au S. de Cydonia.



Elyrus en Crète.

Elysium (-i), les champs Élysées. Dans Homère l'Élysée ne forme pas une partie des royaumes des morts. Il le place dans la partie O. de la terre, près de l'Océan, et le décrit comme une terre heureuse, où il n'y a ni neige, ni froid, ni pluie. Les héros favorisés, comme Ménélas, y passent sans mourir, et vivent heureux sous les lois de Rhadamanthe. Dans les poètes latins l'Élysée est une partie du monde inférieur, et la résidence des ombres des justes (Hom. *Od.* 4, 563 et suiv.; Eurip. *Hel.* 1676; Hesiod. *Op. et dies.* 167 et suiv.; Virg. *Æn.* 6, 541 et suiv.).

Ēmāthia (-æ), district de Macédoine entre l'Haliacmon et l'Axius. Les poètes donnent souvent le nom d'Ēmāthia à toute la Macédoine, et quelquefois même à la Thessalie voisine.

Ēmāthides (-um), les 9 filles de Piérus, roi d'Ēmathie.

Ēmēsa ou **Emisa** (-æ), ville de Syrie sur la rive E. de l'Oronte, patrie d'Élagabale.

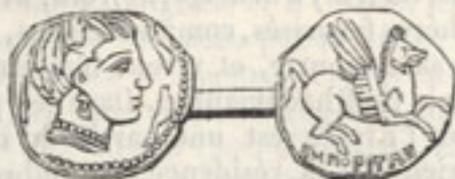


Emesa.

Empēdōcles (-is), philosophe d'Agrigente en Sicile, florissait vers 444 av. J.-C. Il était instruit et éloquent, et, à cause de ses succès dans la guérison des maladies, il passait pour magicien. On dit que sa mort fut aussi merveilleuse que sa vie. Une tradition rapportait qu'il se jeta dans les flammes du mont Ætna,

afin que sa disparition subite le fit passer pour un dieu; mais on ajoutait que le volcan rejeta une de ses sandales, et révéla ainsi comment il était mort. Ses ouvrages étaient tous en vers: quelques fragments en sont venus jusqu'à nous. Empédocle fut choisi comme modèle par Lucrèce (Hor. *Ep.* 1, 12, 20; Cic. *de Orat.* 1, 50; Diog. Laërt. *Vie d'Empédocle.*).

Empōriæ (-ārum) ou **Empōrium (-i)**, auj. *Ampurias*, ville des Indigètes, dans l'Espagne Tarraconaise, près des Pyrénées, située sur la rivière Clodius, fondée par les Phocéens de Marseille.



Emporia.

Empūsa (-æ), spectre monstrueux qui, disait-on, dévorait des êtres humains.

Encēlādus (-i), fils de Tartarus et de Gé (la Terre), et un des géants aux cents bras qui firent la guerre aux dieux. Il fut tué par Zeus (Jupiter) qui l'enterra sous le mont *Ætna* (Apollod., 1, 6, 1 et 2; Virg. *Æn.*, 3, 378; Ovid. *Met.* 1, 151; *Fast.*, 5, 35).

Endymion (-ōnis), jeune homme renommé pour sa beauté et son sommeil continuel. Comme il dormait sur le mont *Latmus*, en Carie, sa beauté surprenante enflamma le cœur froid de *Séléné* (la Lune) qui descendit près de lui, l'embrassa, et reposa près de lui; son sommeil éternel sur le *Latmus* est attribué à diverses causes. Mais on croyait généralement que *Séléné* l'avait endormi pour pouvoir l'embrasser à son insu (Prop. 2, 15; Cic. *Tusc.* 1; Juven. 10; Théocr. 3; Paus. 5, 1; 6, 20).

Engyūm (-i), ville de l'intérieur de la Sicile, possédait un temple célèbre de la grande mère des dieux.

Enīpeus (-ēos ou -ēi), rivière de Thessalie, prenant sa source au mont *Othrys*, recevant l'*Apidanus* près de *Pharsale*, et se jetant dans le *Pénée*. *Poséidon* (*Neptune*) prit la forme du dieu de cette

rivière pour posséder *Tyro*, qui aimait *Enipeus*: elle devint, par *Poséidon*, mère de *Pélias* et de *Nélée* (Ovid. *Am.* 3, 5).

Enna ou **Henna (-æ)**, ancienne ville des Sicules, en Sicile, sur la route de *Catane* à *Agrigente*, que l'on disait être au centre de l'île. Elle était entourée de plaines fertiles qui portaient d'abondantes moissons. C'était un des principaux lieux où l'on adorait *Déméter* (*Cérès*), et, suivant une ancienne tradition, ce fut dans une prairie fleurie près de cette ville que *Pluton* enleva *Proserpine* (Mela, 2, 7; Cic. *Verr.* 3, 49; 4, 104; Ovid. *Fast.* 4, 422; Liv. 24, 37).



Enna en Sicile.

Ennius (-i), Q., poète romain, né à *Rudies* en Calabre, en 239 av. J.-C. Il était Grec de naissance, mais sujet de Rome, et servit dans les armées romaines en 204. *Caton*, alors questeur, trouva *Ennius* en Sardaigne, et l'emmena à Rome. En 180 *Ennius* accompagna *M. Fulvius Nobilior* pendant la campagne d'*Étolie*, et partagea son triomphe, car le fils de *Nobilior*, *Ennius*, avancé en âge, obtint les droits de citoyen romain. Il vécut en instruisant les jeunes nobles de Rome. Il était très-lié avec le premier *Africain*; il mourut en 169 à l'âge de soixante-dix ans, et fut enterré dans le tombeau des *Scipions*. *Ennius* était regardé par les Romains comme le père de leur poésie, mais tous ses ouvrages sont perdus à l'exception de quelques fragments. Son œuvre la plus importante était un poème épique en vers hexamètres, intitulé *Annales*, comprenant l'histoire de Rome depuis les temps les plus reculés jusqu'à sa propre époque (Nep. *Cat.* 1; Cic. *Arch.* 9; *Brut.* 20; *Cat. Maj.* 5; *Tusc.* 1, 2; Ovid. *Trist.* 2, 22; 424; *Lucr.* 1, 118; *Quintil.* 10, 1).

Entella (-æ), ville des *Sicanes* dans

l'intérieur de l'île, à l'O., fondée, dit-on, par Entellus, un des compagnons du Troyen Aceste (Diod. Sic. 14, 9; 15, 7. D. 16, 67. Cic. *Verr.* 3, 43, 81).



Entella en Sicile.

Ēnǎlius (-i), le Belliqueux, se rencontre souvent dans l'Illiade (jamais dans l'Odyssée) comme épithète d'Arès (Mars). Plus tard Enyalius et Arès furent distingués comme deux dieux différents présidant à la guerre : le nom est évidemment dérivé d'Enyo.

Enyō (-ūs), déesse de la guerre qui se plaît au milieu du sang et des villes détruites, et accompagne Arès dans les batailles. Pour la déesse romaine de la guerre, voir *Bellona*.

Eordæa (-æ), district et ville dans le N.-O. de la Macédoine, habités par les Eordi.

Ēōs (en latin *Aurora* (-æ)), déesse de l'aurore, fille d'Hypérion et de Thia ou Euryphassa, ou de Pallas suivant Ovide. A la fin de chaque nuit elle quittait la couche de son époux Tithon, et sur un char, trainé par des chevaux rapides, elle montait de la rivière Océan vers le ciel pour annoncer le retour de la lumière du soleil. Elle avait à ses côtés plusieurs jeunes Grecs distingués par leur beauté, comme *Orion*, *Céphale* et *Tithon*; d'où *Tithonia conjux*, l'épouse de Tithon dans Ovide, et l'amante de *Céphale* dans les poètes modernes. Elle eut de Tithon un fils nommé Memnon.

Ēpāmīondas (-æ), homme d'État et général thébain, fils de Polymnis, naquit et grandit dans la pauvreté, bien qu'il fût de famille noble. Il sauva la vie de Pélopidas dans un combat (385 av. J.-C.) et vécut dès lors avec lui dans une étroite amitié. Après que les Spartiates furent chassés de Thèbes, 379, Épaminondas prit une part active aux affaires publiques. Il remporta une grande victoire sur les Spartiates à Leuctres (371), victoire qui

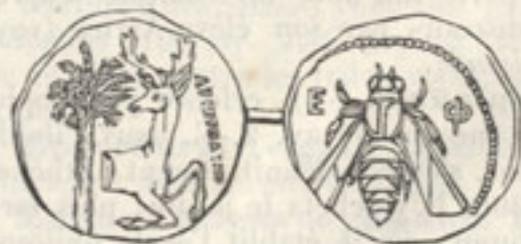
détruisit la suprématie de Sparte en Grèce. Quatre fois il envahit avec succès le Péloponnèse à la tête des armées thébaines. Dans la dernière de ces campagnes il gagna une brillante victoire sur les Macédoniens à Mantinée; mais il mourut en pleine victoire : on dit qu'il fut tué par Gryllus, fils de Xénophon. Épaminondas fut un des plus grands hommes de la Grèce. Il donna à Thèbes la suprématie sur la Grèce, suprématie qu'elle perdit dès qu'il fut mort; dans la vie publique comme dans la vie privée, il fut remarquable par son intégrité et sa grandeur d'âme, et il mit en pratique les préceptes de la philosophie, qu'il étudia avec ardeur (Plut. *Vies parall.*; Nep.; Paus.; Xénoph. *Quæst. Græc.*; Diod. 15; Polyb. 1).

Ēpāphus (-i), fils de Jupiter et d'Io, né sur le fleuve du Nil. Après les longues courses de sa mère il devint roi d'Égypte et bâtit Memphis (Herodt. 2, 153; Ovid. *Met.* 1, 699).

Epei (v. *Elis*).

Ēpēus (-i), fils de Panopée et constructeur du cheval de Troie.

Ēphēsus (-i), la principale des 12 villes ioniennes sur la côte d'Asie Mineure. Dans la plaine, hors de son enceinte, s'élevait le célèbre temple d'Artémis (Diane), qui fut bâti dans le sixième siècle av. J.-C. et qui, après avoir été brûlé par Hérostrate dans la nuit où naquit Alexandre le Grand (356 av. J.-C.), fut relevé par les efforts réunis de tous les États ioniens, et fut regardé comme une des merveilles du monde. Comme le reste de l'Ionie, Éphèse tomba tour à tour sous la domination de Crésus, des Perses, des Macédoniens et des Romains. Elle fut toujours très-florissante, et le devint encore plus par la décadence des autres villes d'Ionie. Dans l'histoire primitive de l'Église chrétienne, il est à re-



Éphèse.

marquer qu'elle fut visitée par saint Paul et par saint Jean qui adressèrent aussi des épîtres à l'Église établie à Ephèse.

Ephialtes (-is), 1), un des Aloïdes (v. *Aloeus*. — 2) Malien, qui, en 480 av. J.-C., lorsque Léonidas défendait le passage des Thermopyles, guida un corps de Perses dans un sentier de la montagne, et leur permit ainsi de tomber sur les derrières des Grecs. — 3) homme d'État athénien, ami et partisan de Périclès qu'il seconda dans ses mesures politiques.

Ephorus (-i), de Cyme en Éolide, célèbre historien grec, contemporain de Philippe et d'Alexandre, florissait vers 340 av. J.-C. Il écrivit une histoire universelle, premier essai de ce genre en Grèce; son œuvre a péri à l'exception de quelques fragments (Quintil. 10, 1).

Ephyra (-æ), ancien nom de Corinthe, d'où Éphyrète est employé comme synonyme de Corinthien (v. *Corinthus*).

Epicaste, nommée d'ordinaire Jo-caste.

Epicharmus (-i), le premier des poètes comiques doriens, né dans l'île de Cos vers 540 av. J.-C., fut amené enfant à Mégare en Sicile, et passa la dernière partie de sa vie à Syracuse à la cour d'Hiéron. Il mourut à quatre-vingt-dix ans (450) ou à quatre-vingt-dix-sept ans (443). Épicharme donna à la comédie une nouvelle forme et y introduisit une action régulière; son style était élégant, et ses pièces abondaient en maximes philosophiques et morales (Hor. *Ep.* 2, 1, 58; Diog. L. 3 et 8; Cic. *ad Att.* 1, 19).

Epimenidii Locri. Voy. *Locris*.

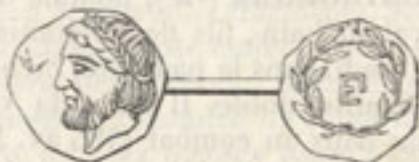
Epictetus (-i), d'Hiérapolis en Phrygie, célèbre philosophe stoïcien, affranchi d'Épaphrodite, qui était lui-même affranchi de Néron. Chassé de Rome par Domitien, il s'établit à Nicopolis en Épire: il ne laissa aucun ouvrage, et le court Manuel (*Enchiridion*) qui porte son nom fut compilé d'après ses discours par son élève Arrien (voy. *Arrianus*).

Épicurus (-i), célèbre philosophe grec, né en 342 av. J.-C. dans l'île de Samos, s'établit définitivement à Athènes en 306. Il y acheta le jardin, plus tard si connu, où il établit l'école philoso-

phique nommée épicurienne. Il mourut en 270 à l'âge de soixante-douze ans après une maladie longue et douloureuse, qu'il supporta avec une patience et un courage vraiment philosophiques. Épicure est le chef de cette école philosophique qui enseigne que le *summum bonum*, ou souverain bien, c'est le bonheur. Le bonheur que ses disciples devaient chercher n'était pas le plaisir des sens, mais la paix de l'âme, résultat de la pratique de toutes les vertus. Suivant l'enseignement de son école, il faut pratiquer la vertu parce qu'elle mène au bonheur, tandis que les Stoïciens enseignent qu'il faut cultiver la vertu pour elle-même, et sans tenir compte du bonheur qui doit en résulter. Dans la partie physique de sa philosophie il suivit les doctrines atomistiques de Démocrite et de Diagoras. Les disciples d'Épicure étaient très-nombreux, et extrêmement attachés à leur maître. Son système a été vivement attaqué parce qu'après Épicure, les hommes qui se donnaient pour ses disciples s'abandonnèrent aux seuls plaisirs des sens, parce qu'il a été imparfaitement compris, et aussi parce qu'il était en réalité fondé sur un principe faux, en subordonnant la vertu au bonheur qui en est la conséquence.

Epidamnus. Voy. *Dyrrachium*.

Épidaure (-i), 1), ville d'Argolide sur le golfe Saronique, formait avec l'Épidaurie, son territoire, un district indépendant d'Argos, et elle ne fut pas réunie à l'Argolide jusqu'à l'époque des Romains. Elle était le siège principal du culte d'Esculape, dont le temple était situé à environ 5 milles de la ville; — 2) surnommée Limera, ville de Laconie, sur la côte orientale, fondée, dit-on, par Épidaure d'Argolide.



Épidaure.

Épigoni (-orum), c'est-à-dire les descendants, nom des fils des sept héros qui périrent devant Thèbes (voy. *Adras-*

tus). Dix ans après leur mort, les descendants des sept héros marchèrent contre Thèbes qu'ils prirent et rasèrent. Les noms des Épignes ne sont pas les mêmes sur toutes les listes : la plus commune contient ceux d'Alcmaon, Ægialeus, Diomède, Promachus, Sthénéus, Thersander et Euryalus.

Epiménides (-is), célèbre poète et prophète de Crète, dont l'histoire est en grande partie mythique. Une légende raconte que, dans son enfance, il fut envoyé par son père à la recherche d'un mouton, et que, cherchant au milieu du jour un abri contre l'ardeur du soleil, il entra dans une caverne et s'y endormit d'un profond sommeil qui dura cinquante-sept ans. A son réveil, de retour chez lui, il trouva, à son grand étonnement, que son jeune frère était devenu un vieillard. Cependant sa visite à Athènes est un fait historique, et sert à fixer l'époque où il vivait. Les Athéniens décimés par la peste, punition du sacrilège Cylonien, ἀγος Κυλώνειον (voy. *Cylon*), invitèrent Epiménide à venir purifier la ville. En conséquence, Epiménide vint à Athènes vers 596 av. J.-C. et y accomplit certains rites et sacrifices mystérieux qui amenèrent la fin de la peste. Les anciens lui attribuaient un grand nombre d'ouvrages, et l'apôtre saint Paul (*Titus*, c. 12) a conservé de lui un vers célèbre contre les Crétois (*Diog. L. in Vit.*; *Paus.* 1, 14; *Plut. Solon*; *Strab.* 10; *Cic. Div.* 1; *Val. Max.* 8, 13; *Plin.* 7, 12).

Epimetheus. Voy. *Prométhée* et *Pandore*.

Epiphānes (-is), surnom d'Antiochus IV, roi de Syrie.

Epiphānīa ou **-ēa (-æ)**, 1) v. de Syrie (Anc. Test., Hamath) dans le district de Cassiotis sur la rive gauche de l'Oronte. — 2) de Cilicie près des Pyles



Epiphania en Syrie.

Amanides, anciennement appelée OEnian-dus.

Epipolæ. Voy. *Syracuse*.

Ēpīrus (-i), c'est-à-dire le Continent, contrée du N.-O. de la Grèce, ainsi nommée pour la distinguer de Corcyre et des autres îles de la côte. Homère donne le nom d'Épire à toute la côte O. de la Grèce, et y joint ainsi l'Acarnanie. L'Épire était bornée par l'Illyrie et la Macédoine au N., la Thessalie à l'E., l'Acarnanie et le golfe d'Ambracie au S. et la mer Ionienne à l'O. Les habitants étaient nombreux, mais n'étaient pas de pur sang hellénique. Ils semblent avoir été un mélange de Pélasges et d'Illyriens. L'ancien oracle de Dodone dans ce pays était d'origine pélasgique. L'Épire contenait quatorze tribus différentes. Les plus importantes étaient les Chaones, les Thesprotés et les Molosses, qui donnaient leurs noms aux trois principales divisions du pays : Chaonie, Thesprotie, et Molosside. Les diverses tribus étaient originairement gouvernées par leurs propres chefs. Les princes molosses qui tiraient leur origine de Pyrrhus (voy. *Néoptolème*), fils d'Achille, acquirent plus tard la souveraineté de tout le pays et prirent le titre de rois d'Épire. Le plus célèbre fut Pyrrhus qui fit la guerre aux Romains.



Épire.

Epirus Nova. Voy. *Illyricum*.

Ēpōrēdia (-æ : Ivree), ville de la Gaule Cisalpine sur la Doise (Duria), dans le territoire des Salassi, colonisée par les Romains (100 av. J.-C.) pour servir de rempart contre les tribus voisines des Alpes.

Eporedorix (-igis), noble Éduen qui sert dans l'armée de César.

Ēquus Tūtīcus ou **Æquum Tuticum (-i)**, petite ville des Hirpins

dans le Samnium à 21 milles de Bénévent (Hor. *Sat.* 1, 5, 87; Cic. *ad Att.* 6, 1).

Eræ (-ārum), petit port fortifié sur la côte d'Ionie, au N. de Téos.

Ērāna (-æ), ville dans le mt Amanus, chef-lieu des Éleutherocilices, au temps de Cicéron.

Ērāsīnus (-ī), principale rivière de l'Argolide, prend naissance dans le lac Stymphale, et, après avoir disparu sous terre, se jette par le marais de Lerne dans le golfe Argolique.

Ērāsistrātus (-ī), célèbre médecin et chirurgien, né à Iulis dans l'île de Céos, fleurissait de 300 à 260 av. J.-C. et fonda l'école de médecine d'Alexandrie.

Ērātō (-ūs), une des Muses (voy. *Musæ*).

Ērātosthēnes (-is), de Cyrène, né en 276 av. J.-C., fut mis par Ptolémée Évergète à la tête de la bibliothèque d'Alexandrie. Il se laissa mourir de faim à Alexandrie à l'âge de quatre-vingts ans vers 196 av. J.-C. Il avait perdu la vue et était fatigué de la vie. C'était un homme d'un savoir immense, et il écrivit sur presque toutes les branches des connaissances de son temps : astronomie, géométrie, géographie, philosophie, histoire et grammaire. Ses ouvrages ont péri à l'exception de quelques fragments. Le plus célèbre était un traité méthodique de géographie dont Strabon a fait grand usage (Cic. *ad Att.* 2, 6; Varro, *R.* 1, 2).

Ērēbus (-ī), fils de Chaos, eut Æther et Hemera (le Jour) de Nox (la Nuit). Ce nom signifie ténèbres, et c'est pour cela qu'on l'applique à l'espace sombre qui s'étend sous la terre, et par lequel passent les ombres pour aller dans l'Hadès.

Erechtheum. Voy. *Erichthonius*.

Erēchtheus. Voy. *Erichthonius*.

Erēsus ou **Ēressus** (-ī), ville de la côte O. de l'île de Lesbos, patrie de Théophraste et, selon quelques-uns, de Sappho.

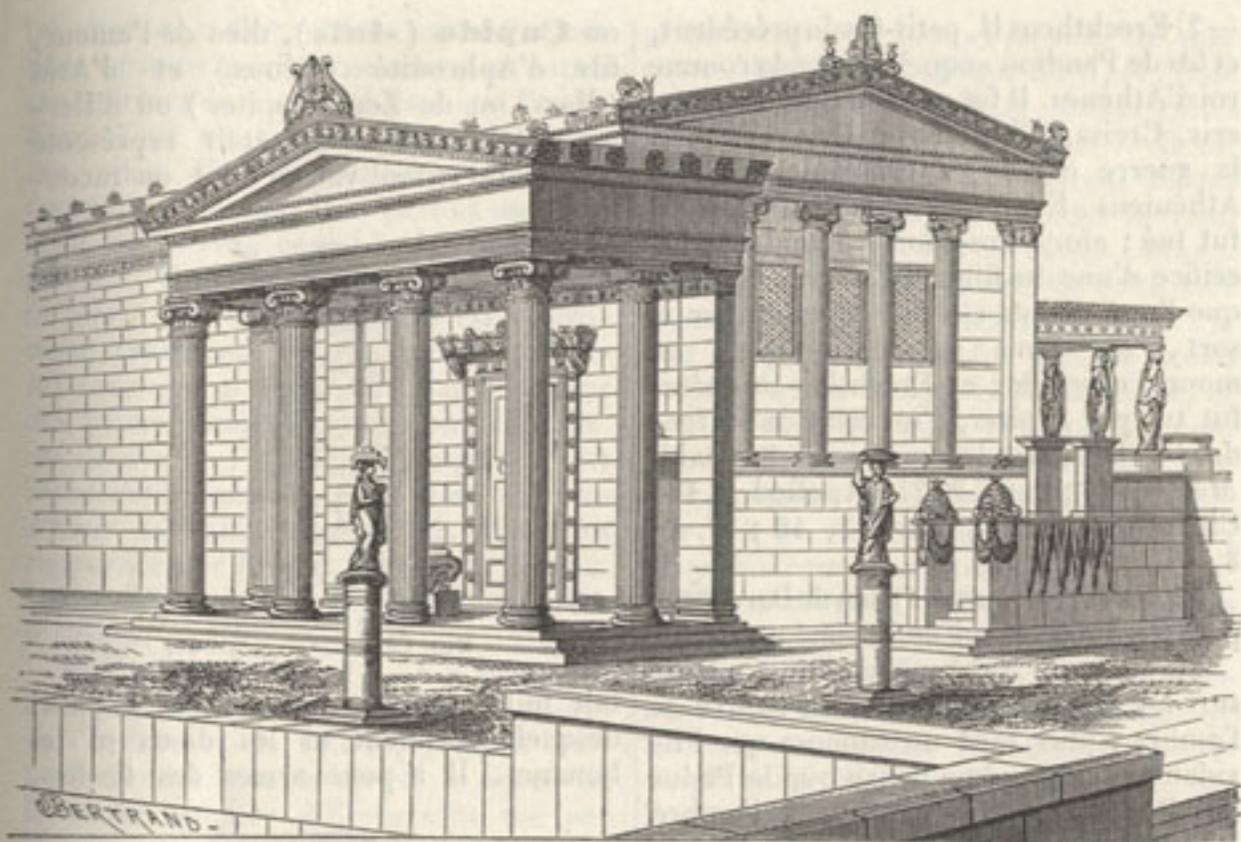
Erētria (-æ), une des principales villes d'Eubée, située sur l'Euripe avec un port, Porthmos, fut fondée par les Athéniens, mais elle avait une population

mêlée, et composée en partie de Doriens; son commerce et sa marine lui donnèrent de l'importance à une époque reculée; elle disputa à Chalcis la suprématie de l'Eubée et fonda des colonies en Macédoine et en Italie. Elle fut détruite par les Perses 490 av. J.-C. et la plupart de ses habitants furent emmenés en esclavage (Paus. 7, 8; Mela 5, 7; Plin. 4, 12; Nep. *Milt.* 4).

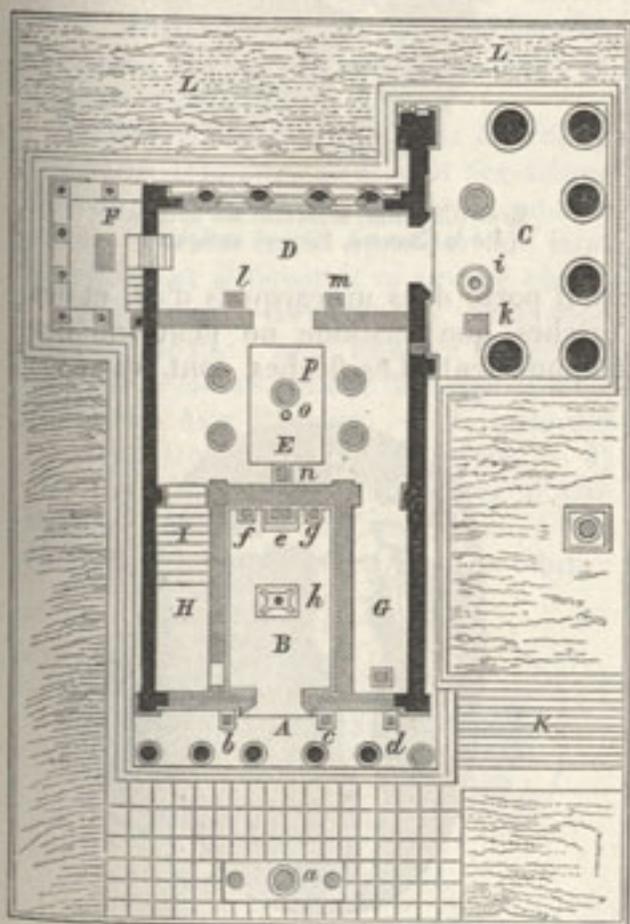


Érétie en Eubée.

Erīchthōnius (-æ), ou **Erechtheus** (-eos ou ei). Dans les anciens mythes ces deux noms indiquent le même personnage; mais les anciens écrivains mentionnent deux héros, l'un nommé Erichthonius ou Erechtheus I^{er} et l'autre Erechtheus II. 1) Erichthonius ou Erechtheus I^{er}, fils d'Héphaëstus (Vulcain) et d'Atthis, fille de Cranaüs. Athéné (Minerve) éleva l'enfant à l'insu des autres dieux et le confia à Agraulos, Pandrosos et Hersé, caché dans un coffre qu'il leur était défendu d'ouvrir; mais ceux-ci, ayant enfreint ces ordres, virent l'enfant sous la forme d'un serpent ou enlacé par un serpent. A cette vue ils furent pris d'un accès de folie et se précipitèrent du rocher de l'Acropole. Erichthonius devint ensuite roi d'Athènes et eut pour successeur sur le trône son fils Pandion. On dit qu'il introduisit le culte d'Athéné, qu'il établit la fête des Panathénées et qu'il bâtit un temple d'Athéné sur l'Acropole. Lorsque Athéné et Poseidon (Neptune) se disputèrent la possession de l'Attique, Erichthonius se déclara en faveur d'Athéné. Il fut de plus le premier qui fit usage d'un char à quatre chevaux, et c'est pour cela qu'il fut placé parmi les étoiles comme cocher. Il fut adoré comme dieu après sa mort, et un temple, nommé Erechtheum, lui fut bâti sur l'Acropole (Ovid. *Met.* 2, 553; Hygin. *Fab.* 166; Apollod. 3, 14; Paus. 4, 2; Virg. *Georg.* 3, 113).



L'Erechtheum restauré.



Coupe géométrale de l'Erechtheum.

DIVISIONS.

TEMPLE D'ATHÉNÉ POLIAS.

Pandroseum, divisé en Pandroseum propre et en Cecropium.

A. Portique oriental; entrée du temple d'Athéné Polias.

B. Temple d'Athéné Polias.

a. Autel de Zeus Hypatos.

b. c. d. Autels de Posidon-Erechtheus, de Butes et d'Hephaestus.

e. Palladium.

f. Statues d'Hermès.

g. Siège de Dédale.

h. Lampe d'or de Callimaque.

C. Portique du nord; entrée du Pandroseum.

i. La source salée.

k. Ouverture dans le pavé, où l'on voyait les traces du trident de Posidon.

D. Pronaos du Pandroseum, servant aussi d'entrée dans le Cecropium.

l. m. Autels dont l'un était consacré à Halo.

E. Cella de Pandrosus.

n. Statue de Pandrosus.

o. Olivier.

p. Autel de Zeus Hyrcens.

F. Portique du sud: le Cecropium.

G. Passage à niveau du Pandroseum, conduisant aux souterrains de l'édifice.

H. Passage de communication, au moyen de l'escalier i, entre les temples de Polias et de Pandrosus.

K. Escalier pour descendre au Temenos.

L. Temenos ou enceinte sacrée de l'édifice.



Une des caryatides supportant le portique sud de l'Erechtheum.

— 2) Erechtheus II, petit-fils du précédent, et fils de Pandion auquel il succéda comme roi d'Athènes. Il fut père de Cécrops, Procris, Creisa, Chthonia et Orithya. Dans la guerre entre les Éleusiniens et les Athéniens, Eumolpus, fils de Poseidon, fut tué; alors Poseidon demanda le sacrifice d'une des filles d'Érechthée. Lorsque l'une d'elles eut été désignée par le sort, ses trois sœurs résolurent de mourir avec elle; et Érechthée lui-même fut tué par Jupiter, d'un éclat de sa foudre, à la demande de Poseidon (Ovid. *Met.* 6, 877; Paus. 2, 25; Apollod. 3, 15; Cic. *pro Sest.* 21; *Tusc.* 1, 48; *N. D.* 3, 15.)

Erichthonius (-i), fils de Dardanus, père de Tros, et roi de Troie.

Ērīdānus (-i), dieu d'une rivière sur les bords de laquelle on trouva de l'ambre; plus tard on supposa que l'Ēridanus était le même fleuve que le Padus (le Pô), parce qu'on trouva de l'ambre à son embouchure; c'est pour cela que les *Electrides insulæ* ou îles d'ambre sont placées à l'embouchure du Pô, et on suppose que Phaëthon y tomba quand il fut frappé par la foudre de Zeus (Jupiter).

Ērīgōne (-es), 1) fille d'Icare, aimée de Bacchus. Pour les détails v. Icarus. — 2) fille d'Égisthe et de Clytemnestre.

Ērinna (-æ), poétesse lesbienne, contemporaine et amie de Sappho (v. 612 av. J.-C.), mourut à dix-neuf ans, mais laissa des poèmes que l'on jugeait dignes d'être mis au même rang que ceux d'Homère.

Erinyes. Voy. *Euménides*.

Ērīphyle (-es), fille de Talaüs et femme d'Amphiaräus qu'elle trahit pour l'amour du collier d'Harmonia; c'est pourquoi elle fut tuée par son fils Alcmaëon (pour les détails, voy. *Amphiaräus*, *Alcmaëon*).

Ēris (-idos), en latin **Discordia (-æ)**, déesse de la Discorde, amie et sœur d'Arès (Mars), et qui se plaisait avec lui dans le tumulte de la guerre. Ce fut Eris qui jeta dans l'assemblée des dieux la pomme, cause de tant de souffrances et de guerres (voy. *Paris*).

Eros (-ōtis), en latin **Amor (oris)**

ou **Cupido (-inis)**, dieu de l'amour, fils d'Aphrodité (Vénus) et d'Arès (Mars) ou de Zeus (Jupiter) ou d'Hermès (Mercure). Il était représenté comme un enfant volage dont on racou-



Eros (Cupidon),
Mus. Capitol. vol. 4 tav. 57.

tait mille tours et jeux cruels à l'abri desquels n'étaient ni les dieux ni les hommes. Il a pour armes des flèches,



Eros (Cupidon) aiguisant ses flèches
(De la Chausse, Pierres antiques).

qu'il porte dans un carquois d'or, et des torches que personne ne peut toucher impunément. Les flèches sont variées:



Eros (Cupidon),
tiré d'une gemme.

les unes sont d'or, et font naître l'amour dans le cœur qu'elles blessent ; les autres sont garnies de plomb et amènent l'aversion ; Eros est ensuite représenté avec des ailes d'or et voltigeant çà et là comme un oiseau. Il a parfois un bandeau sur les yeux ce qui le fait agir aveuglément. Il est le compagnon habituel de sa mère Aphrodité. Anteros est d'ordinaire représenté comme le dieu qui punit ceux qui ne répondent pas à l'amour des autres. Ainsi, c'est l'amour vengeur, un *deus ultor* ; mais quelquefois il est représenté comme un dieu ennemi d'Eros et luttant contre lui. Pour les rapports entre Eros et Psyché, v. Psyché. Les poètes parlent d'un grand nombre d'*Erotes*.

Ērymanthus (-i), 1) montagne escarpée en Arcadie, sur les frontières de l'Achaïe et de l'Élide, célèbre dans la Mythologie pour avoir été le séjour du farouche sanglier d'Érymanthe tué par Hercule (voy. *Hercules*). La nymphe d'Arcadie, Callisto, qui fut changée en laie, est appelée *Erymanthis ursa*, et son fils Arcas *Erymanthidis ursæ custos* (voy. *Arctos*). — 2) rivière d'Arcadie qui prend sa source au mt Érymanthe et se jette dans l'Alphée.

Erÿsichton (-ōnis), fils du roi de Thessalie Triopas, qui abattit des arbres dans un bois consacré à Déméter ; pour le punir, la déesse lui fit éprouver une faim horrible, et il dévorait sa propre chair.

Erÿthræ (-ārum), 1) ancienne ville de Béotie, non loin de Platées et d'Hysie, célèbre comme métropole d'Erÿthræ en Asie Mineure. — 2) ville des Locriens Ozoles à l'E. de Naupacte. — 3) une des douze villes ioniennes d'Asie Mineure, au fond d'une vaste baie, à l'O. de la presqu'île située en face de Chio.

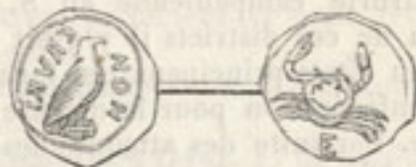


Erÿthræ en Asie Mineure.

Ērythræum mare, nom donné

primitivement à toute l'étendue de mer entre l'Arabie et l'Afrique à l'O. et l'Inde à l'E. y compris les deux grands golfes (mer Rouge et golfe Persique). Il est employé dans ce sens par Hérodote, qui donne aussi à la mer Rouge le nom d'Ἀραβίος κόλπος (v. *Arabicus sinus*). Ensuite les diverses parties de cette mer furent désignées par différents noms : la mer proprement dite fut appelée océan Indien, la mer Rouge, golfe Arabique, et le golfe de Perse, golfe Persique ; le nom de mer Érythrée était généralement employé comme synonyme de golfe Arabique, ou du terme latin correspondant, *mare Rubrum* (mer Rouge).

Ēryx (-icis), ou **Ērycus mons** (S. Giuliano), montagne isolée et escarpée au N.-O. de la Sicile près de Drépane. Au sommet de cette montagne se trouvait un ancien et célèbre temple d'Aphrodité (Vénus), qu'on disait bâti par Eryx, roi des Elymi, ou, selon Virgile, par Énée, mais plus probablement par les Phéniciens qui introduisirent le culte d'Aphrodité en Sicile. De là, la déesse porta le surnom d'Ērycina, sous lequel son nom fut introduit à Rome, vers le commencement de la deuxième guerre punique. Il y avait une ville du nom d'Ēryx sur le flanc O. de la montagne.



Eryx en Sicile.

Esquiliæ (voy. *Roma*).

Esūsi (-ōrum), peuple de la Gaule à l'O. des Séquanais.

Ētœoclēs (-is), fils d'Œdipe et de Jocaste : quand son père se fut enfui de Thèbes, il entreprit de gouverner la ville avec son frère Polynice ; mais la discorde éclata entre eux ; Polynice s'enfuit chez Adraste qui dirigea l'expédition des sept chefs contre Thèbes (voy. *Adrastus*). Étéocle et Polynice périrent en combat singulier.

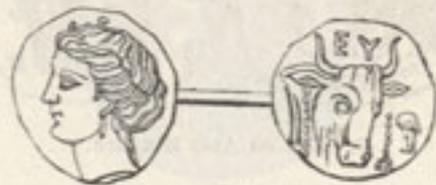
Ētēsīæ (-ārum), les vents Étésiens. Par ce nom, dérivé de ἔτος, année, on désignait des vents périodiques, mais plus par-

ticulièrement les vents du Nord qui soufflent dans la mer Égée pendant quarante jours à partir du lever de l'étoile du Chien.

Etruria ou **Tuscia**, nommée par les Grecs **Tyrrhēnia** ou **Tyrsēnia** (-æ). Contrée de l'Italie centrale; les habitants étaient nommés par les Romains Etrusci ou Tusci, par les Grecs Tyrrheni ou Tyrseni, et se nommaient eux-mêmes Rasēna. L'Étrurie propre était bornée au N. et au N.-O. par les Apennins et la rivière Macra, qui la séparait de la Ligurie, à l'O. par la mer Tyrrhénienne ou mer Inférieure, et à l'E. et au S. par le Tibre qui la séparait de l'Ombrie et du Latium. L'origine des Étrusques est incertaine. Les anciens croyaient que c'était une colonie de Lydiens; mais les écrivains plus modernes supposent que les Étrusques étaient un peuple de Rhétie, nommé Rasēna, qui descendit des Alpes par la vallée du Pô. Les Étrusques étaient une nation très-puissante quand Rome était encore dans l'enfance, et à une époque reculée leur domination s'étendait sur la plus grande partie de l'Italie, des Alpes et des plaines de la Lombardie d'un côté, jusqu'au Vésuve et au golfe de Sorrente de l'autre. Ces possessions peuvent être divisées en trois grands districts: l'Étrurie circumpadane au N., l'Étrurie propre au centre et l'Étrurie campanienne au S. Dans chacun de ces districts il y avait douze cités ou États principaux qui formaient une confédération pour la défense réciproque. Par suite des attaques des Gaulois au N., et des Sabins, des Samnites et des Grecs au S., les Étrusques furent renfermés dans les limites de l'Étrurie propre, et continuèrent longtemps à fleurir dans ce pays, après qu'ils eurent disparu du reste de l'Italie. Les douze cités qui formaient la confédération de l'Étrurie propre étaient très-probablement: Cortona, Arretium, Clusium, Pérusia, Volaterræ, Vetulonia, Rusellæ, Volsinii, Tarquinii, Valerii, Veii, Cære, plus anciennement nommée Agylla. Chaque État était indépendant de tous les autres. Le gouvernement était une aristocratie pure, et était strictement renfermé dans la famille des Lucumons qui réunissaient dans leurs per-

sonnes les fonctions civiles et sacerdotales. Le peuple semble avoir été dans un état de vasselage ou de servitude. Une réunion de la ligue des douze États se tenait chaque année au printemps, au temple de Voltumna, près de Volsinii. Les Étrusques étaient un peuple très-civilisé, auquel les Romains empruntèrent beaucoup d'institutions religieuses et politiques. Les trois derniers rois de Rome furent certainement Étrusques et laissèrent dans la ville des traces durables de la puissance et de la grandeur des Étrusques. La fin de l'histoire des Étrusques est la lutte contre la puissance naissante de Rome, à laquelle ils furent soumis après la victoire décisive de Cornélius Dolabella en 283 av. J.-C.; en 91 ils reçurent le droit de cité. Les nombreuses colonies militaires établies en Étrurie par Sylla et par Auguste détruisirent le caractère national du peuple, et le pays fut peu à peu complètement romanisé.

Eubœa (-æ), Εὐβοία, Négrepont, la plus grande île de la mer Égée, d'une longueur d'environ 90 milles, située le long des côtes de l'Attique, de la Béotie et de la partie S. de la Thessalie, dont elle est séparée par la mer Eubéenne, nommée Euripe dans sa partie la plus étroite. Des montagnes escarpées courent du N. au S. de l'île; mais elle contient beaucoup de plaines fertiles. Dans Homère les habitants sont nommés Abantes. Au N. de l'Eubée étaient les Histiaei; au-dessous d'eux les Ellopii et au S. les Dryopes; le centre de l'île était habité surtout par des Ioniens; ce fut dans cette partie de l'Eubée que les Athéniens établirent les colonies de Chalcis et d'Érétrie qui étaient les deux plus importantes villes de l'île. Après les guerres médiques, l'Eubée fut soumise aux Athéniens. Cumes, en Italie, était une colonie de Chalcis, en Eubée, et est désignée chez les poètes par l'épithète d'Euboïque.



Eubée.

Eucarpia (-æ), ville de Phrygie, non loin des sources du Méandre, sur la route de *Dorylæum* à *Apamea Cibotos*; elle était située dans une contrée très-fertile, d'où son nom d'*Eucarpia* (abondante en fruits). Le vin surtout y abondait. Sous la domination romaine, elle ressortissait du *Conventus* de *Synnada*. Sa situation exacte n'est pas connue.



Eucarpia.

Euclides (-is), 1) célèbre mathématicien, vivait à Alexandrie sous Ptolémée I^{er} (323-283 av. J.-C.) et fonda l'école mathématique d'Alexandrie. Il répondit à Ptolémée qui lui demandait si la géométrie ne pouvait pas être rendue plus facile, qu'il n'y avait pas une méthode royale. Des nombreux ouvrages attribués à Euclide quelques-uns existent encore; le plus connu est : *Στοιχεῖα* (*les Éléments*). — 2) de Mégare, un des disciples de Socrate, quitta Athènes à la mort de ce philosophe (399 av. J.-C.) et se réfugia à Mégare, où il fonda une école qui se distingua surtout par l'étude de la dialectique; cette école est nommée tantôt mégarique, tantôt dialectique ou éristique.

Eucratides, roi de la Bactriane, à peu près de 181 à 161 av. J.-C., fut un des plus puissants monarques de cette contrée; il fit de grandes conquêtes dans le N. de l'Inde.



Eucratides, roi de la Bactriane, vers 181-161 av. J.-C.

Euctémon, l'astronome (voy. Me-ton).

Endoxus (-i), de Cnide, célèbre astronome et géomètre, vivait vers 366 av. J.-C. Il étudia à Athènes et en Égypte, mais passa probablement la plus grande partie de sa vie dans sa patrie, où il avait un observatoire. On dit qu'il apprit le premier aux Grecs les mouvements des planètes : ses ouvrages sont perdus.

Eugănēi (-ōrum), peuple qui habitait anciennement la Vénétie sur la mer Adriatique et qui fut chassé vers les Alpes et le lac Benacus par les Hénètes ou Vénètes.

Euhēmērus (-i), Evhémère, écrivain grec qui vivait à la cour de Cassandre en Macédoine vers 316 av. J.-C. Auteur d'un ouvrage dans lequel il essaya de montrer que tous les anciens mythes étaient de véritables événements historiques; il représenta les dieux comme des hommes qui s'étaient distingués soit comme guerriers, soit comme bienfaiteurs du genre humain, et qui après leur mort reçurent les honneurs divins de la reconnaissance des peuples.

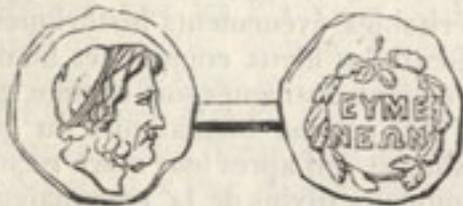
Eulæus (-i; dans l'Anc. Test. **Ulai**), rivière de la Susiane qui prend sa source dans la grande Médie, passe à l'E. de Suse, et tombe à l'entrée du golfe Persique; quelques géographes anciens font tomber l'Eulæus dans le Choaspes, et d'autres confondent les deux rivières en une seule.

Eumæus (-i), le fidèle porcher d'Ulysse.

Eumènes (-is), 1) de Cardia, fut le secrétaire particulier de Philippe et d'Alexandre, et, après la mort du dernier, obtint le gouvernement de la Cappadoce, de la Paphlagonie et du Pont. Eumène s'allia avec Perdiccas et fit la guerre pour lui en Asie Mineure contre Antipater et Cratère. A la mort de Perdiccas, en Égypte, Antigone employa toutes les forces de l'armée macédonienne pour écraser Eumène; malgré l'infériorité numérique des siennes, Eumène se défendit pendant plusieurs années contre ses ennemis jusqu'à ce qu'il fut livré par les Argyraspides à Antigone qui le fit mourir (316). Il fut grand général et homme d'État, et, s'il eût été Macédonien de

naissance, il eût sans doute occupé un rang plus important parmi les successeurs d'Alexandre. — 2) I, roi de Pergame (263-241), succéda à son oncle Philète. — 3) II, roi de Pergame (197-159), fils et successeur d'Attale I^{er}; il hérita de son prédécesseur l'alliance et l'amitié des Romains qu'il cultiva avec le plus grand soin. Pergame devint sous son règne une grande et florissante cité, où il fonda la célèbre bibliothèque qui rivalisa même avec celle d'Alexandrie.

Eumēnīa (auj. **İshekli**), v. de la grande Phrygie, sur les fl. Glaucus et Cludrus, au N. du Méandre, ainsi nommée par Attale II du nom de son frère et prédécesseur Eumène II. Sa fondation paraît coïncider avec la ruine de Corinthe.



Eumenia.

Eumēnīdes (-um), nommées aussi **Erinyes (-um)**, et non **Erinnyes**, et par les Romains **Furiæ** ou **Diræ (-arum)**, déesses vengeresses : le nom d'Erinyes est le plus ancien; le nom d'Euménides, qui signifie les *bienveillantes*, n'est qu'un euphémisme, parce que le peuple craignait d'appeler ces redoutables déesses par leur propre nom. On dit qu'il leur fut donné pour la première fois après l'acquittement d'Oreste par l'Aréopage, quand la colère des Erinyes eut été apaisée. On les représente comme les filles de la Terre ou de la Nuit, sous la forme de filles ailées, avec des serpents entrelacés dans leurs chevelures et des larmes de sang dans les yeux. Elles habitaient dans les profondeurs du Tartare, redoutées des dieux et des hommes; elles sont d'ordinaire au nombre de trois, Tisiphone, Alecto et Mégère; elles punissaient les hommes dans ce monde et après leur mort : on leur offrait en sacrifice des moutons noirs et de la néphalia, breuvage de miel mélangé d'eau. Les crimes qu'elles

punissaient surtout étaient la désobéissance aux parents, l'irrévérence envers la vieillesse, le parjure, le meurtre, la violation des lois de l'hospitalité et la cruauté envers les suppliants.



Furies.



Furie.

Eumolpus (-i), c'est-à-dire « le bon chanteur », barde de Thrace, fils de Poseidon (Neptune) et de Chioné, fille de Borée; dès qu'il fut né, il fut jeté dans la mer par sa mère, qui voulait cacher sa honte; mais il fut sauvé par son père Poseidon, qui le fit élever en Éthiopie par sa fille Benthésicyma; après avoir vécu quelque temps en Éthiopie, puis à la cour du roi de Thrace, Tegyrus, il vint à Éleusis en Attique où il devint l'ami des Éleusiniens. Plus tard il se

joignait à eux dans une expédition contre Athènes, mais il fut tué par Érechthée. Eumolpe était regardé comme le fondateur des mystères d'Éleusis et comme le premier prêtre de Déméter (Cérès) et de Dionysus (Bacchus); il eut pour successeur dans ses fonctions de prêtre son fils Ceyx, et ses descendants, les Eumolpides, furent toujours prêtres de Déméter à Éleusis.

Eunomia (voy. *Horæ*).

Eunus (-i), esclave sicilien, né à Apamée en Syrie, fut le chef des esclaves siciliens dans la guerre servile (134-132 av. J.-C.).

Eupālium ou **Eupōlium** (-i), ville des Locriens Ozoles, au N. de Naupacte.

Euphēmus (-i), fils de Poseidon (Neptune) et ancêtre de Battus, fondateur de Cyrène.

Euphorbus (-i), fils de Panthoüs, un des plus braves parmi les Troyens, tué par Ménélas, qui dédia son bouclier dans le temple de Héra (Junon), près de Mycènes. Pythagore affirmait qu'il avait jadis été Euphorbe, et, comme preuve de son assertion, il enleva tout d'abord le bouclier du temple de Héra.

Euphōrion (-ōnis), de Chalcis en Eubée, éminent grammairien et poète, fut bibliothécaire d'Antiochus le Grand et florissait en 221 av. J.-C. Tous ses ouvrages sont perdus.

Euphrānor (-ōris), statuaire et peintre distingué, était né à Corinthe, mais exerça son art à Athènes vers 336 av. J.-C.

Euphrātes (-is) (Anc. Test. : Phrat, *auj. El Frat*), grand fleuve d'Asie, formé, dans son cours supérieur, de deux branches qui prennent leur source dans les montagnes d'Arménie : la branche septentrionale est le véritable Euphrate; la méridionale était nommée par les anciens Arsanias; après leur jonction, le fleuve franchit la chaîne du Taurus entre Mélitène et Samosate, puis coule dans la plaine de la Babylonie jusqu'à sa jonction avec le Tigre, à environ 60 milles au-dessus de l'entrée du golfe Persique.

Euphrōsŷne (-es), une des Charites ou Grâces (voy. *Charites*).

Eupōlis (-is), un des plus célèbres

poètes athéniens de la comédie ancienne, contemporain d'Aristophane, né vers 446 av. J.-C., mort vers 411. La tradition d'après laquelle Alcibiade l'aurait précipité dans la mer, pour se venger de lui, est fautive.

Eurīpīdes (-is), célèbre poète tragique, né à Salamine 480 av. J.-C., le jour même où les Grecs défirent les Perses près de cette île, où ses parents étaient venus d'Athènes pour y trouver un refuge pendant l'invasion de Xerxès. Dans sa jeunesse il cultiva la gymnastique et remporta le prix aux jeux Eleusiniens et Théséens; mais bientôt il abandonna cette carrière, et étudia la philosophie sous Anaxagore et la rhétorique sous Prodicus. Il vécut dans l'intimité de Socrate, et on retrouve, dans beaucoup de ses pièces, des traces de l'enseignement d'Anaxagore. En 441, il remporta le premier prix pour la première fois et il continua à faire représenter des tragédies jusqu'en 408, date de son Oreste. Peu après il quitta Athènes pour aller à la cour d'Archélaus, roi de Macédoine, où il mourut en 406 à l'âge de soixante-quinze ans. On dit qu'il fut mis en pièces par les chiens du roi. Euripide dans ses tragédies rabaisa les héros et les héroïnes antiques au niveau des hommes et des femmes de son temps. Il représenta les hommes, comme le remarque Aristote, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont : de là la préférence donnée à ses tragédies par le praticien Socrate. Les plus sérieux défauts de ses pièces, comme œuvres d'art, sont le manque de liaison entre les chœurs et le sujet de la pièce, et l'emploi trop fréquent de maximes philosophiques. Il excelle dans le pathétique et la peinture des sentiments tendres; dix-huit de ses tragédies existent encore, sans compter Rhésus qui est probablement apocryphe.

Eurīpus (-i), partie de mer où le flux et le reflux se faisaient sentir avec force; on donnait particulièrement ce nom au détroit resserré qui sépare l'Eubée de la Béotie; à Chalcis, il y avait sur l'Euripe un pont qui unissait l'Eubée au continent.

Eurōpa (-æ), 1), fille du roi de Phé-

nicie, Agénor, ou, suivant l'Illiade, fille de Phœnix. Sa beauté charma Zeus (Jupiter) qui prit la forme d'un taureau et se mêla au troupeau, tandis qu'Europe et ses compagnes folâtraient au bord de la mer. Encouragée par la douceur de l'animal, Europe s'aventura à monter sur son dos; alors le dieu s'élança dans la mer et l'entraîna à la nage jusqu'en Crète. Là, Jupiter la rendit mère de Minos, de Rhadamanthe et de Sarpédon. — 2) une des trois divisions de l'ancien monde, qui reçut, dit-on, le nom de la fille d'Agénor. Dans l'antiquité on considérait ordinairement le Phare comme la limite de l'Europe et de l'Asie. Parfois on la reculait jusqu'à l'Araxe et à la mer Caspienne; mais plus tard le fleuve Tanais et le Palus Méotide étaient généralement regardés comme formant la limite des deux continents. Le nord de l'Europe était peu connu des anciens.

Europus (voy. Titaresius).

Eurus (-i), vent du S.-E. et quelquefois de l'E.

Eurōtas (-æ), principale rivière de Laconie, sur laquelle se trouvait Sparte; elle prend sa source au mont Boreum en Arcadie et se jette dans le golfe de Laconie.

Eurÿbātes, héraut d'Ulysse, à la guerre de Troie.

Eurÿbātus (-i), Éphésien, que Crésus envoya avec de grosses sommes d'argent dans le Péloponnèse pour y soudoyer des mercenaires contre Cyrus. Cependant embrassa le parti de Cyrus, et son nom passa en proverbe parmi les Grecs pour désigner un traître.

Eurÿdice (-es), 1) femme d'Orphée. Pour les détails v. Orphée. — 2) nom de plusieurs princesses illyriennes et macédoniennes. La plus célèbre fut la femme de Philippe Arrhidée qui succéda à Alexandre le Grand. Elle fut mise



Europe.

à mort par Olympias en 317 av. J.-C.

Eurÿlōchus (-i), compagnon d'Ulysse, fut le seul qui s'échappa de la demeure de Circé, quand ses amis furent métamorphosés en pourceaux.

Eurÿmēdon (-ontis), 1) fils de Thucès, général athénien dans la guerre

du Péloponnèse. — 2) petite rivière de Pamphylie, célèbre par la victoire que Cimon remporta sur ses bords contre les Perses, 469 av. J.-C.

Eurymus (-i), père du devin Télémus, qui est nommé par ce motif Eurymides.

Eurŷnŏmē (-es), fille d'Océan et mère de Leucothoé.

Eurŷpon, nommé aussi **Eurytion**, petit-fils de Proclès, fut le troisième roi de cette famille à Sparte : ses descendants sont nommés Eurypontidæ.

Eurŷpŷlus (-i), 1) fils d'Euæmon et chef d'un corps de troupes devant Troie. — 2) fils de Poseidon (Neptune) et d'Astypalæa, roi de Cos, tué par Hercule.

Eurysthènes (-is) et **Procles (-is)**, fils jumeaux d'Aristodème, nés avant le retour de leur père dans le Péloponnèse. Il mourut aussitôt après la naissance de ses enfants, et, d'après l'ordre de l'oracle de Delphes, tous deux furent faits rois ; mais la prééminence fut donnée à Eurysthène et à ses descendants. De ces deux frères descendaient les deux familles royales de Sparte, qui portaient le nom d'Eurysthénides et de Proclides. La première était aussi nommée famille des Agides, d'Agis fils d'Eurysthène, et la seconde, famille des Eurypontides, d'Eurypon, petit-fils de Proclès.

Eurystheus. Voy. *Hercules*.

Eurytus (-i), roi d'OEchalie et père d'Iole (pour les détails v. *Hercule*).

Euterpe, une des Muses (voy. *Musæ*).

Euthŷdēmus (-i), 1) sophiste, né à Chios, qui passa avec son frère Dionysodoros à Thurii en Italie. Exilés de cette ville, ils vinrent à Athènes, où ils résidèrent plusieurs années. Les opinions d'Euthydème et de son frère ont été exposées par Platon dans le dialogue qui porte le nom du premier. — 2) Roi de la Bactriane, né à Magnésie. On ne sait rien des circonstances relatives à son élévation au rang suprême. Il étendit son pouvoir sur les provinces voisines et devint le fondateur de la grandeur de cet



Euthydème, roi de la Bactriane, vers 212 av. J.-C.

empire. Ses États furent envahis vers 212 av. J.-C. par Antiochus le Grand, avec lequel il conclut éventuellement un traité de paix.

Eutrŏpius (-i), historien romain, contemporain de Constantin le Grand, de Julien, de Valens, et auteur d'un court abrégé de l'Histoire romaine en 10 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'avènement de Valens en 364, auquel il est dédié ; cet ouvrage nous a été conservé ; il est composé avec soin. Le style est en rapport avec la nature de l'ouvrage ; il est clair, précis et simple.

Euxinus Pontus. Voy. *Pontus Euxinus*.

Évadne (-es), fille d'Iphis (nommée de là Iphias) et femme de Capanée (pour les détails, voy. *Capanæus*).

Évāgŏras (-æ), roi de Salamine en Chypre, de 410 environ av. J.-C. jusqu'en 374. Il fut secouru par les Athéniens dans ses guerres contre les Perses.

Évander (-dri) et **Evandrus (-i)**, fils d'Hermès (Mercure) et d'une nymphe arcadienne nommée, dans les traditions romaines, Carmenta ou Tiburtis. On dit qu'Évandre, environ soixante ans avant la guerre de Troie, conduisit une colonie de Pallantium d'Arcadie en Italie, et que là il construisit une ville, Pallantium, sur le Tibre, au pied du mt Palatin, ville qui fut plus tard incorporée dans Rome. Évandre enseigna à ses voisins des lois plus douces, les arts de la paix et de la vie sociale, et particulièrement l'écriture. Il introduisit aussi parmi eux le culte de Pan Lycéen, de Déméter (Cérès), de Poséidon (Neptune) et d'Hercule.

Évēnus (-i), 1) auj. *Fidhari*, rivière d'Étolie, prend sa source au mt OËta et se jette dans la mer à 120 stades à l'O. d'Antirrhium. Elle reçut son nom d'Événus, père de Marpessa, qui fut enlevée par Idas, fils d'Apharée. Événus se jeta dans la rivière qui porte depuis son nom. — 2) rivière de Mysie qui se jette dans le golfe Élaïtique près de Pitane.

Evergètes (le Bienfaiteur), titre d'honneur conféré par les États grecs à ceux qui avaient été leurs bienfaiteurs. Il fut pris par plusieurs rois grecs en

Égypte et ailleurs (voy. *Ptolemæus*).

Évius, épithète de Bacchus, dont l'origine est le cri Évoé, poussé dans les fêtes du dieu.

F

Făbăris ou **Farfărus (-i)**, petite rivière d'Italie, dans la Sabine, entre Reate et Cures.

Făbii (-ōrum), une des plus anciennes familles patriciennes de Rome, qui tirait son origine d'Hercule et de l'Arcadien Évandre; ses membres les plus importants sont : 1) *Fabius Vibulanus*, trois fois consul, 484, 481, 479 av. J.-C. Dans son 3^e consulat il embrassa la cause des plébéiens; mais, comme ses propositions furent rejetées par les patriciens, lui et sa famille résolurent de quitter Rome, où les patriciens les regardaient comme des apostats. En conséquence, 306 Fabius, tous patriciens, franchirent, avec le consul à leur tête, la porte Carmentale et s'avancèrent jusqu'aux bords du Cremera, où ils élevèrent une forteresse. Ils s'y établirent avec leurs familles et leurs clients et pendant deux ans ils continuèrent à dévaster le territoire des Véiens. Ils furent enfin détruits par les Véiens en 477, le 18 juin, jour où les Romains furent plus tard vaincus par les Gaulois sur les bords de l'Allia. Toute la famille périt à l'exception d'un individu qui fut la tige des autres Fabius. — 2) *Q. Fabius Maximus Rullianus*, 6 fois consul (322-296) et le plus éminent des généraux romains dans la seconde guerre samnite. — 3) *Q. Fabius Maximus Gurgæ*, ou le *Glouton*, à cause des excès de sa jeunesse, fils du précédent, 3 fois consul (292, 265). — 4) *Q. Fabius Maximus*, avec les surnoms de *Verrucosus* à cause d'une verrue qu'il avait sur la lèvre supérieure, d'*Ovicula* à cause de la douceur de son caractère, et de *Cunctator* à cause de sa prudence dans la guerre, était petit-fils de Fabius Gurgæ. Il fut 5 fois consul (233-209). En 217, immédiatement après la défaite de Trasimène, Fabius fut nommé dictateur. Depuis cette époque, aussi longtemps que la guerre avec Annibal fut

purement défensive, Fabius devint le premier personnage de Rome; en se mettant en campagne il se proposa un plan simple et immuable. Il évita tout engagement avec l'ennemi. Il transporta son camp de hauteur en hauteur, dans des lieux où la cavalerie numide et l'infanterie espagnole ne pouvaient pas le suivre. Il surveilla les mouvements d'Annibal avec une vigilance infatigable et lui enleva ses fourrageurs. La manière dont il entoura Annibal dans une vallée entre Calès et le Vulture et l'évasion du Carthaginois, à l'aide de bœufs avec des fagots allumés aux cornes, sont des faits bien connus. Mais à Rome et dans son propre camp la prudence de Fabius fut mal interprétée, et le peuple partagea le commandement entre lui et Minucius Rufus, son maître de la cavalerie. Minucius tomba bientôt dans une embûche et aurait été écrasé par Annibal, si Fabius n'était venu à son aide. Dans les dernières années de la seconde guerre punique Fabius se montra avec moins d'avantage : la guerre était devenue offensive avec de nouveaux généraux. Fabius désapprouva cette nouvelle tactique; il craignait la suprématie politique de Scipion et s'opposa à son projet d'envahir l'Afrique. Il mourut en 202. — 5) *C. Fabius Pictor* reçut le surnom de *peintre*, parce qu'il peignit les murs du temple du Salut qui fut dédié en 302 par le dictateur Junius Brutus Bubulcus. C'est la plus ancienne peinture romaine dont il soit fait mention. — 6) *Q. Fabius Pictor*, petit-fils du précédent, le plus ancien historien romain; il servit dans la guerre contre les Gaulois en 225 et dans la seconde guerre punique : son histoire, écrite en grec, commençait à l'arrivée d'Énée en Italie et s'étendait jusqu'à l'époque de l'historien.

Făbrătĕria (*Falvaterra*), ville des Volsques dans le Latium, sur la rive droite du Trerus, fut plus tard colonisée par les Romains.

Făbrĭcius (-i), nom d'une famille romaine dont les principaux membres sont : 1) *C. Fabricius*, un des héros les plus populaires des annales de Rome; il fut consul en 282, et, deux ans après, il fut un des ambassadeurs romains en-

voyés à Pyrrhus à Tarente pour négocier la rançon ou l'échange des prisonniers. Pyrrhus s'efforça de gagner la faveur de Fabricius, mais l'austère Romain résista à toutes ses séductions et rejeta toutes ses offres, 278. Fabricius fut consul pour la seconde fois et renvoya à Pyrrhus le traître qui lui avait offert de l'empoisonner. On ouvrit alors des négociations qui amenèrent l'évacuation de l'Italie par Pyrrhus. Il fut censeur en 275 et se distingua par la sévérité avec laquelle il réprima le goût croissant du luxe. Les écrivains anciens aiment à parler de la vie frugale que menaient Fabricius et son contemporain Curius Dentatus dans leur ferme héréditaire, et comment ils refusèrent les riches présents que les ambassadeurs samnites leur offrirent. Fabricius mourut aussi pauvre qu'il avait vécu, et le sénat dota ses filles. — 2) *L. Fabricius Curator viarum*, en 62 av. J.-C., construisit un nouveau pont de pierre qui unissait la ville à l'île du Tibre et qui fut appelé Pons Fabricius. Ce pont existe encore et porte le nom de Ponte Quattro Capi.

Fæsulæ (-ārum) (*Fiesole*), ville d'Étrurie sur une montagne à trois milles N.-E. de Florence. Ce fut le quartier général de l'armée de Catilina.

Fālērii (-ōrum) ou **falerium (-i)**, ville d'Étrurie, située sur une hauteur près du mont Soracte, était primitivement une ville pélasgique et fut ensuite une des douze cités étrusques. Ses habitants étaient appelés Falisci et ont été souvent regardés comme appartenant à la même race que les Æqui. Aussi on les trouve souvent désignés par le nom d'Æqui Falisci. Après une longue lutte avec Rome, les Falisques se soulevèrent à Camille, 394. Les Falisques se révoltèrent encore à la fin de la première guerre punique, 241, et alors les Romains détruisirent leur ville. Une nouvelle ville fut bâtie sur son emplacement. Les vaches blanches de Falerii étaient estimées à Rome pour les sacrifices.

Fālernus ager, district au N. de la Campanie, s'étendant depuis le mont Massique jusqu'à la rivière du Vulturne : il produisait un des meilleurs vins d'Italie et qui ne le cédait qu'au vin de Setia.

Falisci. Voy. *Falerii*.

Fannius (-i) Strābo (-ōnis) C., beau-fils de Lælius, un des interlocuteurs de Cicéron dans le *De Republica* et le *Lælius*.

Fanum Fortunæ (Fano), ville de l'Ombrie, à l'embouchure du Métaure, avec un fameux temple de la Fortune d'où la ville tira son nom.

Farfarus. Voy. *Fabaris*.

Faula ou **Fauna.** Voy. *Faunus*.

Faunus (-i), fils de Picus, petit-fils de Saturne et père de Latinus, fut le troisième dans la série des rois de Laurente. Il était adoré comme le dieu protecteur de l'agriculture et des bergers et aussi à cause de ses oracles. Après l'introduction du culte du Pan grec en Italie, Faunus fut identifié avec Pan et représenté comme ce dernier avec des cornes et des pieds de chèvre. Plus tard il est fait mention des Faunes; ce que Faunus était pour les hommes, sa femme Fauna ou Faula l'était pour les femmes. Comme ce dieu se manifesta de diverses manières, on conçut l'idée de plusieurs Faunes qui sont représentés moitié hommes, moitié boucs et avec des cornes. Peu à peu Faunus fut identifié avec le dieu Pan d'Arcadie, et les Faunes avec les Satyres grecs.



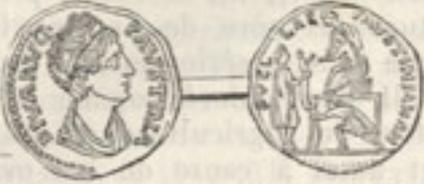
Faune.

Fausta, 1) **Cornelia (-æ)**, fille du dictateur Sylla, femme de Milon et infâme par ses adultères. — 2) **Fausta Flavia Maximiana**, fille de Maximien, femme de Constantin le Grand, qui eut d'elle Constantin, Constance et Constant.



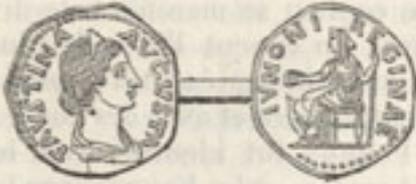
Fausta Flavia Maximiana,
femme de Constantin le Grand.

Faustīna (-æ), 1) femme de l'empereur Antonin le Pieux, fameuse par ses



Faustina Senior, femme d'Antonin le Pieux,
morte ap. J.-C. 141.
Le revers de la médaille rappelle l'institution des
Puellæ Alimentariæ Faustinae.

désordres. — 3) fille de la première femme de l'empereur Marc-Aurèle et



Faustina Junior, femme de Marc-Aurèle,
morte ap. J.-C. 175.

aussi désordonnée que sa mère. — *Annia*, arrière-petite fille de Marc-Aurèle, la 3^e des nombreuses femmes d'Élagabale.



Faustine, femme d'Élagabale.

Faustulus. Voy. *Romulus*.

Fāventia (-æ), ville de la Gaule Cisalpine sur la rivière Anemo et sur la voie Emilienne.

Fāvōnius (-i) M., imitateur de Caton d'Utique, dont il copia si servilement le caractère et la conduite qu'il reçut le surnom de singe de Caton.

Febris, la déesse de la fièvre ou plutôt celle qui en préservait.

Februus (-ui), ancienne divinité italienne à laquelle le mois de février était consacré : de là le mot *februare* (purifier).

Fēlicitas (-ātis), personnification du bonheur, se rencontre souvent sur les médailles romaines sous la forme d'une matrone avec le caducée de Mercure et une corne d'abondance.

Fēlix (-icis) Antonius (-i), procureur de Judée sous les régnes de Claude et de Néron. Il amena Drusilla, femme d'Azizus, roi d'Émèse, à quitter son mari, et elle vivait encore avec lui en 60 ap. J.-C., lorsque saint Paul prêcha devant lui sur la droiture, la tempérance et le jugement à venir.

Felsina. Voy. *Bononia*.

Fenni (-ōrum), peuple sauvage mentionné par Tacite parmi les Germains. Ils habitaient probablement l'extrémité E. de la Prusse et étaient le même peuple que les Finnois modernes.

Fērentīnum (-i), 1) ville d'Étrurie, au S. de Volsinii, patrie de l'empereur Othon. — 2) ancienne ville des Herniques dans le Latium, au S.-O. d'Anagni, colonisée par les Romains pendant la seconde guerre punique.

Ferentium. Voy. *Forentum*.

Fērētrius (-i), surnom de Jupiter dérivé de *ferire*, frapper, parce que ceux qui faisaient un serment demandaient à Jupiter de les frapper s'ils manquaient à leurs serments, comme ils frappaient eux-mêmes la victime du sacrifice ; d'autres font dériver ce surnom de *ferre*, parce qu'on lui dédiait (*ferebant*) les dépouilles opimes.

Fērōnia (-æ), ancienne divinité italienne dont le principal sanctuaire était à Terracine près du mont Soracte : à l'époque de sa fête on tenait une grande foire dans ce lieu.

Fescennium (-i) ou **Fescennia (-æ)**, ville des Falisques en Étrurie et par conséquent, comme Faléries, d'origine pélasgique (voy. *Falerii*). C'est du nom de cette ville que les Romains ont, dit-on, tiré les chants Fescennins.

Festus. Sext. Pompeius (-i),

grammairien romain du quatrième siècle de notre ère, auteur d'un dictionnaire ou glossaire de mots et de phrases latines, dont une grande partie existe encore.

Festus Porcius (-i), succéda à Antonius Felix comme procurateur de Judée en 62 ap. J.-C. Ce fut lui qui témoigna de l'innocence de saint Paul, quand il se défendit devant lui la même année.

Ficāna (æ), ancienne ville latine détruite par Ancus Marcius.

Ficūlĕa (-æ), ancienne ville des Sabins à l'est de Fidènes.

Fidēnæ (-ārum), quelquefois **Fidēna (-æ)** (*Castel-Giubileo*), ancienne ville du pays des Sabins, à cinq milles N.-E. de Rome, située sur une montagne escarpée entre le Tibre et l'Anio; on dit qu'elle fut conquise et colonisée par Romulus. Mais elle était probablement une colonie de Véies, avec laquelle elle conserva toujours une étroite alliance. Elle se révolta souvent et fut souvent prise par les Romains. Sa dernière révolte est de 438 av. J.-C., et l'année suivante elle fut détruite par les Romains, mais elle fut rebâtie dans la suite.

Fidentia (-æ), ville de la Gaule Cisalpine sur la voie Émilienne, entre Parme et Plaisance.

Fides (-ei), personnification de la fidélité, adorée comme déesse à Rome.

Fidius, ancienne forme de *filius*, unie aux mots *dius fidius*, ou *medius fidius*, c'est-à-dire *me Dius* (Δίος) *filius* ou fils de Jupiter, c'est-à-dire Hercule. Ainsi l'expression *medius fidius* est équivalente à *me Hercules*, sous-ent. *juvet*. Quelquefois *Fidius* est employé seul; quelques anciens rattachent *fidius* à *fides* (voy. dans le dict. de Freund revu par moi l'étymologie que donne Denys d'Halicarnasse: Ζεὺς πιστικός).

Fīgūlus P. Nigidius (-i), sénateur romain et philosophe pythagoricien d'une grande réputation qui florissait vers l'an 60 av. J.-C.

Fimbria (-æ) C. Flavius (-i), 1) juriconsulte et orateur, consul en 104 av. J.-C. — 2) fils du précédent, un des plus violents partisans de Marius et de Cinna pendant la guerre civile avec

Sylla. En 86 av. J.-C. il fut envoyé en Asie comme lieutenant de Valerius Flaccus qu'il fit tuer par ses soldats. Puis il fit la guerre contre Mithridate; mais en 84 il fut attaqué par Sylla, et, se voyant abandonné de ses soldats, il se tua.

Firmum (-i), ville du Picenum à 3 milles de la côte.

Flaccus, Fulvius (-i), nom de deux familles distinguées dans les *gentes* Fulvia et Valeria. Beaucoup de membres de ces deux familles occupèrent les plus hautes charges de l'État; les plus connus sont: 1) *M. Fulvius Flaccus*, ami des Gracques, consul en 125 av. J.-C., un des triumvirs chargés de mettre à exécution la loi agraire de Tib. Gracchus. Il fut tué avec C. Gracchus en 121. — 2) *L. Valerius Flaccus*, consul en 100 av. J.-C. avec C. Marius, quand celui-ci comprima l'insurrection de Saturninus. En 86 il fut élu consul à la place de Marius, et fut envoyé en Asie contre Mithridate, mais il fut mis à mort par ses soldats à l'instigation de Fimbria. — 3) *L. Valerius Flaccus*, né à Padoue, vivait au temps de Vespasien, et composa les *Argonautiques*, poème héroïque inachevé, en 8 livres, sur l'expédition des Argonautes. Nous le possédons encore

Flaccus Horatius. Voy. *Horatius*.

Flāminīnus, C. Quintius (-i), consul en 198 av. J.-C., eut la conduite de la guerre contre Philippe de Macédoine qu'il défit à la bataille de Cynoscéphales, en Thessalie, en 197, et qu'il força à demander la paix.

Flāminius, C. (-i), consul pour la première fois en 223 av. J.-C., gagna alors une victoire sur les Gaulois Insulaires: censeur en 220, il exécuta deux grands travaux qui portèrent son nom: le *circus Flaminius* et la *via Flaminia*. Dans son second consulat (217), il fut défait et tué par Annibal à la bataille du lac Trasimène.

Flāvia gens, famille célèbre pour avoir produit l'empereur Vespasien. Pendant la dernière période de l'empire romain, le nom de Flavius fut porté successivement par plusieurs empereurs à partir de Constance, père de Constantin le Grand.

Flavius Fimbria. Voy. *Fimbria*.

Flavius Josephus. Voy. *Josephus*.

Flavius Vopiscus. Voy. *Vopiscus*.

Flēvum (-i), forteresse de Germanie à l'embouchure de l'Amisia (Ems).

Flēvum, Flēvo. Voy. *Rhenus*.

Flōra (-æ), déesse romaine des fleurs et du printemps; sa fête annuelle (Floralia) était célébrée du 28 avril au 1^{er} mai et marquée par des débauches et des réjouissances extravagantes.



Flora.

Flōrentia (-æ), *Firenze*, Florence, ville d'Étrurie et plus tard colonie romaine, située sur l'Arno; sa grandeur date du moyen âge.

Flōriānus, M. Annius, frère utérin de l'empereur Tacite, après la mort duquel il fut proclamé empereur à Rome, apr. J.-C. 276. Il fut tué par ses propres soldats, à Tarse, après un règne d'environ deux mois, dans sa marche contre Probus, qui avait été proclamé par les légions de Syrie.



Florianus, emp. rom. ap. J.-C. 276.

Flōrus, L. Annæus (-i), historien romain, vivait sous Trajan et Adrien; il écrivit un abrégé de l'histoire romaine, qui existe encore, divisé en 4 livres, depuis la fondation de Rome jusqu'au temps d'Auguste.

Flōrus Julius (-i), poète et orateur auquel Horace a dédié deux de ses Épîtres.

Fonteius, M. (-i), propréteur dans

la Gaule Narbonnaise de 76 à 73 av. J.-C., fut accusé en 69 de rapines dans sa province, et défendu par Cicéron, dont le discours existe encore en partie.

Fōrentium ou Fērentum (-i), ville d'Apulie, entourée de champs fertiles et située sur un terrain bas, suivant Horace (*Ep.* 1, 17, 8).

Formiæ (-ārum), *Mola di Gaeta*, très-ancienne ville du Latium sur la voie Appienne, au fond du beau sinus Caetanum (golfe de Gaète). Elle fut fondée par les Pélasges Tyrrhéniens, et fut, suivant la Fable, le séjour de Lamus et des Lestrignons. Près de Formies étaient de nombreuses villas des nobles Romains. La plus connue est le Formianum de Cicéron dans le voisinage duquel il fut tué. Les collines de Formies produisaient de bon vin.

Fornax (-ācis), déesse romaine, qui présidait à la cuisson du pain dans le four (*fornax*), et était adorée à la fête des Fornaealia.

Fortūna (-æ), appelée Tyché par les Grecs, déesse de la fortune, adorée en Grèce et en Italie. Elle était représentée avec divers attributs : avec une baguette, elle était considérée comme la divinité qui guide et conduit les affaires du monde; avec une boule, elle représentait l'inconstance de la fortune. Avec Plutus ou la corne d'Amalthée, elle était le symbole des dons abondants de la fortune. Elle était plus adorée par les Romains que par les Grecs. Son culte avait une grande importance à Antium et à



Fortune.

Préneste, où ses *sortes* ou oracles étaient très-célèbres.

Fortūnātæ ou (-ōrum) **insulæ**, les îles Fortunées ou des Bienheureux. Dans l'opinion des anciens Grecs, comme Homère nous l'apprend, les champs Élysées, où les héros favorisés passaient sans mourir, étaient situés à l'extrémité de la terre, près de la rivière Océan (voy. *Elysium*). Dans les poèmes postérieurs à Homère, une île leur est assignée pour séjour, et, bien que sa position fût indéterminée, les poètes et les géographes qui suivirent la plaçaient au-delà des colonnes d'Hercule. Lorsque des îles furent découvertes dans l'Océan, à l'O. de la côte d'Afrique, le nom d'îles Fortunées leur fut donné; on les appelle maintenant les îles Canaries et Madère.

Fōrūli (-ōrum), petite ville des Sabins près du confluent de l'Himella et du Tibre.

Fōrum (-i), emplacement découvert où le public se réunissait pour les transactions et pour la vente et l'achat des provisions. Le nombre des *fora* (marchés) s'accrut à Rome avec les progrès de la ville: c'étaient des terrains de niveau, de forme oblongue, entourés de bâtiments privés et publics. Les principaux *fora* de Rome étaient: 1) *Forum Romanum*, appelé aussi simplement le Forum, et distingué plus tard par les épithètes de *Vetus* ou de *Magnum*. Il se trouvait entre les monts Palatin et Capitolin, et s'étendait du pied du Capitole ou de l'arc de Septime-Sévère dans la direction de l'arc de Titus, mais sans atteindre tout à fait ce dernier. L'origine du Forum est attribuée à Romulus et à Tatius. Le Forum, dans son sens le plus étendu, renfermait le Forum proprement dit et le Comitium. Le Comitium occupait l'extrémité supérieure et resserrée du Forum; c'était le lieu où les patriciens se réunissaient pour les comices par curies. Le Forum, dans son sens le plus restreint, était dans l'origine un marché et n'avait aucune destination politique. Plus tard le Forum, dans son sens le plus restreint, était le lieu de réunion des plébéiens pour les comices par tribus, et était séparé du Comitium par les Rostres ou plate-forme, d'où les orateurs parlaient au peuple. Au

temps de Tarquin, le Forum fut entouré d'une rangée de boutiques qui furent plus tard occupées par les banquiers et les changeurs. Dans la grandeur de Rome, le Forum fut orné des statues des grands hommes, de temples, de basiliques et d'autres monuments publics; l'ancien Forum est occupé par le Campo Vaccino. — 2) *Forum Julium* ou *Forum Cæsaris*, bâti près du vieux Forum par Jules César, parce que celui-ci était trop étroit pour les transactions et les affaires. — 3. *Forum Augusti*, bâti par Auguste derrière le Forum Julium. — 4) *Forum Nervæ* ou *Forum Transitorium*, petit Forum situé entre le Temple de la Paix et les Fora de Jules César et d'Auguste. Il fut bâti par Nerva, et devait servir de passage entre le Temple de la Paix et les Fora de César et d'Auguste. De là son nom. — 5) *Forum Trajani*, bâti par l'empereur Trajan entre le Forum d'Auguste et le Champ de Mars.

Fōrum, nom de plusieurs villes, dans l'origine simples marchés ou lieux pour l'administration de la justice. 1) *Appii*, dans le Latium, sur la voie Appienne, au milieu des marais Pontins, à 43 milles S.-E. de Rome, fondé par le censeur Appius Claudius quand il fit la voie Appienne: c'est là que les chrétiens de Rome vinrent à la rencontre de l'apôtre Paul. — 2) *Julii* ou *Julium* (*Fréjus*), colonie romaine fondée par Jules César 44 av. J.-C. dans la Gaule Narbonnaise, sur la côte: patrie d'Agricola. — 3) *Julium* (voy. *Illiturgis*).

Fosi (-ōrum), peuple de Germanie, voisins et alliés des Chérusques dont ils partagèrent le sort (voy. *Cherusci*).

Fossa (-æ), ou **Fossæ** (-ārum), canal. 1) *Cluilia* ou *Cluiliæ*, tranchée, à environ 5 milles de Rome, fut, dit-on, le fossé derrière lequel le roi d'Albe Cluilius abrita son camp, lorsqu'il marcha contre Rome sous le règne de Tullus Hostilius. — 2) *Drusianæ* ou *Drusinæ*, canal que Drusus fit creuser par ses soldats l'an 11 av. J.-C. pour unir le Rhin à l'Yssel. — 3) *Mariana* ou *Marianæ*, canal creusé par ordre de Marius pendant la guerre des Cimbres pour unir le Rhône à la Méditerranée. — 4) *Xerxis* (voy. *Athos*).

Franci (-ōrum), proprement les

hommes libres, confédération de tribus germaniques formée sur le bas Rhin à la place de l'ancienne ligue des Chérusques. Après avoir soutenu des guerres fréquentes contre les Romains, ils s'établirent définitivement dans la Gaule, dont ils devinrent maîtres sous Clovis en 496.

Frégellæ (-ārum), *Ceprano*, ville des Volsques sur le Liris, dans le Latium, conquise par les Romains et colonisée en 328 av. J.-C.

Frēgēnæ, appelée quelquefois **Frēgellæ (-ārum)**, ville d'Étrurie, sur la côte, entre Alsium et le Tibre, colonisée par les Romains, 245 av. J.-C.

Frentāni (-ōrum), peuple samnite sur la côte de l'Adriatique, depuis la rivière Sagrus au N. (et plus tard depuis l'Aternus au N.) jusqu'à la rivière Frento au S., d'où ils tiraient leur nom. Ils se soumirent aux Romains en 304 av. J.-C.

Frento (-ōnis), *Fortore*, rivière d'Italie formant la limite entre les Frentani et l'Apulie; elle se jette dans la mer Adriatique.

Frīsi (-orum), peuple de Germanie habitant la côte depuis la bouche orientale du Rhin jusqu'à l'Amisia (Ems) et borné au sud par les Bructères. Au cinquième siècle, ils se joignirent aux Angles et aux Saxons pour envahir la Bretagne.

Frontinus, Sex. Julius (-i), gouverneur de Bretagne (75-78), où il se distingua par la conquête des Silures. Il composa deux traités qui existent encore, l'un sur l'art de la guerre et l'autre sur les aqueducs romains. Il fut nommé *curator Aquarum*, ou surintendant des aqueducs, en 97; il mourut en 106.

Fronto (-ōnis), **M. Cornelius (-i)**, célèbre rhéteur sous Adrien et Marc Aurèle, né à Cirta en Numidie; on lui confia l'éducation de M. Aurèle et de L. Verus, et il en fut récompensé par des richesses et des honneurs. On a quelques fragments de ses ouvrages.

Frūsino (-ōnis), ville des Herniques dans le Latium, et ensuite colonie romaine.

Fucentis, Fucentia (voy. *Alba*, n° 1).

Fūcīnus lacus (*Lago di Celano* ou *Capistrano*), grand lac au centre de l'Italie, dans le pays des Marses, d'en-

viron 30 milles de circonférence, dans lequel tombent tous les torrents de l'Apennin. Comme les eaux de ce lac inondaient souvent le pays d'alentour, l'empereur Claude construisit un déversoir ou canal artificiel pour faire passer les eaux du lac dans la rivière Liris; ce déversoir est presque intact; il a près de 3 milles de longueur.

Fufius Calenus. Voy. *Calenus*.

Fulvia (-æ) 1), maîtresse de Q. Curius, complice de Catilina; ce fut elle qui révéla la conjuration à Cicéron. — 2) fille de M. Fulvius Bambalio de Tusculum et successivement femme de P. Clodius, de Scribonius Curion et de M. Antoine. Elle mourut en 40 av. J.-C.

Fulvius Flaccus. Voy. *Flaccus*.

Fulvius Nobilior. Voy. *Nobilior*.

Fundānius (-i), auteur de comédies, loué par Horace (*Sat.* 1, 10, 41-42.)

Fundi (-ōrum), auj. *Fondi*, ancienne ville du Latium sur la voie Appienne, à l'entrée d'une baie étroite qui pénètre profondément dans l'intérieur des terres, et qui est nommée *lacus Fondanus*. La contrée environnante produisait de bon vin.

Furculæ Caudinæ. Voy. *Caudium*.

Furiæ. Voy. *Eumenides*.

Furius Bibaculus. Voy. *Bibaculus*.

Furius Camillus. Voy. *Camillus*.

Fuscus Aristius (-i), ami du poète Horace, qui lui dédia une ode (1, 22), et une épître (1, 10).

G

Gābāla (-ōrum), port de mer dans la *Syria Seleucis*, au S. de Laodicée; on en tirait d'excellent storax.



Gabala.

Gābāli (-ōrum), peuple de la Gaule Aquitaine dont la principale ville était Anderitum (Antérieux).

Gābii (-ōrum), ville du Latium sur le lac Gabinus, entre Rome et Préneste, colonie d'Albe la Longue, lieu où, suivant la tradition, Romulus fut élevé; elle fut prise par ruse par Tarquin le Superbe, et était en ruines au temps d'Auguste. Le *cinctus Gabinus* (Virg. *Æn.* 5, 612; Liv. 8, 9, 10, 7), mode particulière de porter la toge à Rome, semble dérivé du nom de cette ville. Il y a dans le voisinage des carrières de pierres dont on bâtit une partie de Rome.

Gābīnus A. (-i), tribun du peuple, 66 av. J.-C., présenta une loi qui donnait à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates; consul en 58, il contribua à l'exil de Cicéron; en 57 il alla comme proconsul en Syrie, et rétablit Ptolémée Aulète sur le trône d'Égypte, contrairement à un décret du sénat. A son retour à Rome en 54, il fut accusé à la fois de *majestas* et de *repetundæ*; il fut défendu par Cicéron: condamné sur le second chef d'accusation, il partit pour l'exil; dans la guerre civile, il combattit pour César. Il mourut vers la fin de 48 av. J.-C.

Gādāra, grande ville fortifiée de Palestine, située sur un affluent oriental du Jourdain.

Gādes (-ium : Cadix), très-ancienne ville de l'Espagne Bétique, fondée par les Phéniciens, et un de leurs principaux ports de commerce, à l'O. de l'Europe, située sur une petite île du même nom (île de Léon), séparée du continent par un canal étroit. Hérodote dit (IV, 8) que l'île d'Érythia était près de Gadeira; sur quoi beaucoup d'écrivains postérieurs ont supposé que l'île de Gadès est la même que l'île mythique d'Érythia, où Hercule enleva les bœufs de Géryon. Les habitants reçurent le droit de cité de Jules César.



Gadès en Espagne.

Gæa (-æ) ou Gē (-es), appelée Tellus par les Romains, personnification de la Terre; elle est donnée pour le premier être qui sortit du chaos; elle enfanta Uranus (le Ciel) et Pontus (la Mer). Par Uranus elle devint mère des Titans, qui étaient haïs de leur père. Gé les cacha dans le sein de la terre, et fit une large faucille de fer avec laquelle Cronos (Saturne) mutila Uranus. Gé ou Tellus était regardée par les Grecs et les Romains comme une divinité souterraine, et son nom est fréquemment mentionné avec celui des dieux infernaux.

Gætūlia (-æ), Gétulie, intérieur de l'Afrique septentrionale, au S. de la Mauritanie, de la Numidie et de la région des Syrtes, bornée à l'O. par l'Océan Atlantique, et sans limite déterminée au S. et à l'E. Les purs Gétules n'étaient pas de race éthiopienne (c.-à-d. nègre), mais de race libyenne, et tiraient probablement leur origine d'Asie. Ils sont probablement les ancêtres des Berbères.

Gaius ou Caius (-i), célèbre jurisconsulte romain, écrivit sous Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. Un de ses principaux ouvrages était un traité élémentaire sur le droit romain, intitulé *Institutiones*, en 4 livres, dont se servirent ceux qui commençaient l'étude du droit romain, jusqu'à l'époque de la compilation des Institutes de Justinien; il fut perdu pendant des siècles et retrouvé en 1816 à Vérone par Niebuhr.

Galanthis (voy. *Galinthias*).

Gālātēa (-æ), fille de Nérée et de Doris (voy. *Acis*).

Gālātia (-æ), contrée d'Asie Mineure, formée de parties de la Phrygie et de la Cappadoce, et bornée à l'O., au S. et au S.-O. par ces contrées, au N.-E., au N. et au N.-O. par le Pont, la Paphlagonie et la Bithynie. Elle tirait son nom de ses habitants, les Gaulois, qui avaient envahi l'Asie Mineure et s'y étaient établis à diverses époques, dans le troisième siècle av. J.-C. Ils parcoururent rapidement toute l'Asie Mineure en deçà du Taurus et exigèrent des tributs des divers princes; mais Attale I^{er} remporta sur eux une victoire complète (230 av. J.-C.) et les força de se fixer dans les limites du pays nommé dès lors

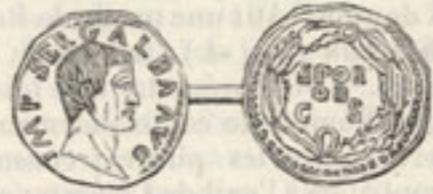
Galatie, et aussi Gréco-Galatie, ou Gallo-Grèce, à cause du mélange des Grecs et des Celtes. Les peuples de Galatie adoptèrent les habitudes, les usages, les coutumes religieuses des Grecs, mais gardèrent leur propre langue. Ils gardèrent aussi leurs divisions politiques et leur forme de gouvernement; ils se composaient de trois grandes tribus : les Tolistoboges, les Trocmes et les Tectosages, divisées chacune en quatre parties, nommées tétrarchies par les Grecs. A la tête de chacune de ces douze tétrarchies était un chef ou tétrarque. Enfin un des tétrarques, Déjotarus, fut récompensé des services qu'il avait rendus aux Romains dans la guerre de Mithridate par le titre de roi et le don du Pont et de la Petite Arménie. Après la mort de son successeur Amyntas, la Galatie fut réduite en province romaine par Auguste (25 av. J.-C.). Les seules villes importantes étaient au S.-O. Pessinus, capitale des Tolistoboges; au centre, Ancyre, capitale des Tectosages, et au N.-E. Tavium, capitale des Trocmes. L'épître de Saint-Paul aux Galates nous apprend que les églises chrétiennes de Galatie étaient composées, en grande partie, de Juifs convertis.



Galatia.

Galba (-æ), nom d'une famille distinguée de la gens Sulpicia. — 1) P. Sulpicius Galba, deux fois consul, en 211 et 200 av. J.-C., fit pendant ses deux consulats la guerre à Philippe de Macédoine. — 2) Serg. Sulpicius Galba, dont Cicéron vante l'éloquence, préteur en 151, massacra traîtreusement un grand nombre de Lusitaniens et fut consul en 144. — 1). Serg. Sulpicius Galba, empereur romain, de juin 68 à janvier 69, naquit l'an 3 av. J.-C. Après son consulat il eut le gouvernement de la Gaule (39), fit une

guerre heureuse contre les Germains et rétablit la discipline dans les troupes. Néron lui donna en 61 le gouvernement de l'Espagne Tarraconnaise, où il resta pendant huit ans. Quand Néron fut tué, Galba s'avança vers Rome, où il fut reconnu empereur. Mais sa sévérité et son avarice le rendirent bientôt impopulaire, et il fut massacré par les soldats à l'instigation d'Othon.

Serg. Sulpic. Galba, empereur rom.,
ap. J.-C. 68-69.

Gālēnus Claudius (-i), nommé communément Galien, très-célèbre médecin, né à Pergame, 130. Il fut élevé avec soin par son père Nicon, qui, par suite d'un rêve, choisit pour lui la profession de médecin; il étudia la médecine d'abord à Pergame, puis à Smyrne, à Corinthe et à Alexandrie; il l'exerça dans sa ville natale et à Rome, où il soigna les empereurs M. Aurèle et L. Verus. Il mourut vers 200, à l'âge de soixantedix ans, sous le règne de Septime-Sévère. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de médecine et de philosophie; on a encore de lui 83 traités reconnus comme authentiques et beaucoup d'autres qui sont apocryphes ou douteux.

Galepsus (-i), ville de Macédoine sur le golfe Toronaïque.

Galerius Maximianus (voy. *Maximianus*).

Gālēsus (-i), rivière dans le S. de l'Italie; elle se jette dans le golfe de Tarente après avoir arrosé des prairies célèbres par les troupeaux qui y paissaient et dont la laine était très-vantée dans l'antiquité.

Gālēus (-i), c.-à-d. le Léopard, fils d'Apollon et de Thémisto, dont les Galéotes, famille de devins siciliens, tiraient leur origine; la ville principale des Galéotes était Hybla, qui prit le nom de Galeotis ou Galeatis.

Gālilæa (-æ), la Galilée, à la naissance du Christ, était la plus septentrionale des trois divisions de la Palestine à l'O. du Jourdain. Les habitants étaient d'une race mêlée de Juifs, de Syriens, de Phéniciens, de Grecs et d'autres, et étaient méprisés pour cela des Juifs de Judée.

Gālinthias (-ādis) ou **Galanthis** (-īdis), fille de Prœtus de Thèbes et amie d'Alcmène. Quand Alcmène fut sur le point de donner le jour à Hercule et que les Mœræ et les Ilithyæ, à la demande de Hera (Junon), s'efforçaient de retarder cette naissance, Galanthias entra tout à coup en annonçant faussement qu'Alcmène avait donné naissance à un fils. Les déesses ennemies furent si surprises à cette nouvelle qu'elles laissèrent tomber leurs bras. Le charme fut rompu et Alcmène put mettre au monde Hercule; les déesses trompées se vengèrent en métamorphosant Galanthias en belette (γαλῆ). Hécate eut pourtant pitié d'elle et la prit à sa suite, et plus tard Hercule lui éleva un temple.

Galla Placidia ou simplement *Placidia*, fille de Théodose le Grand. Elle tomba entre les mains d'Alaric, quand il prit Rome (apr. J.-C. 410), et Ataulphe, roi des Goths, l'épousa en 414. Après la mort d'Ataulphe, elle fut rendue à Honorius; et, en 417, elle épousa Constance, à qui elle donna un fils qui fut Valentinien III, et pendant la minorité duquel elle gouverna l'empire d'Occident; elle mourut vers 450.



Galla Placidia,
fille de Théodose le Grand.

Gallæcia (-æ), pays des Gallæci ou Callæci au N. de l'Espagne, entre les Astures et le Durius; les habitants étaient les moins civilisés de l'Espagne; ils furent défaits et taillés en pièces par D. Brutus, consul en 138 av. J.-C., qui obtint le surnom de Gallæcus.

Gallia (-æ), la Gaule. Dans le sens

le plus étendu ce nom signifiait toute la terre habitée par les Gaulois ou Celtes, mais, dans un sens plus restreint, il s'appliquait à deux pays: — 1) *Gallia*, nommée aussi Gaule Transalpine ou Gaule ultérieure, pour la distinguer de la Gaule Cisalpine au N. de l'Italie. Au temps d'Auguste elle était bornée au S. par les Pyrénées et la Méditerranée, à l'E. par la rivière du Var et les Alpes qui la séparaient de l'Italie, et par le Rhin qui la séparait de la Germanie; au N. par l'océan Germanique et le canal d'Angleterre; à l'O. par l'Atlantique; elle renfermait ainsi non-seulement toute la France et la Belgique, mais une partie de la Hollande, une grande partie de la Suisse et toutes les provinces d'Allemagne à l'O. du Rhin. Les Grecs, à une époque très-reculée, connurent la côte S. de la Gaule où ils fondèrent en 600 av. J.-C. l'importante ville de Massilia. Les Romains commencèrent la conquête de la Gaule en 125 av. J.-C. et, quelques années après, ils réduisirent en province romaine la partie S.-O. du pays. Dans les Commentaires de César, la province romaine est appelée simplement *Provincia* pour la distinguer du reste du pays; de là vient le nom moderne de Provence. Le reste du pays fut soumis par César après une lutte de plusieurs années (58 à 50). A cette époque la Gaule était divisée en trois parties: Aquitaine, Celtique et Belgique, d'après les trois races diverses qui l'habitaient. Les Aquitains occupaient le S.-O. entre les Pyrénées et la Garonne; les Celtes ou Gaulois proprement dits, le centre et l'O. entre la Garonne, la Seine et la Marne; et les Belges, le N.-E. entre ces deux rivières et le Rhin. Parmi les nombreuses tribus qui habitaient la Gaule Celtique, les plus puissantes étaient les Édues, les Séquanes et les Helvètes. Auguste divisa la Gaule en quatre provinces: 1° Gaule Narbonnaise, l'ancienne Province; 2° Gaule Aquitaine, des Pyrénées à la Loire; 3° Gaule Lyonnaise, pays entre la Loire, la Seine et la Saône, ainsi nommée de la colonie de Lyon (Lugdunum), fondée par Munatius Plancus; 4° Gaule Belgique, entre la Seine, la Saône et le Rhin. Peu après, la partie de la Belgique voisine

du Rhin et habitée par les tribus germaniques fut subdivisée en deux nouvelles provinces appelées Germanie première et seconde, ou Germanie supérieure et inférieure. La langue latine devint peu à peu la langue des habitants et la civilisation romaine jeta des racines profondes dans toutes les parties du pays. Les rhéteurs et les poètes de la Gaule occupent un rang distingué dans la dernière période de la littérature romaine. A la dissolution de l'empire romain, la Gaule, comme les autres provinces, fut envahie par les Barbares, et la plus grande partie fut enfin soumise aux Francs ou Franks sous Clovis vers 496. — 2) Gaule Cisalpine, appelée aussi Gaule Citerieure et Togata, province romaine au N. de l'Italie, bornée à l'O. par la Ligurie et la Gaule Narbonnaise (dont elle était séparée par les Alpes) et au N. par la Rhétie et le Noricum, à l'E. par l'Adriatique et la Vénétie (dont elle était séparée par l'Adige) et au S. par l'Étrurie et l'Ombrie (dont elle était séparée par la rivière du Rubicon). Elle était divisée par le Pô en Gaule Transpadane, nommée aussi Italie Transpadane, au N., et Gaule Cispadane au S. Elle était habitée primitivement par les Ligures, les Étrusques, les Ombriens et d'autres races; mais sa fertilité attira les Gaulois qui, à diverses époques, franchirent les Alpes, et s'établirent dans le pays après avoir chassé les anciens habitants. Après la première guerre punique, les Romains conquièrent tout le pays et le réduisirent en province romaine. Cependant les habitants ne supportèrent pas patiemment le joug, et le pays ne fut soumis aux Romains qu'après la défaite complète des Boiens en 191. Les tribus les plus importantes étaient : dans la Gaule Transpadane, de l'E. à l'O., les Taurini, les Salassi, les Libici, les Insubres, les Cenomani; dans la Gaule Cispadane, dans la même direction, les Boii, les Lingones, les Senones.

Galliēnus (-i), empereur romain (260-268), succéda à son père Valérien, quand celui-ci eut été fait prisonnier par les Perses en 260. Gallien était indolent, prodigue, et indifférent au bien public; son règne est un des plus hon-

teux et des plus désastreux de l'histoire romaine. De nombreux usurpateurs s'élevèrent dans diverses parties de l'empire; on les appelle communément les trente tyrans. Gallien fut tué par ses propres soldats en 268, tandis qu'il assiégeait Milan où l'usurpateur Aureolus s'était réfugié.

Gallināria (-æ), 1) île sur la côte de Ligurie, célèbre par le nombre de ses poules; de là son nom. — 2) Silva, forêt de pins près de Cumes en Campanie.

Gallo-Græcia (voy. *Galatia*).

Gallus, C. Cornelius (-i), poète romain, né à Forum Julii (Fréjus) en Gaule, vers 66 av. J.-C., alla dans sa jeunesse en Italie et se fit connaître sous Jules César et Auguste; ce dernier le fit préfet de la province d'Égypte; mais il encourut la disgrâce d'Auguste, tandis qu'il était en Égypte et le sénat l'envoya en exil; alors il se tua, 26 av. J.-C. Gallus vécut dans l'intimité d'Asinius Pollion, de Virgile, de Varus, et d'Ovide qui le met au premier rang parmi les poètes élégiaques romains; tous ses ouvrages ont péri.

Gallus Trebonianus (-i), empereur romain (251-254). Successeur de Décius, acheta des Goths une paix honteuse et fut ensuite tué par ses propres soldats.

Gallus (-i), rivière de Galatie, qui se jette dans le Sangarius près de Pessinus. On dit que les prêtres de Cybèle tenaient de cette rivière leur nom de Galli.

Gandāridæ, Gandāritæ ou **Gandāræ (-ārum)**, peuple indien au milieu du Punjab, entre les rivières Acesines (Chenab) et Hydrastes (Ravee), dont le roi, à l'époque de l'invasion d'Alexandre, était cousin et homonyme du célèbre Porus.

Gangāridæ (-ārum), peuple indien près des embouchures du Gange.

Ganges (-is), le plus grand fleuve de l'Inde, qu'il divise en deux parties nommées par les anciens : Inde en-deçà du Gange (Hindostan) et Inde au-delà du Gange (Birman, Cochinchine, Siam et presqu'île de Malacca); il prend sa source dans la partie la plus élevée des monts Émodes (Himalaya) et se jette par plusieurs branches au fond du golfe Gange (golfe du Bengale). Les anciens

n'avaient sur ce fleuve que des connaissances très-imparfaites.

Gānymēdes (-is), fils de Tros et de Callirhoé, et frère d'Ilus et d'Assaracus, était le plus beau des mortels, et fut enlevé par les dieux pour remplir la coupe de Zeus (Jupiter) et vivre au milieu des immortels : tel est le récit d'Homère ; mais d'autres traditions donnent des détails différents : on l'appelle fils de Laomédon, ou d'Ilus, ou d'Érichthonius, ou d'Assaracus. Les écrivains anciens disent que Jupiter l'enleva lui-même, sous la forme d'un aigle, ou à l'aide de son aigle. On n'est pas d'accord sur le lieu où cet événement se passa, mais le plus souvent on représente Ganymède comme enlevé sur le mont Ida. Zeus consola le père de la perte de son fils par le don d'une paire de chevaux divins. Les astronomes placèrent Ganymède parmi les astres sous le nom d'Aquarius. Son nom fut quelquefois corrompu en latin en celui de Catamitus.



Ganymède
(Visconti, Mus. Pioclém. Vol. 3, tav. 49).



Ganymède.
(Zannoni, Gal. di Firenze, série 4, vol. 2, pl. 101.)

Gārāmantēs (-um), le peuple le

plus méridional que les anciens connurent au N. de l'Afrique ; il habitait, bien au sud de la Grande Syrte, dans la région nommée Phaziana (Fezzan). Garama (auj. Dscherme) était leur capitale ; ils sont mentionnés par Hérodote comme un peuple lâche et non belliqueux (Herdt. 4, 147, 183). Cf. Liv. 29, 33 ; Tac. Ann. 3, 74 ; 4, 27 ; Hist. 4, 50.

Gargānus mons (Monte Gargano), montagne et cap d'Apulie, où se trouvaient des forêts de chênes.

Gargārā (-ōrum), cime méridionale du mont Ida en Troade, avec une ville du même nom, au pied de la montagne.

Gargettus (-i), dème de l'Attique, sur le versant N.-O. du mont Hymette, patrie du philosophe Épicure.

Garītes (-um), peuple d'Aquitaine, voisin des Ausci.

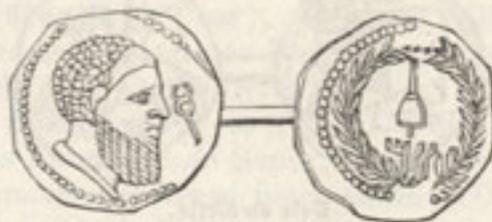
Garōcēli (-ōrum), peuple de la Gaule Narbonnaise près du mont Cénis.

Gārumna (-æ) (Garonne), une des principales rivières de la Gaule, qui prend sa source dans les Pyrénées, coule au N.-O. à travers l'Aquitaine, et devient une baie maritime au-dessous de Burdigala (Bordeaux).

Gārumni (-ōrum), peuple d'Aquitaine sur la Garonne.

Gaugāmēla (-ōrum), village d'Assyrie, où fut livrée la dernière bataille entre Alexandre et Darius en 331, que l'on nomme communément bataille d'Arbelles.

Gaulos (Γαῦλος, auj. Gozzo), île de la mer de Sicile, près de Melite (Malte).

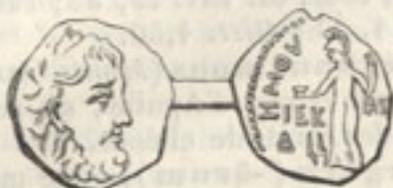


Gaulos.

Gaurus mons ou **Gaurānus (-i)**, chaîne de montagnes volcaniques en Campanie, entre Cumes et Naples, dans le voisinage de Puteoli (Pouzzoles), produit de bon vin ; lieu mémorable par la défaite des Samnites par Valerius Corvus en 343 av. J.-C.

Gaza (-æ), dernière ville de la fron-

tière S.-O. de la Palestine, clef du pays du côté de l'Égypte, était située sur une éminence à environ 2 milles de la mer, et était très-fortifiée; c'était une des cinq villes des Philistins; elle fut prise par Alexandre le Grand après une résistance obstinée de plusieurs mois.

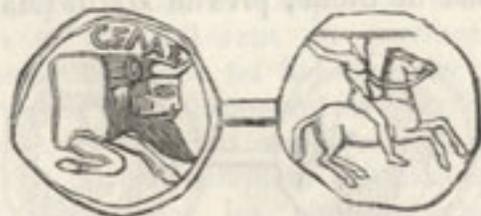


Gaza.

Gebenna mons, voy. *Cebenna*.

Gēdrōsia (-æ), province de l'empire persan, la plus reculée au S.-E. et une des subdivisions de l'Ariana; bornée à l'O. par la Carmanie, au N. par la Drangiane et l'Arachosie, à l'E. par l'Inde ou l'Indo-Scythie et au S. par la mer Érythrée ou océan Indien. Elle est surtout connue en histoire par les souffrances que le manque d'eau y fit éprouver à l'armée d'Alexandre.

Gēla (-æ), ville sur la côte S. de la Sicile, sur une rivière du même nom, fondée par les Rhodiens de Lindos et par les Crétois en 690 av. J.-C. Elle devint bientôt riche et puissante; en 582 elle fonda Agrigente. Gélon transporta la moitié de ses habitants à Syracuse; elle déchet de plus en plus, et au temps d'Auguste elle n'était plus habitée. Le poète Eschyle y mourut.



Gela en Sicile.

Geldūba (-æ) (Gelb au-dessous de Cologne), ville forte des Ubii sur le Rhin, dans la basse Germanie.

Gellius, Aulus (-i), grammairien latin, vivait vers 117-180 : il écrivit un ouvrage, qui existe encore, contenant de nombreux extraits des écrivains grecs et romains, et qu'il appela Nuits Attiques, parce qu'il fut composé près d'A-

thènes pendant les longues nuits d'hiver.

Gēlon (-ōnis), 1) tyran de Gela et ensuite de Syracuse, devint le maître de sa ville natale en 491 av. J.-C. En 485 il obtint le pouvoir suprême à Syracuse, et s'efforça d'agrandir et d'enrichir cette ville. En 480, le jour de la bataille de Salamine, il remporta à Himère une brillante victoire sur les Carthaginois qui avaient envahi la Sicile avec une nombreuse armée. Il mourut en 478, après avoir régné sept ans à Syracuse. On le représente comme un homme d'une douceur et d'une modération singulières, qui chercha par tous les moyens à assurer le bien-être de ses sujets. — 2) Gélon II, fils d'Hiéron II, roi de Syracuse; il mourut avant son père, à l'âge de cinquante ans. Il avait reçu le titre de roi du vivant de son père.



Gélon II, roi de Syracuse.

Gēlōni (-ōrum), peuple scythique qui habitait la Sarmatie asiatique à l'E. du Tanais (Don).

Gēmōniæ (scālæ) ou **Gemonii** (GRADUS), suite de degrés taillés dans l'Aventin, au pied desquels on traînait les corps des criminels étranglés dans la prison, avant de les jeter dans le Tibre.

Gēnābum ou **Cēnābum** (-i) (Orléans), ville de la Gaule Lyonnaise, sur la rive droite de la Loire, capitale des Carnutes, nommée plus tard Civitas Aurelianorum, ou Aurelianensis urbs, d'où est venu son nom moderne.

Gēnauni (-ōrum), peuple de Vindélicie, soumis par Drusus. Il habitait la vallée des Alpes nommée maintenant Valle di Non.

Gēnēva ou **Gēnāva** (-æ) (Genève), dernière ville des Allobroges sur la frontière des Helvètes, sur la rive méridionale du Rhône, à l'endroit où le fleuve sort du lac Léman; il y avait à Genève un pont sur le Rhône.

Gēnītrīx (-icis), c'est-à-dire la

mère, terme employé par Ovide comme surnom de Cybèle au lieu de *mater* ou *magna mater*; mais ce terme est plus usité comme surnom de Vénus, à laquelle César dédia un temple à Rome comme mère de la *gens Julia*.

Gēnius (-i), esprit tutélaire, ayant de l'analogie avec les anges gardiens invoqués par l'Église romaine; la croyance à de tels esprits existait en Grèce et à Rome. Les Grecs les appelaient démons (δαίμονες), et les poètes les représentaient comme vivant sur la terre, invisibles aux mortels, ministres de Zeus (Jupiter) et gardiens des hommes et de la justice. Les philosophes grecs s'emparèrent de cette idée et enseignèrent que des démons étaient assignés aux hommes au moment de leur naissance, les accompagnaient pendant leur vie, et après leur mort conduisaient leur âme dans l'Hadès. Il semble que les Romains reçurent des Étrusques leurs notions touchant les génies, bien que le nom de Genius soit latin (dérivé de *gigno*, *genui*, et ayant le même sens que *generator* ou père). Suivant l'opinion des Romains, chaque homme à sa naissance obtenait un génie qu'il adorait comme *sanctus* et *sanctissimus deus*, particulièrement le jour anniversaire de sa naissance, avec des libations de vin, de l'encens et des guirlandes de fleurs. Le lit nuptial était consacré au génie, et le lit lui-même était appelé *lectus genialis*. Dans d'autres occasions heureu-



Génie du vin.

(Tiré d'une mosaïque de Pompeii.)

ses on offrait aussi des sacrifices au génie, et se livrer à la joie était souvent exprimé par les mots *genio indulgere*, *genium curare* ou *placare*; chaque lieu avait aussi son génie; les génies étaient ordinairement représentés dans les œuvres d'art comme des êtres ailés. Le génie d'un lieu est représenté sous la forme d'un serpent mangeant un fruit placé devant lui.

Genseric, roi des Vandales, le plus terrible de tous les envahisseurs barbares de l'empire. En 429, il partit d'Espagne et se rendit maître de tout le N. de l'Afrique. En 455 il prit Rome et la pilla pendant quatorze jours; il mourut très-vieux en 477. Il était arien et persécuta ses sujets catholiques.

Gentius (-i), roi d'Illyrie, vaincu par les Romains en 168 av. J.-C.

Gēnūa (-æ) (Gênes), importante v. de commerce en Ligurie, située à l'extrémité du golfe de Ligurie (golfe de Gênes), devint plus tard un municipe romain.

Gēnūsus (-i), rivière de l'Illyrie grecque, au N. de l'Apsus.

Gēpīdæ (-ārum), peuple goth qui combattit sous Attila, et s'établit ensuite en Dacie, sur les bords du Danube; ils furent soumis par les Langobards ou Lombards.

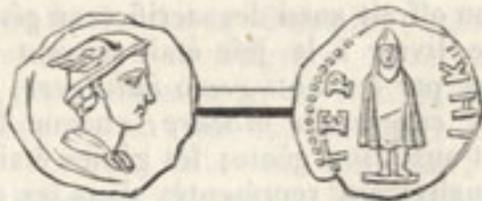
Gēræstus (-i), promontoire et port à l'extrémité S. de l'Eubée, avec un célèbre temple de Poséidon (Neptune).

Gērānēa (-æ), chaîne de montagnes le long de la côte O. de la Mégaride, se termine par le cap Olmiæ sur le territoire de Corinthe.

Gērēnia (-æ), ancienne ville de Messénie, patrie de Nestor, qui fut appelé pour cela le Gérénién.

Gergōvia (-æ), — 1) ville forte des Arvernes, en Gaule, située sur une montagne élevée et inaccessible à l'O. ou au S.-O. de l'Elaver (Allier), probablement dans le voisinage de Clermont. — 2) ville des Boiens en Gaule, dont la position est incertaine.

Germa, Γέρμα, v. de Mysie, appelée aussi Ἰερὰ Γέρμα, située entre les fleuves *Macestus* et *Rhyndacus* (Ptol. 5, 2, § 14; Steph. B., Hierocl.); on trouve encore des ruines de cette v. dans le voisinage de Germasloo.



Germa en Mysie.

Germania (-æ), contrée bornée par le Rhin à l'O., par la Vistule et les monts Carpathes à l'E., le Danube au S., l'Océan Germanique et la Baltique au N. Elle s'étendait plus loin que l'Allemagne moderne au N. et à l'E. et moins loin à l'O. et au S. Le N. et le N.-E. de la Gaule Belgique étaient aussi nommés Germanie première et seconde sous les empereurs romains (voy. *Gallia*), et c'était pour la distinguer de ces provinces que l'on donnait à la Germanie propre les noms de Grande Germanie, ou Germanie Transrhénane, ou Germanie barbare. Les habitants étaient appelés Germains par les Romains. Tacite dit que le nom de Germani était celui des Tungres, premier peuple german qui franchit le Rhin. Comme ce furent les premières tribus germanes avec lesquelles les Romains furent en rapport, ils étendirent ce nom à toute la nation. Les Germains étaient une branche de la grande race indo-germanique, qui, avec les Celtes, émigra du Caucase et du bord de la mer Noire et de la Caspienne, en Europe, à une époque antérieure aux souvenirs historiques. On les représente comme un peuple de haute stature, d'une grande force corporelle, avec le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds ou roux. Beaucoup de leurs tribus étaient nomades et changeaient de résidence chaque année; les hommes n'avaient pas de plus grand plaisir que les dangers et la passion de la guerre. Les femmes étaient tenues en grand honneur. Leur chasteté était irréprochable: les deux sexes étaient également remarquables par un invincible amour de la liberté. Dans chaque tribu on trouve le peuple divisé en 4 classes: les nobles, les hommes libres, les vassaux, et les esclaves. Un roi ou chef était élu parmi les nobles; son autorité était très-limitée, et, en cas de guerre, il abdiquait souvent en faveur du guerrier qui était choisi pour chef. Les Germains ap-

paraissent d'abord dans l'histoire, à l'époque des campagnes des Cimbres et des Teutons (113 av. J.-C.). Les Teutons étaient sans nul doute un peuple german (voy. *Teutones*). Des campagnes contre les Germains furent dirigées par Jules César (58-53), par Drusus (12-9), par Varus très-malheureusement en 9 ap. J.-C., et par Germanicus qui remportait de continuelles victoires quand il fut rappelé par Tibère (16 ap. J.-C.). Les Romains ne firent plus d'autres efforts pour soumettre la Germanie. Ils eurent plutôt à défendre leur propre empire contre les invasions des diverses tribus germanes, surtout contre les deux puissantes confédérations des Alemans et des Francs (voy. *Alemanni*, *Franci*). Au quatrième et au cinquième siècle les Germains s'emparèrent de quelques-unes des plus belles provinces de l'empire. — Les Germains sont divisés par Tacite en 3 grandes tribus: 1° les Ingævones sur l'Océan; 2° les Hermiones au centre; 3° les Istævones dans le reste de la Germanie, par conséquent à l'E. et au S. Nous devons ajouter à ces peuples les habitants de la péninsule scandinave, les Hilleviones, divisés en Sinones et Sitones.

Germanicus (-i), **Cæsar** (-āris), fils de Néron Claudius Drusus et d'Antonia, fille du triumvir Antoine, né en 15 av. J.-C. Il fut adopté par son oncle Tibère du vivant d'Auguste, et élevé aux honneurs dès sa jeunesse. Il aida Tibère dans la guerre contre les Pannoniens et les Dalmates (7-10 ap. J.-C.), et contre les Germains (11-12). Il commandait les légions de Germanie, quand une révolte alarmante éclata parmi les soldats de Germanie et d'Illyrie, au moment de la mort d'Auguste (14). Après avoir rétabli l'ordre parmi ses troupes, il entreprit la conquête de la Germanie, et poussa la guerre avec tant de vigueur et de succès qu'il ne fallait plus qu'une campagne pour soumettre complètement les pays entre le Rhin et l'Elbe. Mais la jalousie de Tibère sauva la Germanie. Il rappela Germanicus à Rome (17) et lui donna le commandement de toutes les provinces orientales; mais en même temps il envoya Pison en Syrie, avec l'ordre secret de gêner et d'affaiblir Germanicus. Germanicus mourut en Syrie en 19; on crut, et il crut

lui-même, qu'il avait été empoisonné par Pison. Il fut très-regretté du peuple romain, et Tibère fut obligé de sacrifier Pison à l'indignation publique (voy. *Pison*). Il eut d'Agrippine 9 enfants dont les plus connus sont l'empereur Caligula, et Agrippine, mère de Néron. Germanicus fut un auteur de quelque réputation; il écrivit plusieurs poèmes dont la plus grande partie est perdue. On a de lui une traduction en vers des Phénomènes d'Aratus qui ne manque ni de facilité ni d'élan poétique.



Germanicus.

Gerrha, une des principales villes d'Arabie, grand marché pour le commerce de l'Arabie et de l'Inde, était située sur la côte N.-E. de l'Arabie Heureuse. Les habitants nommés *Gerræi* étaient, dit-on, primitivement des Chaldéens chassés de Babylone.

Gērŷōn (-ōnis), ou **Geryones (-æ)**, fils de Chrysaor et de Callirrhœ, moustre à trois têtes et, selon d'autres, à trois corps unis ensemble, était roi d'Espagne et possédait des bœufs magnifiques, qu'Hercule lui enleva (voy. *Hercules*).

Gesoriācum (-i : Boulogne), port des Morini dans la Gaule Belgique, où l'on s'embarquait d'ordinaire pour passer en Bretagne; on l'appela plus tard *Bononia* d'où vient son nom moderne.

Gēta (-æ) Septimius (-i), frère de Caracalla, par qui il fut assassiné en 212 (voy. *Caracalla*).



Geta.

Gētæ (-ārum), les Gètes, peuple

thrace, appelé *Daces* par les Romains. Hérodote et Thucydide les placent au S. de l'Ister (Danube), près de son embouchure; mais au temps d'Alexandre le Grand ils habitaient au-delà de ce fleuve, au N. des Triballes.

Gigantes (-um), les Géants, nés du sang qu'Uranus laissa tomber sur la terre, en sorte que Gé (la Terre) fut leur mère. On les représente comme des êtres d'une taille monstrueuse, avec un air terrible et des queues de dragons. Ils firent une attaque contre le ciel, armés de troncs d'arbres et d'énormes rochers; mais les dieux, avec l'aide d'Hercule, les détruisirent tous et en ensevelirent plusieurs sous l'Etna et d'autres volcans. Il est digne de remarque que la plupart des écrivains placent les Géants dans des contrées volcaniques, et il est probable que les éruptions volcaniques donnèrent naissance à l'histoire de la lutte des Géants et des dieux.

Gigōnus, ville et promontoire de Macédoine sur le golfe Thermaïque.

Glābrīo (-ōnis), **Acilius (-i)**, — 1) consul 191 av. J.-C., défit Antiochus aux Thermopyles. — 2) préteur de la Ville en 70, présida l'affaire de Verrès, fut consul en 67 et succéda à Lucullus dans le commandement de la guerre contre Mithridate; il y fut remplacé lui-même par Pompée.

Glānis (-is) (voy. *Clanis*).

Glāphŷra (voy. *Archelaüs*, n° 6).

Glaucē (-es). — 1) une des Néréides; le nom de Glaucé n'est que la personnification de la couleur de la mer. — 2) fille de Créon de Corinthe, nommée aussi *Creüsa* (voy. *Créon*).

Glaucus (-i), — 1) de Potniæ, fils de Sisyphe et père de Bellérophon, fut mis en pièces par ses chiens, parce qu'il avait méprisé la puissance d'Aphrodité (*Vénus*). — 2) fils d'Hippoloque et petit-fils de Bellérophon, commandait les Lyciens à la guerre de Troie; il était uni à Diomède par les liens de l'hospitalité, et quand ils se rencontrèrent dans le combat, ils s'abstinrent de lutter ensemble et échangèrent leurs armes. Glaucus fut tué par Ajax. — 3) un des fils de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaé ou de Crété. Dans son enfance il tomba dans un coffre plein de miel et fut étouffé. Il fut décou-

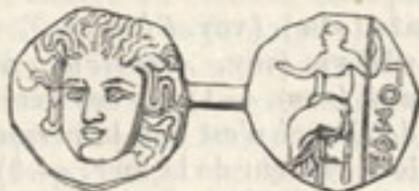
vert par le devin Polyidus d'Argos, qu'Apollon avait chargé de ce soin; Minos lui demanda de rendre la vie à son fils; ne pouvant le faire, il fut enterré avec Glaucus, mais un serpent révéla une herbe qui rendait les morts à la vie. — 4) Gl. d'Anthédon en Béotie, pêcheur qui devint dieu marin en mangeant une partie de l'herbe divine que Cronos (Saturne) avait semée. On croyait que Glaucus visitait chaque année toutes les côtes et les îles de la Grèce, accompagné de monstres marins et publiant des prophéties; les pêcheurs et les marins l'honoraient d'un culte particulier et avaient grande confiance dans ses oracles. — 5) Gl. de Chios, statuaire en métal, célèbre pour avoir inventé l'art de souder les métaux, florissait en 490 av. J.-C.

Glycēra (-æ), nom favori des courtisanes.

Gnosus, Gnosus. (Voy. *Cnosus*.)

Golgi (-ōrum), ville de Chypre, dont on ignore la position; c'était une colonie de Sicyone et un des lieux les plus renommés pour le culte d'Aphrodite (*Vénus*).

Gomphi (-ōrum), ville de l'Hestiaeotide en Thessalie, forteresse sur les confins de l'Épire, commandant le principal passage entre l'Épire et la Thessalie.



Gomphi en Thessalie.

Gōnni (-ōrum), **Gonnus** (-i), ville très-forte des Perrhèbes en Thessalie, sur le Pénée, à l'entrée de la vallée de Tempé.

Gordiānus, M. Antonius (-i), nom de trois empereurs romains, père,



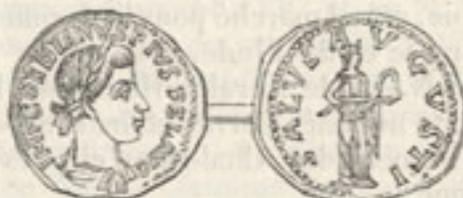
Gordien I, emp. rom.,
38 après J.-C.

fil, et petit-fils; le père était un homme distingué par ses qualités morales et intellectuelles, et avait gouverné l'Afrique pendant longtemps, quand il fut proclamé empereur à l'âge de quatre-vingts ans: il associa son fils à l'empire, mais il ne régna que deux mois. Son fils fut tué dans un combat, et alors il mit lui-même fin à sa vie (238). Son petit-fils fut proclamé empereur à Rome par les soldats en 238,



Gordien II, emp. rom.,
après J.-C., 238.

après le meurtre de Balbin et de Papien, bien qu'il ne fût âgé que de douze ans; il régna six ans, de 238 à 244, et fut assassiné par Misithée en Mésopotamie.



Gordien III, emp. rom.,
après J.-C. 238-244.

Gordium (-i), ancienne capitale de la Phrygie sur le Sangarius, résidence royale des rois de la dynastie de Gordius, et théâtre du fameux exploit d'Alexandre coupant le nœud Gordien. (Voy. *Gordius*.)

Gordius (-i), ancien roi de Phrygie, père de Midas, était d'abord un pauvre paysan; des troubles intérieurs ayant éclaté en Phrygie, un oracle informa les habitants qu'un chariot leur amènerait un roi qui mettrait fin aux troubles. Peu après Gordius arriva conduisant son chariot pour se rendre à l'assemblée du peuple. Celui-ci le reconnut à l'instant pour roi; Gordus, par reconnaissance, consacra son chariot à Zeus (*Jupiter*) dans l'Acropole de Gordium; un nœud très-habilement fait attachait le timon au joug; un oracle déclara que celui qui dénouerait ce nœud régnerait sur toute l'Asie. Alexandre à son arrivée à Gordium coupa le

nœud avec son épée et s'appliqua l'oracle.

Gordÿène ou **Corduene** (-es), district montagneux dans le S. de la Grande Arménie, entre le lac Arsissa (lac de Van) et les monts Gordiæi (montagnes du Kurdistan). Ses belliqueux habitants, nommés Gordiæi ou Cordueni, étaient sans doute le même peuple que les Carduchi des géographes grecs et que les Kurdes modernes.

Gorge (-es), fille d'OËnée et sœur de Déjanire; elles gardèrent toutes deux leur première forme, quand leurs autres sœurs furent métamorphosées par Artémis (Diane) en oiseaux.

Gorgias (-æ), 1) de Leontini, en Sicile, célèbre rhéteur et sophiste, né vers 480 av. J.-C., vécut plus de cent ans. En 427 il fut envoyé par ses concitoyens en ambassade à Athènes, pour demander la protection des Athéniens contre Syracuse. Un dialogue de Platon porte le nom de Gorgias. Il écrivit plusieurs ouvrages qui sont perdus à l'exception de deux déclamations : l'Apologie de Palamède et l'Éloge d'Hélène dont l'authenticité est douteuse. — 2) d'Athènes, enseigna la rhétorique au jeune M. Cicéron, quand il était à Athènes.

Gorgones (-um), nom de trois filles terribles, Sthéno, Euryalé et Méduse, filles de Phorcys et de Cète, ce qui leur fait donner quelquefois le nom de Phorcycydes. D'autres traditions les plaçaient en Libye : au lieu de chevelure, elles avaient la tête couverte de serpents sifflants : elles avaient des ailes, des griffes et d'énormes dents. Méduse, la seule des sœurs qui fût mortelle, était d'abord, suivant les légendes, une belle fille, dont les cheveux furent changés en serpents par Athéna



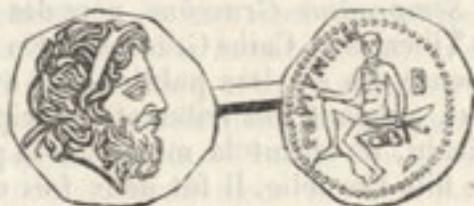
La Gorgone (Méduse).
(Florentin. Gemm.)

(Minerve), parce qu'elle était devenue, par Poséidon (Neptune), mère de Chrysaor et de Pégase, dans un des temples d'Athéna. Sa tête devint si terrible que tous ceux qui la regardaient étaient changés en pierres. De là, la grande difficulté qu'éprouva Persée pour la tuer (voy. *Perseus*). Athéna plaça ensuite cette tête au centre de son bouclier ou de sa cuirasse.



La Gorgone Méduse
(Tête de marbre, à Munich).

Gortÿn, **Gortÿna**, très-ancienne ville de Crète sur le Léthée, à 90 stades de son port nommé Leben et à 130 stades de son autre port, Matalia.



Gortÿne en Crète.

Gortÿnia (-æ), ville d'Émathie en Macédoine, dont la position est incertaine.

Göthi (-örum), **Göthōnes**, **Gut-tōnes** (-um), puissant peuple german qui habitait primitivement sur la côte prussienne de la Baltique, à l'embouchure de la Vistule, mais ensuite émigra vers le S. Au commencement du troisième siècle, ils se montrent sur les côtes de la mer Noire, et en 272 ap. J.-C. l'empereur Aurélien leur cède toute la Dacie; vers ce temps on les trouve séparés en deux grandes divisions, les Ostrogoths ou Goths de l'E. et les Visigoths ou Goths de l'O. Les Ostrogoths s'établirent en Mœsie et en Pannonie, tandis que les Wisigoths restèrent au N. du Danube. Les Visigoths, sous Alaric, envahirent l'Italie, prirent et pillèrent Rome en 410. Quelques années

plus tard, ils s'établirent à demeure dans le S.-O. de la Gaule et fondèrent un royaume dont Toulouse était la capitale. De là ils envahirent l'Espagne, où ils fondèrent aussi un royaume qui dura pendant plus de deux siècles, jusqu'à ce qu'il fut renversé par les Arabes. Les Ostrogoths dans le même temps étendaient leur domination presque jusqu'aux portes de Constantinople; et sous leur roi Théodoric le Grand ils s'emparèrent de toute l'Italie (493). Les Ostrogoths embrassèrent le christianisme à une époque reculée, et ce fut pour leur usage qu'Ulphilas traduisit l'Écriture sainte en langue gothique, au quatrième siècle.

Göthīni, peuple celte au S.-E. de la Germanie, sujet des Quades.

Gracchus (**i**), nom d'une célèbre famille de la *gens Sempronia*. — 1) *Tib. Sempronius Gracchus*, général distingué dans la seconde guerre punique; en 212 il fut tué dans une bataille contre Magon à Campi Veteres, en Lucanie. Son corps fut envoyé à Hannibal qui lui fit faire de magnifiques funérailles. — 2) *Tib. Sempronius Gracchus*, père des tribuns Tiberius et Caius Gracchus. En récompense des services publics qu'il avait rendus, pendant son tribunat, à Scipion l'Africain, il obtint la main de sa plus jeune fille Cornélie. Il fut deux fois consul et une fois censeur. Il eut de Cornélie douze enfants qui moururent jeunes, excepté les deux tribuns et une fille, Cornélie, qui épousa le second Africain. — 3) *Tib. Sempronius Gracchus*, fils aîné du précédent, perdit son père dès son enfance, et fut élevé, avec son frère Caius, par son illustre mère, Cornélie, qui consacra sa vie à rendre ses fils dignes de leur père et de ses propres ancêtres. La condition malheureuse du peuple romain excita vivement les sympathies de Tiberius. Il avait vu avec peine en Italie des contrées désertes, et les immenses domaines des riches cultivés par des esclaves; il résolut de faire tous ses efforts pour remédier à cet état de choses en tâchant de créer une industrieuse classe moyenne d'agriculteurs, et d'humilier l'avarice sans bornes du parti dominant. Tribun du peuple en 133, il proposa une loi pour renouveler et étendre la loi Licinia, par la-

quelle aucun citoyen ne devait posséder plus de 500 *jugera* de terres publiques; il y ajouta une clause qui permettait au père de deux fils de garder 250 *jugera* pour chacun d'eux; en sorte que le père de deux fils pouvait avoir en tout mille arpents. L'aristocratie fit la plus vive opposition à cette mesure; néanmoins, grâce à la vigueur et à l'énergie de Tiberius, la loi passa, et des triumvirs furent chargés de la mettre à exécution: c'étaient Tib. Gracchus, Appius Claudius, son beau-père, et son frère Caius Gracchus. Vers ce temps, Attale, roi de Pergame, mourut, laissant le peuple romain héritier de ses biens, et, sur la proposition de Gracchus, ses richesses furent partagées entre les pauvres, afin qu'ils pussent se procurer leur matériel de ferme, etc. L'année suivante, quand vint le moment de l'élection des tribuns, Tiberius se présenta de nouveau comme candidat; mais, au milieu de l'élection, il fut publiquement assassiné par P. Scipion Nasica. Il avait probablement trente-cinq ans lorsqu'il mourut. Tib. fut un ami sincère des opprimés et agit d'après des motifs honorables; quelles qu'aient pu être ses erreurs politiques, la haine qui s'est attachée à son nom et à celui de son frère, vient en grande partie de ce qu'on n'a pas bien compris les lois agraires des Romains. — 4) Caius Sempronius Gracchus, frère du précédent, fut tribun du peuple en 123. Ses réformes furent beaucoup plus radicales que celles de son frère, et telle était son influence sur le peuple, que toutes ses propositions furent adoptées et que le sénat fut dépouillé de quelques-uns de ses plus importants privilèges. Sa première mesure fut de renouveler la loi agraire de son frère; il voulut aussi que les juges, qui avaient jusqu'alors été choisis parmi les sénateurs, le fussent à l'avenir parmi les chevaliers, et que, chaque année, avant l'élection des consuls, le sénat déterminât les deux provinces qui seraient assignées aux consuls. Caius fut élu tribun une seconde fois en 122; le sénat, se voyant dans l'impossibilité de résister aux mesures de Caius, résolut de ruiner son influence sur le peuple; dans ce but, il persuada à M. Livius Drusus, un des collègues de Caius,

de proposer des mesures encore plus populaires que celles de Caius; le peuple se laissa tromper par le perfide agent du sénat, et la popularité de Caius s'évanouit peu à peu. Il échoua dans sa demande du tribunat pour l'année suivante (121), et à la fin de son tribunat des ennemis commencèrent à attaquer quelques-unes de ses lois; Caius vint au forum pour leur résister; une lutte eut lieu, et, tandis que ses amis combattaient pour sa défense, il s'enfuit dans le bois des Furies, où il tomba sous les coups de son esclave, auquel il avait commandé de le tuer; environ 3,000 de ses amis furent tués, d'autres arrêtés et étranglés dans la prison.

Grādīvus (-i), c.-à-d. le marcheur (probablement de *gradior*), surnom de Mars qui est appelé *gradivus pater et rex gradivus*. Numa établit 12 Saliens comme prêtres de ce dieu.

Grææ (-ārum), γραιῖαι, c.-à-d. les vieilles femmes, filles de Phoreys et de Cêto, étaient au nombre de 3 : Pephredo, Enyo et Dino. On les nommait aussi Phorceydes; elles avaient des cheveux blancs depuis leur naissance, une seule dent, et un seul œil pour elles trois, qu'elles se prêtaient l'une à l'autre quand elles en avaient besoin.

Græcia (-æ), la Grèce, ou **Hellas (-ādos)**, la Hellade, contrée d'Europe dont les habitants étaient appelés Grecs ou Hellènes. Parmi les Grecs, *Hellas* ne signifiait pas une contrée particulière, bornée par certaines limites géographiques; ce terme était employé en général pour signifier le séjour des Hellènes, en quelque endroit qu'ils fussent établis. Ainsi les colonies grecques de Cyrène en Afrique, de Syracuse en Sicile, de Tarente en Italie et de Smyrne en Asie, sont considérées comme faisant partie de la Hellade. Dans les temps les plus anciens la Hellade était un petit district de la Phthiotide en Thessalie. Comme les Hellènes, habitants de ce district, s'étendirent peu à peu sur le pays environnant, leur nom fut adopté par d'autres tribus, jusqu'à ce qu'enfin tout le N. de la Grèce, depuis les monts Cérauniens et Cambuniens jusqu'à l'isthme de Corinthe, fut désigné par le nom de Hellade. Pendant l'époque brillante de l'indépendance grecque, le Péloponnèse était

généralement considéré comme distinct de la Hellade propre; mais plus tard le Péloponnèse et les îles grecques furent aussi renfermés dans le nom général de Hellade, par opposition à la terre des barbares. Les Romains appelaient la terre des Hellènes *Græcia* (d'où nous avons fait le nom de Grèce), probablement parce qu'ils furent d'abord en rapport avec la tribu des *Græci*, qui paraissent à une époque reculée avoir habité la côte O. de l'Épire. La plus grande longueur de la Grèce propre, du mont Olympe au cap Ténare, est d'environ 250 milles anglais; sa plus grande largeur, de la côte O. de l'Acarnanie à Marathon en Attique, est d'environ 180 milles. Sa surface est un peu moindre que celle du Portugal. Au N. elle était séparée de la Macédoine et de l'Illyrie par les monts Cambuniens et Cérauniens. Des trois autres côtés elle est bornée par la mer, savoir: par la mer Ionienne à l'O., et par la mer Égée à l'E. et au S. C'est une des contrées les plus montagneuses de l'Europe; elle possède peu de plaines étendues et de longues vallées. Les habitants étaient ainsi séparés les uns des autres par des barrières qu'il n'était pas aisé de franchir, et ils furent naturellement amenés à former des communautés politiques séparées. Plus tard le N. de la Grèce fut généralement partagé en 10 districts: l'Épire, la Thessalie, l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et la Mégaride; le S. de la Grèce ou Péloponnèse était ordinairement partagé aussi en 10 districts: la Corinthie, la Sicyonie, la Phliasie, l'Achaïe, l'Élide, la Messénie, la Laconie, la Cynurie, l'Argolide et l'Arcadie. Un résumé de la géographie des anciens habitants et de l'histoire de chacun de ces districts est donné dans des articles séparés. Les plus célèbres des habitants primitifs de la Grèce étaient les Pélasges, desquels descendait sans doute une grande partie de la population grecque (voy. *Pelasgi*). Les Hellènes faisaient remonter leur origine à un ancêtre mythique, Hellen, dont les fils et les petits-fils donnèrent naissance aux 4 grandes tribus des Doriens, des Éoliens, des Achéens et des Ioniens (voy. *Hellen.*).

Græcia magna ou **G. major**,

nom donné aux districts du S. de l'Italie, habités par des Grecs. Ce nom ne fut jamais usité pour désigner simplement le S. de l'Italie. Il fut toujours limité aux cités grecques et à leurs territoires et ne s'appliqua jamais aux districts environnants, habités par des tribus italiennes. Il semble avoir été appliqué surtout aux villes situées sur le golfe de Tarente, Tarente, Sybaris, Crotona, Caulonia, Siris (Héraclée), Métaponte, Locres et Rhegium; mais on distingue aussi sous ce nom les villes grecques de la côte O., telles que Cumae et Néapolis; Strabon étend cette appellation même aux villes grecques de Sicile.

Grampius mons, (*monts Grampiens*), chaîne de montagnes dans la Bretagne barbare ou Calédonie, séparant les Highlands et les Lowlands d'Écosse. Agricola pénétra jusqu'à ces montagnes au pied desquelles il battit Galgacus.

Grānīcus (-ī), petite rivière de Mysie, prend sa source au mont Ida et tombe dans la Propontide (mer de Marmara) à l'E. de Priapus; célèbre par la victoire d'Alexandre le Grand sur les Perses (334), et aussi par une victoire de Lucullus sur Mithridate en 73 av. J.-C.

Gratiæ (voy. *Charites*).

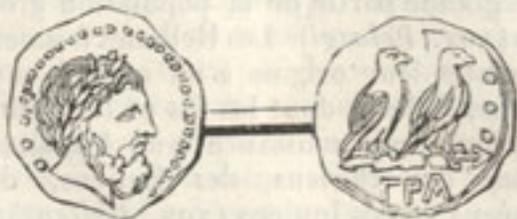
Grātianus (-ī), Gratien, empereur d'Occident (367-383), fils de Valentinien I^{er}. Il fut déposé et tué par l'usurpateur Maxime.



Gratien.

Grātianus Fālisus (-ī), contemporain d'Ovide et auteur d'un poème sur la chasse, qui existe encore.

Grāviscæ (-ārum), ancienne ville



Médaille assignée à Gravisca.

d'Étrurie, sujette de Tarquinies et colonisée par les Romains en 183 av. J.-C. Elle était située dans la Maremme, et son air était insalubre; aussi Virgile l'appelle *intempestæ Gravisca*.

Grudii (-ōrum), peuple de la Gaule Belgique, sujet des Nerviens.

Grumentum (-ī), ville de l'intérieur de la Lucanie, sur la route de Bénévent à Héraclée.

Gryllus (-ī), fils aîné de Xénophon, tué à la bataille de Mantinée en 362, après avoir, selon quelques récits, donné le coup mortel à Épaminondas.

Grynia (-æ) ou -ium (-ī), ancienne ville dans le S. de la Mysie, célèbre par son temple et son oracle d'Apollon, nommé pour cela Grynaeus Apollo.

Gryps (-ȳpis) ou Gryphus (-ī), griffon, animal fabuleux, qui avait le corps d'un lion, la tête et les ailes d'un aigle; il habitait sur les monts Rhipéens, entre les Hyperboréens et les Arimaspes à l'œil unique, et gardait l'or du nord. Les Arimaspes montèrent à cheval, et essayèrent de dérober l'or; de là, la haine entre le cheval et le griffon. La croyance aux griffons venait de l'Orient, où ils sont mentionnés parmi les animaux fabuleux qui gardaient les trésors de l'Inde.

Gugerni ou Guberni (-ōrum), peuple de Germanie qui franchit le Rhin et s'établit sur la rive gauche entre les Ubiens et les Bataves.

Gulussa (-æ), Numide, second fils de Massinissa et frère de Micipsa et de Mastabal; il laissa un fils nommé Massiva.

Guttones (voy. *Gothi*).

Gȳarus (-ī) ou Gyara (-ōrum), une des Cyclades, petite île au S.-O. d'Andros, pauvre et improductive, et habitée seulement par des pêcheurs: sous les empereurs romains c'était un lieu d'exil.

Gȳas ou Gȳēs ou Gȳgēs (-æ), fils d'Uranus (le Ciel) et de Gé (la Terre), un des géants aux cent bras qui firent la guerre aux dieux.

Gygæus lacus, petit lac de Lydie au N. de Sardes.

Gȳgēs (-æ), premier roi de Lydie de la dynastie des Mermnades, détrôna Candaule et lui succéda (voy. *Candau-*

les). Il régna de 716 à 678 av. J.-C. Il envoya de magnifiques présents à Delphes, et les richesses de Gygès devinrent proverbiales.

Gylippus (-i), Spartiate, fils de Cléandrides, envoyé pour commander les Spartiates à Syracuse et résister aux Athéniens (404 av. J.-C.). Sous son commandement les Syracusains anéantirent le grand armement des Athéniens et firent prisonniers Démosthène et Nicias (413). En 404 il fut chargé par Lysandre, après la prise d'Athènes, de transporter le trésor à Sparte; il ouvrit les sacs en dessous et enleva une somme considérable; le vol fut découvert et Gylippe envoyé en exil.

Gymnēsiæ (voy. *Baleares*).

Gyndēs (-æ), rivière d'Assyrie, prend sa source dans le pays des Matiènes, dans les montagnes du Kurdistan et se jette dans le Tigre; célèbre par l'histoire de Cyrus qui divisa ses eaux en 360 canaux.

Gyrton (-ōnis), **Gyrtona (-æ)**, ancienne ville de la Pélasgiotide en Thessalie, sur le Pénée.



Gyrton, en Thessalie.

Gythēum, Gythium (-i), ancien port de Laconie, situé presque au fond du golfe de Laconie, au S.-O. de l'embouchure de l'Eurotas.



Gythium, en Laconie.

H

Hades ou Āides (-æ), ou **Plūto (-ōnis)**, dieu du monde souterrain; dans la vie ordinaire on l'appelait le

plus souvent Pluton (dispensateur de la richesse), parce qu'on n'aimait pas à prononcer le nom redouté de Hadès ou Āidès; les poètes romains emploient les noms de Dis, d'Orcus et de Tartare, comme synonymes de Pluton. Hadès était fils de Cronus (Saturne) et de Rhéa, et frère de Zeus (Jupiter) et de Poséidon (Neptune). Sa femme était Perséphoné ou Proserpine, fille de Déméter, qu'il enleva du monde supérieur, comme il est raconté ailleurs (voy. *Demeter*). Dans la division du monde entre les trois frères, Hadès obtint le monde inférieur, le séjour des ombres, qu'il gouverna. Son caractère est décrit comme farouche et inexorable; aussi de tous les dieux il était le plus haï des mortels: les sacrifices qu'on lui offrait ainsi qu'à Proserpine consistaient en moutons noirs, et celui qui offrait le sacrifice devait détourner la tête. L'insigne de son pouvoir était un sceptre avec lequel, comme Hermès, il gouvernait les ombres dans le séjour inférieur. Il y était assis sur un trône avec son épouse Perséphoné. Il possédait un casque qui rendait invisible celui qui le portait, et qu'il prêtait quelquefois aux dieux et aux hommes. Comme les autres dieux, il n'était pas un époux fidèle; on appelle les Furies ses filles. La nymphe Mintho, qu'il aima, fut métamorphosée par Perséphoné en une plante nommée menthe et la nymphe Leucé, qu'il aima également, fut changée par lui, après sa mort, en peuplier blanc. Comme roi du monde souterrain, Pluton est le



Hadès (Pluton).

dispensateur de tous les biens qui viennent de la terre; c'est lui qui donne les métaux contenus dans la terre; de là son nom de Pluton (πλοῦτος, richesse). Dans les œuvres d'art il ressemble à ses frères Zeus et Poséidon, excepté que ses cheveux tombent sur son front, et que sa contenance est sombre et sinistre. Ses attributs ordinaires sont la clef des enfers et Cerbère.

Hadria (voy. *Adria*).

Hādriānópolis (-is : *Andrinople*), ville de Thrace sur la rive droite de l'Hèbre, dans une plaine étendue; elle fut fondée par l'empereur Hadrien.



Hadrianopolis, en Thrace.

Hādriānus, P. Ælius (-i), ordinairement appelé Hadrien ou Adrien, empereur romain (117-138), naquit à Rome en 76. Il jouit de la faveur de Plotine, femme de Trajan, et ce fut surtout par son influence qu'il succéda à l'empire. Il passa la plus grande partie de son règne à parcourir les provinces de l'empire, afin d'examiner par lui-même leur situation. Il résida quelque temps à Athènes, qui était sa ville favorite et dont il connaissait à fond la langue et la littérature. Sous son règne, les Juifs se révoltèrent et ne furent soumis qu'après une lutte acharnée qui dura trois ans. Hadrien eut pour successeur Antonin le Pieux qu'il avait adopté quelques mois auparavant. Le règne d'Hadrien est une des périodes les plus heureuses de l'histoire romaine. Sa politique était de conserver la paix avec les nations étrangères, et d'accroître le bien-être des provinces. Il éleva plusieurs monuments magnifiques dans différentes parties de l'empire et plus particulièrement à Athènes. Il existe encore des ruines considérables de sa magnifique villa de Tibur, où l'on a découvert beaucoup d'œuvres d'art antiques. Son mausolée, qu'il bâtit à Rome, forme la base du château St-Ange. Voyez ce mausolée à l'article *Rome*.



Hadrien.

Hadrūmētum ou **Adrumetum** (-i), ville florissante fondée par les Phéniciens dans le N. de l'Afrique, capitale de la Byzacène sous les Romains.

Hæmon (-ōnis), 1) fils de Pélasgus et père de Thessalus, d'où l'on croit que venait l'ancien nom de la Thessalie Hæmonia, ou Æmonia. Les poètes romains se servent souvent de l'adjectif *Hæmonius* comme synonyme de Thessalien. — 2) fils de Créon de Thèbes, aimait Antigone et se tua en apprenant qu'elle était condamnée par son père à être enterrée vivante.

Hæmōnia. Voy. *Hæmon*, n° 1.

Hæmus (-i) (*Balkan*), chaîne de montagnes escarpées qui séparent la Thrace et la Mœsie. Ce nom se rattache probablement au grec χειμών et au latin *hiems*. Ces montagnes étaient ainsi nommées à cause de leur climat froid et neigeux. Le passage le plus fréquenté dans l'antiquité était dans la partie O. de la chaîne, et nommé *Succi* ou *Succorum Angustiae* et aussi *Porta Trajani* (Ssulu Derbend) entre Philippopolis et Serdica.

Hālēsa (-æ), ville sur la côte N. de la Sicile, sur la rivière Halésus, fondée par les Grecs mercenaires d'Archonide, chef des Sicules, et nommée primitivement Archonidion.



Halèse en Sicile.

Hālēsus (-i), chef des Aurunces et des Osques, fils d'un devin et allié de Turnus, tué par Évandre; il vint d'Argos, en Italie; de là son nom d'*Agamem-*

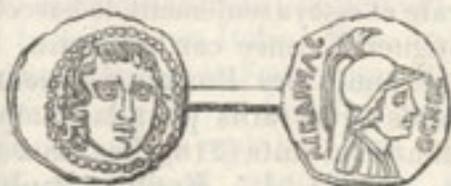
nonius, Atrides, ou Argolicus. On dit qu'il fonda Faleries.

Hāliacmon (-ōnis) (*Vistriza*), rivière importante de Macédoine, prend sa source dans les monts Tymphéens, sert de limite entre l'Éordée et la Piérie et tombe dans le golfe Thermaïque. César en fait par erreur la limite de la Macédoine et de la Thessalie.

Hāliartus (-i), ancienne ville de Béotie, au S. du lac Copais, détruite par Xerxès dans son invasion en Grèce (480), puis rebâtie. Lysandre fut tué sous ses murs (395).

Hālias (-ādos), district sur la côte d'Argolide entre Asiné et Hermioné, ainsi nommée parce que la pêche était la principale occupation de ses habitants. Leur ville fut appelée Haliaë ou Halies.

Hālicarnassus (-i) (*Budrum*), célèbre ville d'Asie Mineure, située dans la partie S.-O. de la Carie, en face de l'île de Cos. Elle fut fondée par les Doriens de Trézène. Elle tomba sous la domination des Perses avec le reste de la côte d'Asie Mineure. Lygdamis se fit tyran de la ville, et fonda une dynastie qui dura pendant plusieurs générations. Sa fille Artémise aida Xerxès dans son expédition contre la Grèce. Halicarnasse était célèbre par le Mausolée, magnifique édifice qu'Artémise II bâtit pour y enterrer son mari, Mausole (352 av. J.-C.), et qui était orné des ouvrages des plus célèbres sculpteurs grecs de l'époque. Des fragments de ces sculptures, découverts dans les murs de la citadelle de Budrum, sont maintenant au Musée britannique. Halicarnasse fut la patrie des historiens Hérodote et Denys.



Halicarnasse.

Halicŷæ (-ārum), ville du N.-O. de la Sicile, entre Entella et Lilybée, longtemps possédée par les Carthaginois et municipale à l'époque de Cicéron.

Hālirrhōtius (-i), fils de Poseidon (Neptune) et d'Euryté, essaya de désho-

norer Alcippe, fille d'Arès (Mars) et d'Agraulos, mais fut tué par Arès. Arès fut mis en jugement par Poseidon, pour ce meurtre, sur la colline d'Athènes, qui fut ensuite appelée Areopagus ou colline d'Arès.

Hālizōnes (-um), peuple de Bithynie, ayant pour capitale Alybé.

Hālōnēsus (-i), île de la mer Égée, sur la côte de Thessalie, à l'E. de Scythos et de Peparethos, avec une ville du même nom. La possession de cette île occasionna de grands démêlés entre Philippe et les Athéniens; il y a un discours à ce sujet dans les œuvres de Démosthène; mais il fut probablement écrit par Hégésippe.

Hālŷcus (-i), rivière dans le S. de la Sicile, se jette dans la mer près d'Heraclea Minoa.

Hālŷs (-ys) (*Kizil-Irmak* ou la *Rivière Rouge*), le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, prend sa source dans la chaîne de l'Anti-Taurus, sur les confins de la Petite Arménie et du Pont, et, après avoir arrosé la Cappadoce et la Galatie, séparé la Paphlagonie du Pont, se jette dans le Pont-Euxin, entre Sinope et Amisus. Il séparait les races indo-européennes qui peuplaient l'O. de l'Asie Mineure, des races sémitiques (syro-arabes) qui habitaient le reste du S.-O. de l'Asie; il marqua aussi la séparation entre l'empire lydien et l'empire médio-perse.

Hāmādrŷādes. Voy. *Nymphæ*.

Hamaxītus (-i), petite ville sur la côte de la Troade.

Hāmāxōbii (-ōrum), peuple de la Sarmatie européenne, dans le voisinage du Palus Méotide, était de race nomade, comme son nom l'indique.

Hāmīlcār (-āris), nom de plusieurs généraux carthaginois, dont le plus célèbre fut Hamilcar Barca, frère d'Hannibal. Le surnom de Barca signifiait probablement « l'Éclair. » C'était un surnom personnel, que l'on ne peut regarder comme un nom de famille, quoiqu'on trouve souvent le nom de Barcine appliqué à la famille ou à la faction d'Hamilcar dans l'État. Il fut mis à la tête des forces carthagoises en Sicile, dans la dix-huitième année de la première guerre punique (247). A cette

époque les Romains étaient maîtres de presque toute la Sicile; mais il se maintint pendant plusieurs années, malgré tous les efforts des Romains, d'abord sur une montagne nommée Hercté, dans le voisinage immédiat de Panorme, et ensuite sur la position, encore plus forte, du mont Eryx. Après la grande défaite des Carthaginois par Lutatius Catulus (241) qui mit fin à la première guerre Punique, il eut à combattre en Afrique les mercenaires Carthaginois, qu'il vainquit après une lutte de trois ans (240-238). Hamilcar passa alors en Espagne, pour fonder dans ce pays un nouvel empire carthaginois. Dans l'espace de près de neuf ans, il s'empara d'une partie considérable de l'Espagne, soit par la force des armes, soit par des négociations. Il périt dans un combat contre les Vettons, en 229 : il fut remplacé dans le commandement par son gendre Hasdrubal. Il laissa trois fils, Hannibal, Hasdrubal et Magon.

Hannībāl (-ālis), nom commun parmi les Carthaginois, signifiant : « la grâce ou la faveur de Baal. » La syllabe finale, *Bal*, se rapporte à cette divinité tutélaire des Phéniciens. Le plus célèbre personnage de ce nom fut le fils d'Hamilcar Barca : il naquit en 247. Il n'avait que neuf ans quand son père l'emmena avec lui en Espagne, et lui fit jurer sur l'autel une haine éternelle contre Rome. Hannibal n'oublia jamais ce vœu, et toute sa vie ne fut qu'une lutte continuelle contre la puissance et la domination de Rome. Bien qu'il n'eût que dix-huit ans à l'époque de la mort de son père (229), il avait déjà montré tant de courage et de talent pour la guerre, qu'Hasdrubal (gendre et successeur d'Hamilcar) lui confia le commandement de la plupart des entreprises militaires que lui-même avait conçues. Il gagna les cœurs des soldats; et après l'assassinat d'Hasdrubal (221), les soldats proclamèrent unanimement leur jeune général commandant en chef, choix que le gouvernement de Carthage ratifia ensuite. Hannibal avait alors vingt-six ans. En deux campagnes il soumit tout le pays au S. de l'Èbre à l'exception de la riche ville de Sagonte. Au printemps de

219, il vint mettre le siège devant Sagonte, qu'il prit après une résistance acharnée qui dura près de huit mois. Sagonte était au S. de l'Èbre, et par conséquent n'était pas protégée par le traité conclu entre Hannibal et les Romains; mais comme elle avait fait alliance avec les Romains, ceux-ci regardèrent l'attaque de Sagonte comme une violation du traité entre Rome et Carthage. A la chute de Sagonte, les Romains demandèrent qu'on leur livrât Hannibal; cette demande ayant été rejetée, la guerre fut déclarée, et ainsi commença cette longue et périlleuse lutte que l'on appelle seconde guerre punique. Au printemps de 218, Hannibal quitta ses quartiers d'hiver de Carthagène, et commença sa marche vers l'Italie; il traversa les Pyrénées et la Gaule jusqu'au pied des Alpes. Il franchit probablement les Alpes au passage du petit Saint-Bernard, nommé dans l'antiquité Alpes grées ou grecques. Arrivé au N. de l'Italie, il rencontra l'armée romaine sous le commandement du consul P. Scipion. Il le défit, d'abord sur le Tésin, puis dans une bataille plus décisive sur la Trébie. Après avoir passé l'hiver au N. de l'Italie, parmi les tribus gauloises, il marcha vers l'Étrurie, au commencement de 217, par les marais de l'Arno. Là, son armée éprouva de vives souffrances, et lui-même perdit un œil par suite d'une ophthalmie. Le consul Flaminius se hâta de marcher à sa rencontre, et une bataille eut lieu près du lac Trasimène; l'armée romaine fut détruite, et le consul tué. Les Romains levèrent une nouvelle armée, et la mirent sous les ordres du dictateur Fabius Maximus, qui évita prudemment une action générale et essaya seulement de harceler et de fatiguer l'armée carthaginoise. Pendant ce temps les Romains avaient fait de grands préparatifs pour la campagne de l'année suivante (216). Les deux nouveaux consuls, L. Æmilius Paulus et C. Terentius Varron, entrèrent en Apulie à la tête d'une armée de près de 90,000 hommes. Hannibal livra bataille à cette puissante armée dans les plaines situées sur la rive droite de l'Aufidus, au-dessous de la ville de Cannes. L'armée romaine fut encore anéantie. Le consul

Paul Émile périt avec un grand nombre de Romains distingués. Cette victoire fut suivie de la révolte de la plupart des peuples du S. de l'Italie contre Rome. Hannibal mit son armée en quartiers d'hiver à Capoue, qui était passée de son côté. Capoue était célèbre par ses richesses et sa mollesse, et l'affaiblissement qu'y éprouva l'armée d'Hannibal devint dans la suite le sujet favori des exagérations des rhéteurs. La futilité de telles déclamations est assez prouvée par le seul fait que la supériorité de cette armée en rase campagne fut aussi marquée qu'auparavant. Cependant, il est vrai de dire que l'hiver passé à Capoue (216-215) fut le commencement du déclin de la fortune d'Hannibal; l'expérience de ce qu'il pouvait faire avec sa seule armée avait été tentée, et malgré toutes ses victoires, elle avait décidément échoué; car Rome n'était pas conquise, et préparait de nouveaux moyens de soutenir la lutte. A partir de ce moment, les Romains changèrent leur plan d'opérations, et au lieu d'opposer à Hannibal une grande armée en rase campagne, ils surveillèrent ses mouvements de tous côtés, et tinrent une armée dans chaque province d'Italie pour contrarier les opérations de ses lieutenants. Dans les campagnes suivantes, Hannibal gagna plusieurs victoires; mais ses forces s'affaiblirent de plus en plus; son seul but était maintenant de se soutenir au S. de l'Italie jusqu'à ce que son frère, Hasdrubal parût au N.; événement qu'il attendait avec anxiété. En 207 Hasdrubal passa enfin les Alpes, et descendit en Italie; mais il fut défait et tué sur les bords du Métaure (voy. *Hasdrubal*). La défaite et la mort d'Hasdrubal décidèrent du sort de la guerre en Italie; Hannibal abandonna toute pensée d'opérations offensives, et réunit ses forces dans la presqu'île du Bruttium. Il se maintint dans cette région sauvage et montagneuse pendant près de quatre ans (297-203). Il repassa en Afrique vers la fin de 203 pour s'opposer à Scipion. L'année suivante (202) une bataille décisive fut livrée près de Zama. Hannibal fut complètement vaincu. Tout espoir de résistance était alors évanoui, et il fut le premier à mon-

trer la nécessité d'une paix immédiate. Le traité entre Rome et Carthage ne fut définitivement conclu que l'année suivante (201). Par ce traité, Hannibal vit les projets de toute sa vie ruinés et Carthage humiliée devant sa rivale. Quelques années après, il fut forcé, par la jalousie des Romains, et par l'inimitié d'un parti puissant à Carthage, de fuir sa ville natale. Il se réfugia à la cour d'Antiochus III, roi de Syrie, qui était à cette époque (193) à la veille de faire la guerre aux Romains. Hannibal lui montra en vain l'urgence de porter tout d'un coup la guerre en Italie, au lieu d'attendre les Romains en Grèce. Après la défaite d'Antiochus, une des conditions de la paix accordée au roi était de livrer Hannibal; celui-ci prévint le danger, et s'enfuit chez Prusias, roi de Bithynie. Il y trouva pendant quelque temps un asile assuré; mais les Romains ne pouvaient être tranquilles tant qu'il vivait; et T. Quinctius Flaminius fut enfin envoyé à la cour de Prusias pour demander qu'on lui livrât le fugitif. Le roi de Bithynie ne pouvait résister; et Hannibal, voyant que la fuite était impossible, prit du poison, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, vers l'année 183. Il est inutile de parler du talent d'Hannibal comme général; mais en le comparant avec les grands généraux de l'antiquité, nous devons tenir compte des circonstances particulières dans lesquelles il était placé. Faiblement soutenu par le gouvernement de Carthage, il resta seul à la tête d'une armée composée de mercenaires de toutes nations. Cependant, non-seulement il garda l'attachement de ces hommes, malgré le changement de fortune, pendant une période de plus de quinze ans, mais il leva armée sur armée; et longtemps après que les vétérans qui avaient passé les Alpes avec lui ne formaient plus qu'une poignée d'hommes, ses nouvelles levées étaient encore aussi invincibles que celles qui les avaient précédées.

Hanno (*ōnis*), nom commun parmi les Carthaginois; les principaux personnages de ce nom furent: 1) H., surnommé le Grand, sans doute à cause de ses succès en Afrique, bien que nous n'ayons aucun

détail sur ses exploits. Il était à la tête du parti aristocratique et, comme tel, le principal adversaire d'Hamilcar Barca et de sa famille. En toute occasion, depuis le départ de Barca pour l'Espagne jusqu'au retour d'Hannibal d'Italie, période de plus de trente-cinq ans, Hannon est représenté comme contrariant les vues de cette puissante famille, et comme opposé à la guerre contre Rome. — 2) navigateur carthaginois, d'une époque incertaine, sous le nom duquel nous avons un *Périple*, écrit primitivement en langue punique, et traduit ensuite en grec. Il contient le récit d'un voyage entrepris au delà des colonnes d'Hercule pour fonder des villes liby-phéniciennes.

Harma (-ōrum), petite ville de Béotie près de Tanagre.

Harmatūs (-untis), ville et promontoire sur la côte d'Éolide en Asie Mineure, sur le côté N. du golfe Élaïtique.

Harmōdius (-i), et **Āristōgītōn** (-ōnis), nobles athéniens, meurtriers d'Hipparque, frère du tyran Hippias, en 514 av. J.-C. Aristogiton était vivement attaché au beau et jeune Harmodius, qui lui rendait une affection non moins vive; Hipparque tâcha de gagner l'amour du jeune homme; il échoua, et résolut de se venger en lui faisant une insulte publique: il eut soin que la sœur d'Harmodius fût invitée à porter une des corbeilles sacrées dans une procession religieuse, et quand elle se présenta, il la fit congédier et déclarer indigne d'un tel honneur: cette insulte détermina les deux amis à tuer Hipparque et son frère Hippias. Ils communiquèrent leur complot à quelques amis, et choisirent pour leur entreprise le jour de la fête des grandes Panathénées, seul jour où on pût se montrer en armes sans exciter de soupçons. Quand le moment fixé arriva, les deux principaux conspirateurs virent un de leurs complices en conversation avec Hippias. Se croyant trahis, ils tuèrent Hipparque; Harmodius fut aussitôt mis à mort par les gardes. Aristogiton échappa d'abord, mais fut pris ensuite, et mourut dans les supplices; mais il mourut sans révéler aucun des noms des conjurés. Quatre ans plus tard Hippias fut chassé, et

dès lors Harmodius et Aristogiton obtinrent parmi les Athéniens de toutes les générations suivantes les titres de patriotes, de libérateurs et de martyrs. Leurs descendants furent exempts d'impôts.

Harmōnia (æ), fille d'Arès (Mars) et d'Aphrodité (Vénus), fut donnée pour femme à Cadmus par Zeus (Jupiter). Le jour des noces, Cadmus reçut en présent un collier qui devint ensuite fatal à tous ceux qui le possédèrent. Harmonia accompagna Cadmus quand il fut obligé de quitter Thèbes, et partagea sa destinée (Paus. 9, 16). (Voy. *Cadmus*.)

Harpāgīa (-æ) ou **ium** (-i), petite ville de Mysie, entre Cyzique et Priapus: lieu de l'enlèvement de Ganymède, selon quelques légendes.

Harpāgus (-i), noble Mède qui, dit-on, sauva Cyrus enfant. Il fut ensuite un des généraux de Cyrus, et conquiert les villes grecques de l'Asie Mineure. (Hérod. 1, 80.)

Harpālus (-i), Macédonien, commis par Alexandre à la garde du trésor royal et chargé de l'administration de la satrapie de Babylone; il se saisit de grosses sommes d'argent, passa en Grèce en 324 av. J.-C., et employa ses trésors à gagner les hommes influents d'Athènes pour qu'ils le défendissent contre Alexandre et Antipater. On dit qu'il corrompit Démosthène lui-même. (Plut., *Phoc.*; Diod., 17.)

Harpālŷce (-es), fille d'Harpalycus, roi de Thrace, élevée pour la guerre par son père. (Virg., *Æn.*, 1, 321; Hygin., *Fab.*, 193, 252.)

Harpāsus (-i), 1) rivière de Carie, affluent du Méandre. (Liv., 38, 13.) — 2) rivière de la Grande Arménie, coule au S. et se jette dans l'Araxe. (Xen., *Anab.*, 4, 7, 18.)

Harpŷiæ (-ārum), les *Harpies*, c.-à-d. les *Volcuses*, décrites par Homère, comme enlevant des personnes que l'on ne revit jamais. Ainsi elles enlevèrent, dit-on, les filles de Pandareos, sujet représenté sur un des monuments lyciens, actuellement au Musée britannique. Hésiode les représente avec de belles chevelures et des ailes au dos, mais les écrivains postérieurs les représentent comme des monstres dégoûtants, oi-

seaux avec des têtes de femmes, de longues griffes, et le visage pâli par la faim. Elles furent envoyées par les dieux pour tourmenter l'aveugle Phinée, et chaque fois qu'un mets était placé devant lui, elles venaient l'enlever ou le souiller. Phinée en fut délivré par Zétés et Calais, fils de Borée, et deux des Argonautes. Plus tard, les écrivains mentionnent trois Harpies, mais leurs noms ne sont pas les mêmes dans tous les récits. Virgile les place dans les îles Strophades, dans la mer d'Ionie, où elles s'établirent après avoir été chassées loin de Phinée. (Hom. *Il.*, 16, 150; *Od.* 1, 241. Hésiod., *Théog.*, 267. Virg., *Æn.*, 3, 209 et suiv.)



Harpie.

(Mus. brit.; tiré d'un tombeau à Xanthus.)

Harūdes (-um), peuple german, de l'armée d'Arioviste (58 av. J.-C.) : on suppose que c'est le même peuple que les Charudes, établis dans la Chersonnèse cimbrique. (Cæs., *B. G.*, 1, 31. 37; 51.)

Hasdrubal (-ālis), nom carthaginois (qui signifie probablement celui à qui Baal vient en aide). Les principaux personnages de ce nom sont : 1) le gendre d'Hamilcar Barca, qui succéda à celui-ci, en 229, dans le commandement de l'Espagne. Il fonda Carthagène, et conclut avec les Romains le célèbre traité qui fixait l'Èbre comme limite des possessions romaines et carthaginoises. Il fut assassiné par un esclave, dont il avait fait périr le maître (221), et fut remplacé dans le commandement par Hannibal. — 2) fils d'Hamilcar Barca et frère d'Hannibal. Quand Hannibal partit pour l'Italie

(218), Hasdrubal fut laissé pour commander en Espagne, et y combattit pendant plusieurs années contre les deux Scipions; en 207 il franchit les Alpes et entra en Italie, pour venir au secours d'Hannibal; mais il fut défait sur le Métaure par les deux consuls C. Claudius Néro et M. Livius Salinator; son armée fut détruite et lui-même périt dans le combat. On lui coupa la tête, et on la jeta dans le camp d'Hannibal. — 3) fils de Giscon, un des généraux carthaginois en Espagne pendant la deuxième guerre punique, qu'il ne faut pas confondre avec le frère d'Hannibal mentionné plus haut.

Hēbē (-es), appelée **Jūventas** (-ātis), par les Romains, déesse de la jeunesse, était fille de Zeus (Jupiter) et d'Héra (Juno). Elle servait les dieux, et remplissait leurs coupes de nectar, avant que Ganymède obtint cet emploi. Elle épousa Hercule, quand il fut reçu parmi les dieux, et lui donna deux fils. Plus tard, la tradition la représente comme une divinité qui avait le pouvoir de rajeunir les vieillards. Il y avait à Rome plusieurs temples de Juventas. (Hésiod., *Théog.* 950. Hom., *Il.*, 4, 2. Paus., 1, 19; 2, 12. Appollod., 1, 3; 2, 7. Ovid., *Met.* 9, 400.)



Hēbē.

(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

Hebrōn (-ōnis), ville du S. de la Judée, première capitale du royaume de David, qui y régna sept ans et demi, comme roi de Juda seulement.

Hēbrus (-i), (auj. Maritza), principal fleuve de Thrace, a sa source dans les montagnes de Scomius et de Rhodope, et se jette dans la mer Égée, près d'Ænos, après avoir formé un estuaire nommé *Stentoris Lacus*. L'Hèbre était célèbre

dans les légendes grecques; sur ses bords Orphée fut mis en pièces par les femmes thraces, et on le mentionne souvent en parlant du culte de Dionysus.

Hécālē (-es), pauvre vieille femme qui donna l'hospitalité à Thésée, lorsqu'il chassait le taureau de Marathon.

Hécātæus (-i), de Milet, un des plus anciens et des plus remarquables historiens et géographes grecs. En 500 av. J.-C., il s'efforça de détourner ses concitoyens de se révolter contre les Perses. Il avait auparavant visité l'Égypte et beaucoup d'autres pays. Ses ouvrages ont péri.

Hécāte (-es), divinité mystérieuse, représentée communément comme fille de Persæus ou Persès et d'Astéria, et nommée de là Perseis. Elle fut du nombre des Titans, et la seule de sa race qui garda son pouvoir sous la domination de Zeus (Jupiter). Elle fut honorée par tous les dieux immortels, et le grand pouvoir qu'elle possédait fit qu'elle fut identifiée plus tard avec plusieurs autres divinités. On dit qu'elle fut Séléné ou la Lune dans le ciel, Artémis ou Diane sur la terre, et Perséphoné ou Proserpine dans le monde inférieur. Étant ainsi, pour ainsi dire, une triple déesse, elle est représentée avec trois corps ou trois têtes : de là ses épithètes de *Tergemina*, *Triformis*, *Triceps*, etc. Elle prit une part active à la recherche de Proserpine, et quand celle-ci fut trouvée, elle resta avec elle comme sa suivante et sa compagne. Elle devint ainsi une divinité du monde inférieur, et est représentée à ce titre comme une divinité puissante et redoutable. On supposait qu'elle envoyait du monde souterrain, pendant la nuit, toutes sortes de démons et de fantômes terribles. Elles enseignait la sorcellerie et la divination, et se tenait à la jonction de deux routes, sur des tombes et près du sang des personnes assassinées. Elle-même errait çà et là avec les âmes des morts, et son approche était annoncée par les hurlements des chiens. À Athènes, à la fin de chaque mois, on lui servait des plats aux endroits où deux routes se joignaient; cette nourriture était consommée par les pauvres gens. Les sacrifices qu'on lui offrait se composaient de chiens, de miel, et d'agneaux noirs femelles.



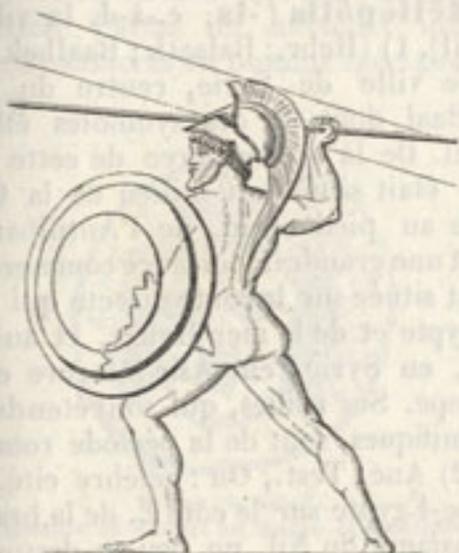
Hecate.
(Causéi. Mus. Rom. vol. 1, tab. 21.)

Hécātompŷlos (-i), ville au centre de la Parthie, agrandie par Séleucus, et plus tard résidence royale des rois parthes.

Hécātonnēsi (-ōrum), c.-à-d. les cent îles, nom d'un groupe de petites îles entre Lesbos et la côte d'Éolide.

Hectōr (-ōris), principal héros des Troyens dans la guerre contre les Grecs, était le fils aîné de Priam et d'Hécube, l'époux d'Andromaque et le père de Scamandrius; il combattit contre les plus braves des Grecs, et enfin tua Patrocle, ami d'Achille. La mort de son ami rappela Achille au combat. Les autres Troyens fuyaient devant lui et se réfugiaient dans la ville. Hector seul resta hors des murs, bien que ses parents implorassent son retour; mais quand il vit Achille, le cœur lui manqua, et il se mit à fuir; trois fois il courut autour de la ville, poursuivi par Achille aux pieds légers, et il tomba percé par la lance de ce héros. Achille attacha à son char le corps d'Hector, et le traîna ainsi dans le camp des Grecs. D'autres traditions rapportent qu'il le traîna d'abord trois fois autour des murs d'Ilium. Sur l'ordre de Zeus (Jupiter), Achille rendit le corps aux prières de Priam, qui l'enterra à Troie, en grande pompe. Hector est une des plus nobles conceptions du poète de l'Iliade. Il est le grand rempart de Troie, et Achille même tremble à son approche; il a le pressentiment de la chute de son pays, mais il persévère dans son héroï-

que résistance, préférant la mort à l'esclavage et à la honte. Outre ces vertus du guerrier, il se distingue aussi par celles de l'homme; son cœur est ouvert aux nobles sentiments de fils, de mari et de père.



Hector
(Marbres d'Égine).

Hécuba (-æ), et **Hecube** (-es), fille de Dymas de Phrygie, ou de Cisseus, roi de Thrace. Elle était femme de Priam, roi de Troie, dont elle eut Hector, Paris et plusieurs autres enfants. Après la chute de Troie, elle fut emmenée comme esclave par les Grecs. Sur la côte de Thrace, elle vengea la mort de son fils Polydore en tuant Polymestor (voy. *Polydorus*). Elle fut métamorphosée en chien, et sauta dans la mer à un endroit nommé Cynossema, ou le Tombeau du chien.

Hégésinus (-i), de Pergame, successeur d'Évandre, et prédécesseur immédiat de Carnéade à la tête de l'Académie, florissait vers 185 av. J.-C.

Hégésippus (-i), orateur athénien, contemporain de Démosthène, au parti politique duquel il appartenait. Les grammairiens lui attribuent le discours sur l'Halonèse, qui est parvenu jusqu'à nous sous le nom de Démosthène.

Hélène (-æ) et **Helene** (-es), fille de Zeus (Jupiter) et de Léda, et sœur de Castor et Pollux (les Dioscures). Elle était d'une beauté surprenante. Dans sa jeunesse, elle fut emmenée en Attique par Thésée et Pirithous. Quand Thésée fut descendu dans l'Hadès, Castor et Pollux en-

treprirent une expédition en Attique pour délivrer leur sœur. Athènes fut prise, Hélène délivrée, et Éthra, mère de Thésée, faite prisonnière et emmenée à Sparte comme esclave d'Hélène. A son retour, Hélène fut recherchée en mariage par les plus nobles chefs de toutes les parties de la Grèce; elle choisit Ménélas, et devint mère d'Hermione; elle fut ensuite séduite par Paris, et emmenée à Troie (voy. *Paris et Ménélas*). Les chefs grecs résolurent de venger cet enlèvement, et firent voile contre Troie. De là vint la célèbre guerre de Troie, qui dura dix ans. Pendant la guerre, elle est représentée comme montrant une grande sympathie pour les Grecs; après la mort de Paris, vers la fin de la guerre, elle épousa son frère Déiphobus. A la prise de Troie, qu'elle favorisa, dit-on, elle trahit Déiphobus pour les Grecs, se réconcilia avec Ménélas et l'accompagna à Sparte: elle y passa quelques années heureuses et paisibles. Les récits diffèrent sur la mort d'Hélène. Suivant la prophétie de Protée dans l'Odyssee, Ménélas et Hélène ne devaient pas mourir et les dieux devaient les conduire dans l'Élysée. D'autres racontent qu'elle et Ménélas furent enterrés à Théragné en Laconie; d'autres, enfin, racontent qu'après la mort de Ménélas elle fut chassée du Péloponnèse par les fils de ce dernier, et qu'elle s'enfuit à Rhodes, où elle fut liée à un arbre et étranglée par Polyxo: les Rhodiens expièrent ce crime en lui dédiant un temple sous le nom d'Hélène Dendritis. Suivant une autre tradition, elle épousa Achille dans l'île de Leucé et en eut un fils, Euphorion.

Hélène, Flavia Julia (-æ), mère de Constantin le Grand, était chrétienne, et passe pour avoir découvert à Jérusalem le tombeau de N.-S., ainsi que le bois de la vraie croix.



Hélène, femme de Constance-Chlore
et mère de Constantin le Grand.

Hélène (-æ), petite île rocheuse en-

tre le S. de l'Attique et Céos, autrefois appelée Cranaé.

Hélénus (-i), fils de Priam et d'Hécube, célèbre par son talent de devin; il abandonna ses concitoyens et vint se joindre aux Grecs. Il y a différents récits sur sa désertion de Troie. Suivant les uns, il agit ainsi de lui-même; suivant d'autres, il fut pris par Ulysse, qui voulait connaître ses prophéties sur la chute de Troie. D'autres, enfin, rapportent qu'à la mort de Paris, Hélénus et Déiphobus se disputèrent la possession d'Hélène, et qu'Hélénus vaincu s'enfuit sur le mont Ida, où il fut fait prisonnier par les Grecs. Après la chute de Troie, il échut en partage à Pyrrhus. Il prédit à ce prince les souffrances qui attendaient les Grecs pendant leur retour vers la Grèce, et il le détermina à retourner par terre en Épire. Après la mort de Pyrrhus, il obtint une partie de ce pays et épousa Andromaque. Quand Énée, errant sur les mers, débarqua en Épire, il reçut l'hospitalité d'Hélénus.

Héliādæ (-ārum) ou **Heliades (-um)**, fils et filles de Hélios (le Soleil). Le nom d'Héliades est donné particulièrement à Phaéthus, Lampétia et Phœbé, filles de Hélios et de la nymphe Clymène et sœurs de Phaéton. Elles pleurèrent si amèrement la mort de leur frère Phaéton sur les bords de l'Éridan, que les dieux, par compassion, les changèrent en peupliers et leurs larmes en ambre (voy. *Eridanus*).

Hélíce (-ēs), 1) fille de Lycaon, aimée de Jupiter. Héra, transportée de jalousie, la métamorphosa en ourse, et Jupiter la plaça parmi les astres, sous le nom de la Grande Ourse. — 2) ancienne capitale de l'Achaïe, engloutie par un tremblement de terre en même temps que Bura, en 373 av. J.-C.

Hélicon (-ōnis), célèbre chaîne de montagnes en Béotie, entre le lac Copais et le golfe de Corinthe, couverte de neige pendant la plus grande partie de l'année, consacrée à Apollon et aux Muses; celles-ci sont de là nommées *Heliconiades* et *Heliconides*. Là jaillissaient les fameuses fontaines des Muses, Aganippe et Hippocrène.

Héliodōrus (-i), 1), rhéteur qui

vivait à Rome au temps d'Auguste, et qu'Horace mentionne comme compagnon de son voyage à Brindes. — 2) philosophe stoïcien de Rome, qui devint délateur sous le règne de Néron.

Heliogabalus. (Voy. *Elagabalus*.)

Héliōpōlis (-is, c.-à-d. la ville du soleil). 1) (Hebr.: Balaath; Baalbek), célèbre ville de Syrie, centre du culte de Baal, dont un des symboles était le soleil. De là le nom grec de cette ville. Elle était située au milieu de la Coélysie au pied occid. de l'Antiliban, et avait une grande importance commerciale, étant située sur la route directe qui va de l'Égypte et de la mer Rouge, et aussi de Tyr, en Syrie, en Asie Mineure et en Europe. Ses ruines, qui sont étendues et magnifiques, sont de la période romaine. — 2) Anc. Test., On: célèbre cité de la Basse-Égypte sur le côté E. de la branche Pélusiaque du Nil, un peu au-dessous de l'ouverture du Delta, centre du culte du soleil en Égypte. Ses prêtres étaient renommés pour leur science.

Hélios (-i), appelé Sol (-ōlis) par les Romains, dieu du soleil. Il était fils d'Hypérion et de Théa et frère de Séléné et d'Éos; du nom de son père, on l'appelle souvent Hypérionidès, ou Hypérion, ce dernier nom étant la forme abrégée du patronymique Hypérionion. Homère décrit Hélios comme se levant de l'Océan à l'est, traversant le ciel et descendant le soir dans les ténèbres de l'ouest et de l'Océan. Plus tard les poètes ont merveilleusement embelli cette simple notion. Ils parlent du magnifique palais d'Hélios, à l'Orient, d'où il s'élance le matin sur un char trainé par quatre chevaux. Ils lui assignent aussi un second palais à l'O., et représentent ses chevaux comme se nourrissant des herbes qui poussent dans les îles Fortunées. Hélios est représenté comme le dieu qui voit et entend tout, et qui put ainsi révéler à Héphaestus (Vulcain) l'infidélité d'Aphrodité (Vénus) et à Déméter (Cérès) l'enlèvement de sa fille. Plus tard on identifia Hélios avec Apollon, bien que les deux dieux fussent primitivement tout à fait distincts. L'île de Trinacria (Sicile) était consacrée à Hélios, et il y possédait des troupeaux de moutons et de bœufs que faisaient paître

ses filles Phaétusa et Lampétia. Il était adoré dans beaucoup de lieux de la Grèce, et surtout dans l'île de Rhodes, où le fameux colosse était une représentation du dieu. Les sacrifices qu'on lui offrait consistaient en pores, taureaux, chèvres, agneaux et surtout chevaux blancs et en miel. Parmi les animaux qui lui étaient consacrés on nomme spécialement le coq.



Hélios (le Soleil).
(Médaille de Rhodes au Musée britannique.)

Hellānīcus de Mitylène, dans l'île de Lesbos, un des plus anciens et des plus éminents historiens grecs, né vers 496 av. J.-C., mort en 411. Tous ses ouvrages ont péri.

Hellas, Hellenes. (Voy. *Græcia*.)

Helle (-es), fille d'Atamas et de Néphélé, et sœur de Phrixus. Quand Phrixus fut sur le point d'être sacrifié (voy. *Phrixus*) Néphélé enleva ses deux enfants, qui parcoururent les airs sur le bélier à Toison d'or, don d'Hermès; mais, entre Sigée et la Chersonnèse, Helle tomba dans la mer, qui fut nommée de là mer d'Hellé (*Hellespontus*).

Hellen (-ēnos), fils de Deucalion et de Pyrrha, et père d'Æolus, de Dorus et de Xuthus; il était roi de Phthie en Thessalie, et eut pour successeur son fils Æolus. Il était l'ancêtre mythique de tous les Hellènes; de ses deux fils Æolus et Dorus descendaient les Éoliens et les Doriens; et de ses deux petits-fils Achæus et Ion, fils de Xuthus, descendaient les Achéens et les Ioniens.

Hellespontus (-i), (détroit des Dardanelles), détroit long et resserré, qui unit la Propontide (mer de Marmara) à la mer Égée. La longueur de ce détroit est d'environ 50 milles et la largeur varie de 6 milles, à l'extrémité supérieure, à 2 milles

à l'extrémité inférieure; et en quelques endroits elle n'est que d'un mille et même moins encore. La partie la plus étroite est entre les anciennes villes de Sestus et d'Abdus, où Xerxès fit un pont de bateaux (voy. *Xerxès*), et où la légende rapportait que Léandre passait à la nage pour visiter Héro (voy. *Leander*). Le nom d'Hellespont, c.-à-d. mer de Hellé, venait de l'histoire de Hellé noyée dans ses eaux (voy. *Helle*). L'Hellespont servait de limite entre l'Europe et l'Asie, et séparait la Chersonnèse de Thrace de la Troade et des territoires d'Abdus et de Lampsaque. Le district sur la côte S. de l'Hellespont était aussi nommé Hellespontus et ses habitants Hellespontii.

Hellōmēnum (-i), port des Acarnaniens sur l'île de Leucas.

Hēlorus ou **Helorum** (-i), ville sur la côte E. de la Sicile, au S. de Syracuse, à l'embouchure de l'Hélorus.

Hēlos. 1) ville de Laconie, sur la côte, dans un territoire marécageux, d'où elle tirait son nom (ἔλος, marais). On disait que les esclaves spartiates nommés Hélotés (ἐλωτες) étaient primitivement des habitants achéens de cette ville, qui furent réduits en esclavage par les conquérants doriens; mais ce récit de l'origine des Hélotés paraît n'avoir été qu'une pure invention, née de la ressemblance de leur nom avec celui de la ville d'Hélos. — 2) ville du canton d'Élis sur l'Alphée.

Helvecōnæ (-ārum), peuple de Germanie entre le Viadus et la Vistule, au S. des Rugii et au N. des Burgundes, mentionné par Tacite parmi les Ligiens.

Helvétii (-ōrum), puissant et brave peuple celte, qui habitait entre le mont Jura, le lac Lemman (lac de Genève), le Rhône et le Rhin jusqu'au lac Brigantinus (lac de Constance). Leur pays appelé *Ager Helvetiorum* (et jamais Helvetia) correspondait ainsi à la partie O. de la Suisse. Leur principale ville était Aventicum. Ils étaient divisés en quatre pagi ou cantons, dont le plus célèbre était le *Pagus Tigurinus*. Les Helvètes sont mentionnés pour la première fois dans la guerre contre les Cimbres. En 107 av. J.-C., les Tiguriens défirent et tuèrent le consul romain Cassius Longinus sur le lac de Genève, tandis qu'une autre divi-

sion des Helvètes envahissait l'Italie avec les Cimbres, et revenait saine et sauve dans son pays, après la défaite des Cimbres par Marius et Catulus en 101. Environ quarante ans plus tard, ils résolurent sur le conseil d'Orgétorix, un de leurs chefs, d'émigrer de leur pays avec leurs femmes et leurs enfants, et de chercher une nouvelle patrie dans les plaines plus fertiles de la Gaule. En 58, ils tâchèrent de mettre leur plan à exécution, mais ils furent défaits par César et forcés de rentrer dans leur pays; les Romains y établirent alors des colonies et y bâtirent des forteresses (Noviodunum, Vindonissa, Aventicum), et les Helvètes adoptèrent peu à peu les usages et la langue de leurs vainqueurs.

Helvia (-æ), mère de Sénèque le philosophe.

Helvidius Priscus. (Voy. *Priscus*.)

Helvii (-ōrum), peuple de Gaule entre le Rhône et les Cévennes, qui le séparaient des Arvernes; ils furent pendant longtemps sujets de Marseille, et appartinrent ensuite à la province de la Gaule Narbonnaise: leur pays produisait de bons vins.

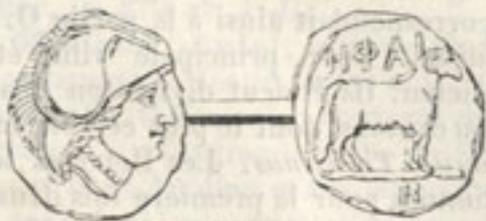
Helvius Cinna. (Voy. *Cinna*.)

Hēnēti (-ōrum), ancien peuple de Paphlagonie, habitant sur la rivière Parthénus. Ils combattirent du côté de Priam contre les Grecs, mais ils avaient disparu avant les temps historiques; ils étaient regardés par beaucoup d'anciens écrivains comme les ancêtres des Vénètes d'Italie (voy. *Veneti*).

Hēniōchi (-ōrum), peuple de Colchide, au N. du Phasé, connu par ses pirateries.

Henna. (Voy. *Enna*.)

Hēphæstia, æ, f., Ἡφαίστεια, ville dans le N.-O. de l'île de Lemnos.



Hephæstia à Lemnos.

Hēphæstion (-ōnis), Macédonien, célèbre comme ami d'Alexandre le Grand,

avec lequel il avait été élevé; il mourut à Ecbatane (325 av. J.-C.), à la grande douleur d'Alexandre.

Hēphæstus (-i), appelé *Vulcanus* (-i) par les Romains, dieu du feu. Il était, suivant Homère, fils de Zeus (Jupiter) et de Héra (Junon). Des traditions postérieures établissent qu'il n'eut pas de père, et que Héra lui donna naissance sans Jupiter, parce qu'elle était jalouse de ce que Jupiter avait donné naissance à Athéna (Minerve) sans elle. Il naquit boiteux et faible, et déplut tellement à sa mère qu'elle le précipita de l'Olympe. Les divinités de la mer, Thétis et Eurynomé, le reçurent, et il habita avec elles pendant neuf ans dans une grotte au fond de l'Océan. Ensuite il retourna dans l'Olympe, et il est représenté dans Homère comme le grand artiste des dieux de l'Olympe. Bien qu'il eût été traité cruellement par sa mère, il lui témoigna toujours respect et tendresse. Dans une occasion il prit son parti, lorsqu'elle se querellait avec Zeus, ce qui irrita si fort le père des dieux qu'il saisit Hēphæstus par la jambe et le précipita du ciel. Hēphæstus tomba pendant tout un jour; mais le soir il arriva dans l'île de Lemnos, où il fut bien reçu par les Sintiens. Quelques écrivains disent que cette chute le rendit boiteux, tandis qu'Homère le représente comme boiteux de naissance. Il revint encore dans l'Olympe, et joua le rôle de médiateur entre ses parents. Dans cette occasion, il offrit une coupe de nectar à sa mère et aux autres dieux, qui éclatèrent d'un rire inextinguible en le voyant courir en boitant d'un dieu à l'autre. Hēphæstus semble avoir été primitivement seulement le dieu du feu; mais comme le feu est indispensable pour travailler les métaux, il fut ensuite regardé comme artiste. Son palais dans l'Olympe était impérissable et brillant comme les étoiles. Il contenait son atelier avec l'enclume et vingt soufflets qui travaillaient spontanément sur son ordre. Tous les palais de l'Olympe étaient ses ouvrages. Il fit l'armure d'Achille, le fatal collier d'Harmonia, les taureaux vomissant des flammes, d'Ætès, roi de Colchide, etc. Dans les récits postérieurs, les Cyclopes sont ses ouvriers et ses serviteurs, et son atelier

n'est plus dans l'Olympe, mais dans quelque île volcanique. Dans l'Iliade, la femme d'Héphaëstus est Charis; dans Hésiode, Aglaïa, la plus jeune des Charites; mais dans l'Odyssée et dans les récits plus récents il a pour femme Aphrodité (Vénus). Aphrodité fut infidèle à son époux et aima Arès (Mars), dieu de la guerre: mais Hélios (le Soleil) découvrit leurs amours à Héphaëstus, qui enlaca le couple coupable dans un filet invisible et les exposa aux rires des dieux assemblés. Le séjour favori d'Héphaëstus sur la terre était l'île de Lemnos; mais d'autres îles volcaniques Lipara, Hiera, Imbros et la Sicile sont appelées ses demeures et ses ateliers. Les Grecs plaçaient souvent près du foyer de petites statues où ce dieu ressemblait à un nain. Pendant la meilleure période de l'art grec, il était représenté comme un homme vigoureux avec de la barbe, et on le reconnaît à son marteau ou à quelque autre outil, à son bonnet ovale et à son vêtement, qui laisse à découvert l'épaule et le bras droit. Le Romain Vulcain était une ancienne divinité italienne (voy. *Vulcanus*).



Héphaëstus (Vulcain).
Cabinet de Paris.



Héphaëstus (Vulcain).
(Tiré d'un antel au Vatican.)

Hēra (-æ) ou **Hērē** (-es), nommée Junon par les Romains. La Grecque Héra, c.-à-d. maîtresse, était fille de Cronos (Saturne) et de Rhéa, et sœur et femme de Zeus (Jupiter). Suivant Homère, elle fut élevée par Océan et Téthys, et devint ensuite l'épouse de Jupiter, à l'insu de ses parents. D'autres écrivains ajoutent qu'elle fut avalée par son père, comme les autres enfants de Cronos, et ensuite rendue à la vie. Dans l'Iliade, Héra est traitée par les dieux de l'Olympe avec le même respect que son mari. Zeus lui-même écoute ses conseils, et lui confie ses secrets. Elle lui est cependant très-inférieure en puissance et doit lui obéir sans réserve. Elle n'est pas comme Zeus la reine des dieux et des hommes, mais seulement l'épouse du dieu suprême. L'idée qu'elle était la reine du ciel avec une richesse et une puissance royales est de date beaucoup plus récente. Son caractère, tel qu'il est décrit par Homère, est peu aimable. Sa jalousie, son opiniâtreté, son humeur querelleuse font quelquefois trembler son mari. De là de fréquentes disputes entre Héra et Zeus; et dans une occasion Héra, d'accord avec Poséidon (Neptune) et Athéna (Minerve), forma le projet d'enchaîner Jupiter. Alors celui-ci non-seulement menace Héra, mais la frappe. Une fois il la suspendit dans les nuages, les mains enchaînées et avec deux enclumes suspendues aux pieds. Une autre fois, quand Héphaëstus (Vulcain) essaya de la secourir, Zeus le précipita de l'Olympe. Par Zeus elle fut mère d'Arès (Mars), d'Hébé et d'Héphaëstus. Héra était, à proprement parler, la seule déesse réellement mariée parmi les divinités de l'Olympe; car on peut à peine compter le mariage d'Aphrodité (Vénus) et de Héphaëstus. Aussi est-elle représentée comme la déesse du mariage et de la naissance des enfants, et est-elle représentée comme la mère des Ilithyia. Elle est représentée dans l'Iliade montée sur un char trainé par deux chevaux, et pour les atteler et les dételer elle est aidée par Hébé et les Heures. Le jugement de Paris (voy. *Paris*) la rendit hostile aux Troyens, et dans la guerre de Troie elle se mit du côté des Grecs. Elle persécuta tous les enfants que Zeus eut de mères

mortelles; de là son inimitié contre Dionysus (Bacchus), Hercule et d'autres. Héra était adorée dans beaucoup de lieux de la Grèce, mais plus particulièrement à Argos. Elle avait un temple magnifique dans le voisinage de cette ville, sur la route de Mycènes. Elle avait aussi un temple magnifique à Samos. — Il est parlé du culte de la romaine Junon dans un article spécial (voy. *Juno*). Héra était ordinairement représentée comme une femme majestueuse, et d'âge mûr, avec un beau front, de grands yeux et une expression grave qui commandait le respect. Ses cheveux étaient ornés d'une couronne ou d'un diadème. Elle a souvent un voile derrière la tête, en qualité de fiancée de Zeus. Le diadème, le voile, le sceptre et le paon sont ses attributs ordinaires.



Héra (Juno).
(Visconti, Mus. Pio-clem., vol. 4, tav. 3.)



Héra et Mercure.
(Mus. Borbonico.)

Héraclēa (-æ), c.-à-d. la ville d'Héraclès ou d'Hercule, était le nom de plusieurs villes. I. En Europe. 1) en Lucanie, sur le Siris, fondée par les Taren-



Héraclée en Lucanie.

tins. — 2) En Acarnanie, sur le Golfe d'Ambracie. — 3) dernier nom de Périnthe en Thrace (voy. *Perinthus*). — 4) H. Lyncestis, appelée aussi Pélagonia, en Macédoine, sur la *via Egnatia*, à l'O. de l'Érigon, capitale d'un des quatre districts de la Macédoine sous les Romains. — 5) H. Minoa, sur la côte S. de la Sicile, à l'embouchure de la rivière Halycus, entre Agrigente et Sélinonte. Suivant la tradition, elle fut fondée par Minos, quand il poursuivit Dédale en Sicile, et elle peut avoir été une ancienne colonie de Crète. Elle fut colonisée par les habitants de Sélinonte, et son nom primitif était *Minoa*, qu'elle porta jusque vers 500 av. J.-C., où la ville fut prise par les Lacédémoniens sous Euryléon, qui changea son nom en celui d'Héraclée. A une époque reculée elle tomba au pouvoir des Carthaginois, qui la conservèrent jusqu'à la conquête de la Sicile par les Romains. — 6) H. Sintica, en Macédoine, ville des Sinti, sur la rive gauche du Strymon, fondée



Heraclea Sintica, en Macédoine.

par Amyntas frère de Philippe. — 7) H. Trachinæ, en Thessalie (voy. *Trachis*). II. En Asie. 1) H. Pontica, sur la côte S. du Pont-Euxin, en Bithynie, sur le territoire des Mariandyni, fondée vers 550 av. J.-C. par des colons de Mégare et de



Heraclea Pontica.

Tanagre, en Béotie. — 2) H. ad Latmum, ville d'Ionie, au S. E. de Milet, au pied du mont Latmus, et sur le golfe Latmique; elle était appelée anciennement Latmus. Près de cette ville était une caverne avec le tombeau d'Endymion.

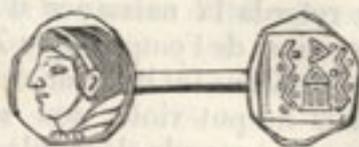
Héracléum (-i), ville sur la côte du delta d'Égypte, un peu à l'O. de Canope. La bouche Canopique du Nil était souvent appelée bouche Héracléotique.

Héraclīdæ (-ārum), descendants d'Héraclès ou Hercule, qui, unis aux Doriens, conquièrent le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la destruction de Troie, ou en 1104 av. J.-C., suivant la chronologie mythique. Dans cette invasion ils eurent pour chefs Téménus, Cresphonte, et Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque. Aristodème mourut avant d'entrer dans le Péloponnèse; mais ses fils jumeaux reçurent sa part de la conquête. Téménus obtint Argos; Proclès et Eurysthée, fils d'Aristodème, Lacédémone, et Cresphonte, la Messénie. Cette légende représente la conquête de la population achéenne par les envahisseurs doriens, qui dès lors sont la race dominante dans le Péloponnèse.

Héraclīdes (-æ) Ponticus, ainsi nommé parce qu'il était né à Héraclée, dans le Pont, était un philosophe grec, disciple de Platon et d'Aristote. Il écrivit plusieurs ouvrages, qui sont presque entièrement perdus.

Héraclītus (-i), 1) d'Éphèse, philosophe de l'école ionienne, florissait vers 513 av. J.-C. Il considérait le feu comme la forme primitive de toute matière. — 2) philosophe académique de Tyr, ami d'Antiochus, et élève de Clitomaque et de Philon.

Hēræa (-æ), ville d'Arcadie, sur la rive droite de l'Alphée, près des frontières de l'Élide.



Heræa en Arcadie.

Heræi Montes, chaîne de montagnes en Sicile, partant du centre de l'île et finissant au S.-E. au promontoire Pachynum.

Heræum. (Voy. Argos.)

Herbita, ville de Sicile, au N. d'Agryrium, dans les montagnes, résidence du tyran Archonides.

Hercūlānĕum ou **Herculanum (-i)**, ancienne ville de Campanie, près de la côte, entre Néapolis et Pompéii, fut d'abord fondée par les Osques, puis possédée par les Tyrrhéniens, et enfin habitée surtout par des Grecs. Elle fut prise par les Romains, dans la guerre sociale (89-88 av. J.-C.); en 63 ap. J.-C. elle fut en partie détruite par un tremblement de terre, et en 79 elle fut engloutie avec Pompéii et Stabies par la grande éruption du Vésuve. Elle fut ensevelie sous des monceaux de cendres et des flots de lave, de 70 à 100 pieds au-dessous de la surface actuelle du sol. Sur son emplacement s'élève la moderne *Portici*, et une partie du village de *Resina*. L'ancienne ville fut découverte par hasard, par l'écroulement d'un puits en 1720: on y a découvert beaucoup de constructions et d'œuvres d'art.

Hercūles (-is et -i), appelé Héraclès par les Grecs, le plus célèbre de tous les héros de l'antiquité. Suivant Homère, Hercule était fils de Zeus (Jupiter) et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, de Thèbes en Béotie. Zeus visita Alcmène sous la forme d'Amphitryon, tandis que ce dernier était absent et faisait la guerre aux Taphiens. Le jour où Hercule devait naître, Zeus se vanta de devenir le père d'un héros destiné à gouverner la race de Persée, qui était l'aïeul d'Amphitryon et d'Alcmène. Héra (Junon) obtint de Jupiter le serment que le descendant de Persée qui naîtrait en ce jour serait ce chef. Elle se transporta promptement à Argos, et là, la femme de Sthénéus, fils de Persée, donna naissance à Eurysthée:

puis elle retarda la naissance d'Hercule et le priva ainsi de l'empire que Zeus lui avait destiné; Zeus fut irrité de cette fourberie, mais ne put violer son serment. Alcène mit au monde deux fils, Hercules, fils de Zeus, et Iphiclès, fils d'Amphitryon, plus jeune d'un jour qu'Hercule. Tandis que celui-ci était au berceau, Héra envoya deux serpents pour le faire périr, mais le héros enfant les étrangla de ses mains. Quand il grandit, Amphitryon lui apprit à conduire un char, Autolycus le pugilat, Eurytus à tirer de l'arc, Castor à combattre pesamment armé, Linus à chanteret à jouer de la lyre. Linus fut tué par son élève d'un coup de sa lyre, pour lui avoir adressé des reproches; Amphitryon l'envoya alors garder le bétail. Il passa ainsi sa vie jusqu'à dix-huit ans. Sa première grande aventure eut lieu tandis qu'il gardait les bœufs de son père; un énorme lion, qui habitait le mont Cithæron, faisait de grands ravages parmi les troupeaux d'Amphitryon et de Thespius (ou Thestius), roi de Thespies. Hercule promit de délivrer le pays de ce monstre; et Thespius, qui avait cinquante filles, récompensa Hercule en le faisant son hôte tant que la chasse dura, et en lui abandonnant ses filles. Hercule tua le lion, et se revêtit de sa peau, avec la gueule et la tête comme casque. D'autres racontaient que la peau de lion que portait Hercule était celle du lion de Némée. Il défit ensuite et tua Erginus, roi d'Orchomène, auquel les Thébains payaient un tribut. Dans le combat Hercule perdit son père Amphitryon; mais Créon le récompensa en lui donnant la main de sa fille, Mégara, dont il eut plusieurs enfants. Les dieux lui donnèrent des armes, et il portait d'ordinaire une énorme massue, qu'il avait façonnée dans le voisinage de Némée. Peu après, Hercule fut rendu furieux par Héra, et tua les enfants qu'il avait eus de Mégara et deux d'Iphiclès. Dans sa douleur il se condamna à l'exil, et alla trouver Thespius, qui le purifia. Il consulta l'oracle de Delphes sur le lieu où il devait se fixer. La Pythie lui donna la première le nom d'Hercule (car jusqu'alors il avait porté le nom d'Alcides ou Alcæus), et lui ordonna de se fixer à Tirynthe et de servir Eurysthée pendant l'espace de

douze ans, après quoi il deviendrait immortel. Hercule obéit, et fit ce que lui ordonna Eurysthée. Le récit des douze travaux qu'Hercule accomplit sur l'ordre d'Eurysthée ne se trouve que dans les écrivains postérieurs. Le seul des douze travaux qui soit mentionné par Homère est la descente aux enfers pour enlever Cerbère. On trouve aussi dans Homère le combat d'Hercule avec un monstre marin; son expédition à Troie pour chercher les chevaux que Laomédon lui avait refusés, et sa guerre contre Pylos, dans laquelle il extermina toute la famille du roi Nélée, à l'exception de Nestor. Les douze travaux sont d'ordinaire présentés dans l'ordre suivant: 1° *Combat contre le lion de Némée*. La vallée de Némée,



I. Hercule et le lion de Némée.
(Tiré d'une lampe romaine.)

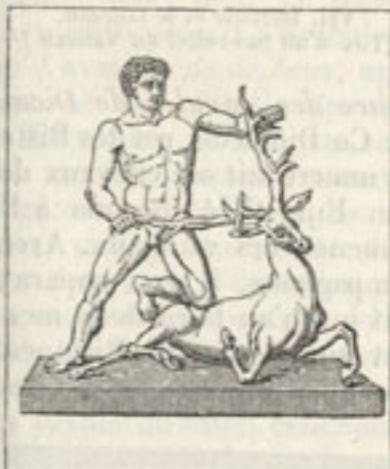
entre Cléone et Phlonte, était habitée par un lion monstrueux, né de Typhon et d'Échidna. Eurysthée ordonna à Hercule de lui apporter la peau de ce monstre. Après s'être servi en vain de sa massue et de ses flèches contre le lion, il l'étrangla de ses propres mains, et revint à Tirynthe, portant le lion mort sur ses épaules. 2° *Combat contre l'hydre de Lerne*. Ce monstre, comme le lion, était né de Typhon et d'Échidna, et fut suscité par Héra. Il ravageait le pays de Lerne, près d'Argos, et habitait dans un marais près du puits d'Amymoné. Il avait neuf têtes; celle du milieu était seule immortelle; Hercule le frappa de sa massue; mais, à la place de la tête qu'il coupait, deux nouvelles têtes se montraient chaque fois. Pourtant, avec l'aide de son fidèle serviteur Iolaüs, il brûla les têtes de l'hydre, et enterra la neuvième, la seule immortelle,

sous un énorme rocher. Puis il trempa ses flèches dans le venin du monstre, et les blessures qu'elles faisaient étaient



II. Hercule et l'Hydre.
(Tiré d'un marbre à Naples.)

incurables. 3^o *Prise du cerf d'Arcadie.* Cet animal avait les cornes d'or et les pieds d'airain; Hercule reçut l'ordre d'amener l'animal vivant à Eurysthée. Il le poursuivit en vain pendant une année entière; enfin, il le blessa d'une de ses flèches, l'atteignit, et l'emporta sur



III. Hercule et le cerf aux pieds d'airain.
(Tiré d'une statue à Naples.)

ses épaules. 4^o *Destruction du sanglier d'Érymanthe.* Cet animal qu'Hercule dut aussi apporter vivant à Eurysthée, était descendu du mont Érymanthe à Psophis; Hercule le chassa à travers une neige épaisse, et, l'ayant forcé, le prit dans un filet, et l'apporta à Eurysthée. D'autres traditions placent la chasse du sanglier d'Érymanthe en Thessalie; il faut observer que ce travail d'Hercule et les suivants se rattachent à d'autres travaux secondaires, nommés *Parerga*. Le

premier est le combat d'Hercule contre les Centaures; tandis qu'il poursuivait le sanglier, il arriva chez le centaure Pholus, qui avait reçu de Dionysus (Bacchus) une outre d'excellent vin; Hercule l'ouvrit malgré le désir de son hôte, et le délicieux parfum attira les autres Centaures, qui assiégèrent la grotte de Pholus: Hercule les repoussa; ils s'enfuirent chez Chiron, et Hercule, acharné à les poursuivre, blessa Chiron, son ancien ami, d'une de ses flèches empoisonnées; Chiron mourut de sa blessure (voy. *Chiron*). Pholus fut blessé aussi d'une des flèches, qui lui tomba par hasard sur le pied, et



IV. Hercule et le sanglier avec Eurysthée.
(Tiré d'un marbre à Naples.)

mourut. 5^o *Les écuries d'Augias.* Eurysthée imposa à Hercule la tâche de nettoyer en un seul jour les étables d'Augias, roi d'Élis. Augias avait un troupeau de trois mille bœufs, dont les étables n'avaient



V. Hercule nettoie les étables d'Augias.
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)

pas été nettoyées pendant trente ans. Hercule, sans parler de l'ordre d'Eurysthée, vint trouver Augias, et lui offrit de nettoyer ses étables en un jour, s'il voulait lui donner la dixième partie de son bétail. Augias y consentit, et Hercule, après avoir pris à témoin Phyléus, fils d'Augias, fit passer les rivières de l'Alphée et du Pénée dans les étables, qui furent ainsi nettoyées en un jour. Mais Augias, ayant su qu'Hercule avait entrepris ce travail sur l'ordre d'Eurysthée, lui refusa la récompense promise; son fils Phyléus se porta témoin contre son père, qui l'exila hors de l'Élide. Plus tard Hercule envahit l'Élide, et tua Augias et ses fils: on dit que c'est après cet exploit qu'il fonda les jeux Olympiques. 6^o *Destruction des oiseaux de Stymphale.* Ces oiseaux voraces avaient été élevés par Arès; ils avaient le bec, les serres, et les ailes d'airain, se servaient de leurs plumes comme de flèches et se nourrissaient de chair humaine. Ils habitaient sur un lac près de Stymphale en Arcadie, d'où Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre de les chasser. Quand Hercule entreprit cette tâche, Athéna le pourvut d'une crécelle d'airain, dont le bruit effraya les oiseaux, et comme ils essayaient de s'envoler, il les tua de ses flèches. Suivant d'autres récits, il les éloigna seulement, et ils allèrent dans l'île d'Arétias, où les Argonautes les trouvè-



VI. Hercule et les oiseaux du lac Stymphale.
(Tiré d'une gemme à Florence.)

rent. 7^o *Capture du taureau de Crète.* Poséidon avait fait sortir ce taureau du sein des eaux, pour que Minos pût l'offrir

en sacrifice; mais Minos fut si charmé de la beauté de l'animal, qu'il le garda et en immola un autre. Poséidon punit Minos en rendant le taureau furieux; il fit de grands ravages dans l'île de Crète. Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre de s'emparer du taureau, et il y réussit; il le rapporta sur ses épaules, puis il le remit en liberté; le taureau parcourut la Grèce, et vint enfin à Marathon, où on le retrouve dans l'histoire de Thésée.



VII. Hercule et le taureau.
(Tiré d'un bas-relief du Vatican.)

8^o *Capture des cavales de Diomède de Thrace.* Ce Diomède, roi des Bistones en Thrace, nourrissait ses chevaux de chair humaine. Eurysthée ordonna à Hercule de lui amener ces animaux. Avec quelques compagnons, il s'en empara, et les conduisit jusqu'au bord de la mer; mais là il fut surpris par les Bistones. Pendant le combat il confia les cavales à son



VIII. Hercule et les cavales de Diomède.
(Tiré du Musée Bourbon.)

ami Abderus, qui fut dévoré par elles. Hercule défit les Bistones, tua Diomède, dont il jeta le corps aux cavales, bâtit la ville d'Abdère, en l'honneur de son malheureux ami, puis retourna vers Eurysthée avec les cavales, qui étaient devenues soumises après avoir mangé la chair de leur maître. Elles furent ensuite mises en liberté, et détruites sur le mont Olympe par les bêtes féroces. 9^o *Prise de la ceinture de la reine des Amazones.* Hippolyte, reine des Amazones, possédait une ceinture qu'elle avait reçue d'Arès. Admète, fille d'Eurysthée, voulut avoir cette ceinture, et Hercule fut envoyé pour s'en emparer. Après diverses aventures en Europe et en Asie, il atteignit enfin le pays des Amazones; Hippolyte le reçut d'abord avec bonté et lui promit sa ceinture; mais Héra ayant excité Hippolyte contre Hercule, une lutte eut lieu, dans laquelle celui-ci tua la reine. Il prit sa ceinture, et l'emporta. A son retour, il débarqua en Troade, où il délivra Hésione du monstre que Poséidon avait envoyé contre elle; pour ce service, son père Laomédon promit à Hercule les chevaux qu'il avait reçus de Zeus, après l'enlèvement de son fils Ganymède. Mais comme Laomédon ne tint pas sa parole, Hercule en le quittant le menaça de faire la guerre contre Troie, menace qu'il mit plus tard à exécution. 10^o *Capture des bœufs de Géryon en Érythie.* Géryon, monstre à trois corps, vivait dans l'île fabuleuse d'Érythia (rougeâtre), ainsi nommée parce qu'elle était à l'O. sous les rayons du soleil couchant. Cette île était d'abord placée sur la côte d'Épire, mais on la confondit ensuite avec Gades ou les îles Baléares. Les bœufs de Géryon étaient gardés par le Géant Eurytion et Orthus le chien à deux têtes; Hercule reçut d'Eurysthée l'ordre d'aller s'en emparer. Après avoir traversé divers pays, il atteignit enfin les limites de la Libye et de l'Europe, où il éleva deux colonnes (Calpé et Abyla) des deux côtés du détroit de Gibraltar, qui furent nommées les colonnes d'Hercule. Fatigué de la chaleur du soleil, Hercule lança des flèches contre Hélios (le Soleil), qui admira tant son audace, qu'il lui offrit une coupe ou un bateau d'or, sur lequel il

s'embarqua pour Érythia. Il tua Eurytion et son chien, et Géryon, et s'embarqua avec son butin pour Tartessus, où il rendit à Hélios la coupe (le bateau) d'or. A son retour il traversa la Gaule, l'Italie, l'Illyrie et la Thrace, et y rencontra de nombreuses aventures, qui sont diversement ornées par les poètes; on fit plusieurs tentatives pour lui enlever les bœufs, mais enfin il les amena à Eurys-



X. Hercule et Géryon.
(Musée Bourbon.)

thée, qui les immola à Héra. 11^o *Recherche des Pommes d'or des Hespérides.* Ce travail était difficile à exécuter, parce qu'Hercule ne savait pas où les trouver. C'était les pommes que Héra avait reçues en se mariant de Gé (la Terre), et qu'elle avait confiées à la garde des Hespérides et du dragon Ladon, sur le mont Atlas, dans le pays des Hyperboréens (voy. *Hespérides*). En arrivant au mont Atlas, Hercule envoya Atlas chercher les pommes, et pendant ce temps soutint à sa



XI. Hercule et les Hespérides.
(Tiré d'un bas-relief à Rome.)